

*Le Monde Illustré*  
**Album Universel**



SA SAINTETE PIE X.

Crest No 401

# Corset D&A

Le seul  
véritable corset  
incassable  
à la  
taille.

Le corset D & A Crest No 401 est incassable à la taille parce qu'il est fait en deux parties séparées, à la taille, là où les autres corsets qui sont faits d'un seul morceau cassent invariablement. Les hanches sont flexibles.



FITZI SCHEFF

Si vous voulez  
être forte,  
robuste et  
pleine de santé,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatiguant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est possible

de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verre de VIN ST-MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

## Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,  
Dépositaires MONTREAL

## LE VIN PHOSPHATÉ AU QUINQUINA DES RR.PP. TRAPPISTES D'OKA

Le seul et unique  
Vin renfermant des Phosphates

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

SOUVERAIN POUR LES  
PERSONNES AGEES

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance en refusant toutes préparations similaires.

Vente de Gros

Motard, Fils  
& Sénécal

5 Place Royale,  
MONTREAL

Tél. Bell Main 4495  
Tél. Marchands 962



## Ecoutez ceci!

- SI vous savez discerner une affaire honnête d'une affaire véreuse, quand on vous la présente;
- SI vous savez faire la différence entre un placement industriel sérieux et une spéculation insensée: entre une coopération scientifique et des spéculations artistiques sur des valeurs de bourses;
- SI vous désirez devenir intéressé et partager les profits d'une industrie établie, qui, en dix mois et avec un capital de \$20,000, a réalisé des profits s'élevant à \$14,869.71.
- SI vous désirez que vos économies vous gagnent de l'argent,

Ecrivez à

LA

# MONTREAL COPPER CO.

LIMITÉE

lui demandant ses prospectus détaillés et rapports financiers.

Considérez en entier ses offres, analysez-les en les critiquant, considérez-les à tous les points de vue.

Etudiez soigneusement le rapport financier préparé par Mr. Lewis A. Robertson, C. A., un des plus habiles comptables du Canada. Et sûrement vous conclurez à profiter de l'opportunité de prendre part aux profits que cette compagnie offre à ses actionnaires.

THE MONTREAL COPPER CO., Limited

Capital = = \$150,000

divisées en 1500 parts de \$100 chacune

OFFERTES AU PUBLIC dans le but d'obtenir des fonds pour construire des hauts-fourneaux supplémentaires qui augmenteront trois fois la production actuelle.

Dans le domaine des placements, nous doutons qu'on puisse trouver rien de mieux et qui promette plus positivement que cette affaire.

C'est une affaire qui devrait payer au moins 25 p.c. dès le début. Cependant, vous pouvez calculer cela vous-même, avec l'aide de notre prospectus détaillé que nous enverrons sur demande.

Demandez-le aujourd'hui.—C'est votre opportunité.

THE MONTREAL COPPER CO., Ltd, 332 Rue William, MONTREAL

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire. G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction. 1961, RUE STE-CATHERINE Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

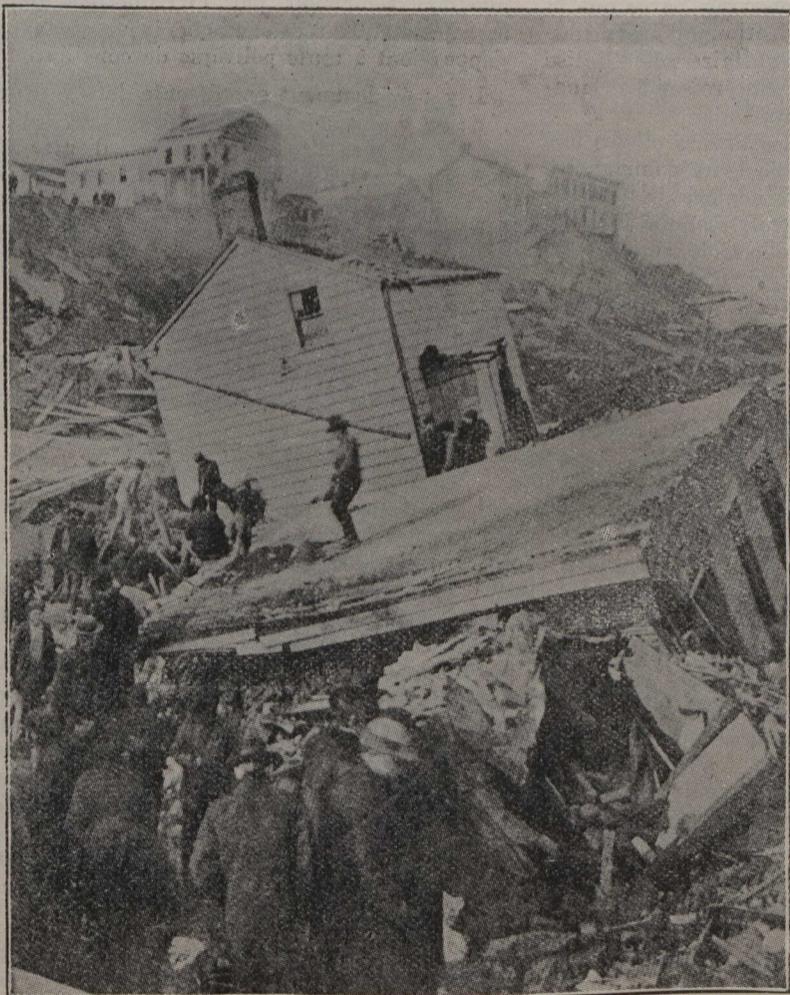
Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines. Au numéro: 5 cents. Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



Une descendante de Warwick, le "Faiseur de Rois". La campagne électorale en Angleterre: une grande dame, lady Warwick, faisant campagne, à West Ham, pour le candidat du parti ouvrier: M. Will Thorne.



La séance d'ouverture de la conférence d'Algésiras: Discours du duc d'Almadovar.



L'effondrement du village d'Haverstraw, près de la rivière Hudson (Etat de New-York).



La princesse Ena de Battenberg, fiancée au roi d'Espagne. Alphonse XIII, roi d'Espagne, en uniforme de capitaine-général des armées espagnoles.

## Sommaire du No 1140 du 27 février 1906

Planche hors texte. — Le magazine. — Notre Galerie Nationale. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la température. — Sa Sainteté Pie X. — Le Nord et la colonisation. — A travers la mode. — Nouvelle : Rêve d'enfant. — Les plaisirs du Far West. — Le sacre de Mgr Bernard. — Feuilletons : Catherinette; Sans Famille. — Musique : Les Sirènes, valse, par E. Waldteufel. — Romance : Ma devise, musique de Delmet, paroles de Boukay. — Trois pages humoristiques. — Variétés, recettes, etc., etc.

### Le Magazine

On a dit, il y a quelque dix années, que le magazine supplanterait en popularité le journal quotidien et la revue. La prédiction, qui ne demandait pas d'être d'un prophète, est en train de se réaliser : il y a déjà aux Etats-Unis, en Allemagne, en Angleterre et en France d'innombrables magazines aux formats, au volume, aux couleurs et au caractère les plus variés et les plus originaux, quand il ne s'y glisse pas du grotesque et de l'ébouriffant.

Qu'est-ce donc qu'un magazine ? Nous en trouvons la définition dans le Nouveau Larousse, suivie d'une notice historique, que nous transcrivons :

"Il est difficile de trouver une ligne de démarcation exacte entre le magazine et la revue proprement dite. Cependant, l'appellation de magazine présente généralement à l'esprit quelque chose de plus léger, de plus varié, de plus vulgarisateur et de plus divertissant que la revue, enfin, bien que des publications de premier ordre s'en dispensent, l'illustration est un des caractères distinctifs du magazine. C'est l'Anglais Edward Cave qui publia, en 1731, le premier "Gentleman's Magazine." En France, Mme Le Prince de Beaumont fut la première à employer le mot magasin dans son sens nouveau. Elle publia à Londres, à Lyon, à Paris, toute une série de magazines pour l'instruction des enfants et des humbles. Ce titre servit plus tard à beaucoup d'autres publications, dont les unes comme le Magasin de Librairie (1358) et le Paris-Magasin (1866), n'eurent qu'une existence éphémère; d'autres, comme le Magasin Pittoresque, d'Edouard Charton, fondé en 1833, le Musée des Familles (1833) se formèrent une clientèle plus durable. Après les deux grands pays anglo-saxons c'est en Allemagne que les magazines se sont le plus développés et multipliés.

Le magazine se placerait donc entre la revue et le quotidien, la revue, de plus en plus spécialisée, qui ne s'adresse guère qu'aux savants, aux lecteurs très graves, et le journal, de moins en moins littéraire, — surtout dans les pays anglo-saxons et allemands, — qui n'est que l'informateur de chaque jour, de chaque heure, le messenger électrique couvrant instantanément le monde des dernières nouvelles de la diplomatie ou des affaires.

Il faut lire, pourtant, c'est de plus en plus le besoin du siècle; il faut s'instruire, se rendre compte de tout et s'amuser en même temps.

"Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un "livre. On le lira et on le reliera", a dit Pierre Lafite, en lançant son "Je sais tout".

C'est littéralement vrai pour la masse des lecteurs, puisque le magazine sait plaire à tous les goûts, à tous les âges et à tous les états.

La plupart des lecteurs parcourent de l'oeil, et en quelques minutes, le quotidien pour les nouvelles; quelques-uns pour l'article politique, les hommes d'affaires pour l'information commerciale, puis on le détruit, on le livre aux usages domestiques les plus variés. On garde le magazine : on le pose sur la table du fumoir, du salon, du boudoir; la mère de famille y trouve ses recettes de ménage et indique à ses filles les pages qu'elles aimeront à lire; le père s'y instruit de la dernière découverte et des plus récentes formules de l'industrie, du commerce, de la législation; les fils y découvrent ce qui convient au goût, aux aptitudes et aux projets d'avenir de chacun d'eux.

Le magazine, c'est la lecture du dimanche, faite souvent en famille, et c'est pour cela que les éditeurs des grands quotidiens se croient tenus de donner, chaque samedi, à leurs lecteurs, des volumes à lire et autant de sujets traités à la hâte qu'en peut comporter le plus fort des magazines. N'est-ce pas là le témoignage le plus éloquent qui soit rendu à la valeur de ces derniers ?

Le magasin à rayons s'impose de notre temps, dans les grandes villes; de même le magazine qui est l'encyclopédie des connaissances utiles et agréables, présentée vivement par l'image et mise sous un volume qui peut la conserver de père en fils sans encombrer l'appartement. "De tout sous la même couverture", voilà la devise de l'éditeur du magazine.

Si du lecteur on passe à l'annonceur, on se convaincra davantage de la supériorité des magazines : l'annonce y est moins écrasée par la masse et le volume de papier; elle y est moins effacée que dans l'espace de ces grandes pages, où l'on se lasse facilement de chercher sans trouver; l'annonce reste en vedette dans la dernière livraison du magazine,

pendant une semaine ou un mois; on la conserve pour la consulter au besoin avec le volume déposé sur le rayon de la bibliothèque; elle passe tour à tour sous les yeux de tous les membres de la famille, du parent, de l'ami, qui lisent le magazine pendant que Madame ou Monsieur se font attendre.

Aussi l'annonce dans le magazine a-t-elle atteint une valeur énorme; partout on cite des "tant la ligne" qui sont simplement fabuleux. C'est que l'annonceur en a pour son argent, le magazine étant répandu dans le milieu qui sait lire et reçu par les personnes les plus à l'aise parmi le monde des acheteurs.

Certains magazines s'attachent de préférence à un genre particulier d'études et d'illustrations, sans exclure toutefois les sujets d'actualité que présentent les découvertes et les productions récentes du génie humain.

Nous avons nous-mêmes l'intention de spécialiser l'Album et d'en faire porter le plus grand effort sur la vie canadienne illustrée. Nous créerons, dans cette pensée, comme des "rayons" ou départements, tels ceux du "Parler Français", que nous sommes en train d'organiser, de l'architecture canadienne, que nous espérons placer sous les auspices de l'une des institutions les plus compétentes du Canada, de la monographie des paroisses canadiennes — du Dominion et des Etats-Unis — et de nos seigneureries, dont nous sommes à préparer le programme sous forme de série de questions à répondre. Avis aux jeunes plumes désireuses de s'aiguïser et de s'entretenir fines et alertes.

Nous nous proposons également de faire très large la part de l'histoire illustrée du Canada, des nouvelles, des contes et des chants qui s'y rapportent, et de confier l'étude de l'art canadien à des mains expertes, impartiales et laborieuses.

Nous n'oublions pas pour cela que nous publions un Album Universel, illustrant sans doute dans le tableau d'avant-scène la vie intime et publique de nos compatriotes, mais ne laissant pas dans l'ombre la grande vie de l'univers, à laquelle participe la jeune et vigoureuse nation canadienne.

G. A. NANTEL.

### Notre galerie nationale

Comme frontispice de ce numéro nous publions le portrait de Sa Sainteté Pie X; dans le numéro du 6 mars prochain, nous publierons celui de Leurs Majestés bien-aimées des Canadiens, le Roi et la Reine d'Angleterre; et dans celui du 13 du même mois, nous aurons le portrait de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Montréal.

Nous continuerons ensuite chaque semaine à publier, en photogravure, de véritables oeuvres d'art que chaque famille devrait conserver, parce que la collection de notre "Galerie Nationale" sera unique et comprendra tous les dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, auxquels peuvent s'intéresser les Canadiens du Dominion et des Etats-Unis.

Nous prions nos patrons, nos agents et nos lecteurs de nous adresser d'avance leurs commandes, car nous ne tirons que juste le nombre d'exemplaires vendus. On regrettera d'avoir manqué la seule occasion de se former une collection complète de toutes les célébrités contemporaines.

### 2<sup>ème</sup> concours littéraire

BI - MENSUEL

DE

### l'Album Universel

Notre deuxième concours littéraire ouvert dans le No 1136 de l'Album Universel du 27 janvier 1906 et qui sera clos, ainsi que nous l'avons annoncé le 27 mars, aura, nous l'espérons, un succès encore plus grand que celui qui l'a précédé. Déjà nous avons reçu quelques nouvelles canadiennes que nous examinerons en temps opportun.

Que nos lecteurs soucieux de l'avenir des lettres canadiennes, et possédant du talent et quelques loisirs se mettent à la besogne, quand bien même ils ne seraient pas lauréats du concours. — Il ne sera attribué, vous le savez, qu'un prix de \$10.00 — ils n'en éprouveront pas moins une certaine somme de plaisir, tout en faisant oeuvre méritoire. En outre d'avoir eu l'occasion de passer quelques instants agréables à cultiver leur esprit, pour dire de belles et bonnes choses, ils auront, au moins, la satisfaction de voir publier leur oeuvre ce qui est toujours un encouragement.

## Chronique

### En Angleterre

Le parti ouvrier, tout heureux de se voir installé dans le Cabinet anglais, par son représentant M. Burns, vient d'affirmer à la fois son autonomie et son indépendance des autres partis politiques. M. Keir Hardie a déclaré que les réformateurs du tarif n'ont pas besoin de compter sur les forces ouvrières. "Nous n'avons pas voulu faire queue au parti libéral, nous ne sommes pas pour jouer dans le jeu d'un autre parti conduit par un homme — Chamberlain — dont toute la vie a été un mensonge et dont la parole ne mérite aucune confiance."

Et il ajouta, au grand plaisir de la foule, que le pur parti du travail, se concertant avec les Trade Unions Socialistes, allait devenir de plus en plus Socialiste. "Le temps n'est pas éloigné où le parti du Travail — Labor Party — deviendra un facteur tout puissant en politique et que le fonds de pension aux vieillards sera sa principale réforme à imposer."

Rien de surprenant que les Trade-Unions en soient arrivées aux mêmes principes que les Socialistes; elles ont réalisé peu de progrès même, si on tient compte de l'ancienneté de ces associations et de la plaie du paupérisme qui sévit si intensivement en Angleterre.

Le socialiste anglais reste loin en arrière de ses congénères d'Allemagne et de France surtout; il s'attaque aux injustices, exagérées parfois, mais légitimes en bien des cas, du capital contre le travail. Il est séparé par tout un monde du collectivisme français qui réclame cette absurdité — absurdité pour la conception française essentiellement non partageuse — du partage forcé de tous les biens d'un pays.

\* \* \*

Il s'opère, dans la direction du parti irlandais, un mouvement de concessions mutuelles, de "do ut des", qui permet de compter sur un avenir de paix, de concorde civile et de prospérité matérielle comme la pauvre Irlande n'en a pas vu depuis de longues années. La politique de conciliation, d'après Wm O'Brien, qui fut un des martyrs de la cause nationaliste, est maintenant acceptée par les chefs de la résistance outrancière, et elle recrute des adhésions jusque dans les rangs, naguère irrépressibles, de la vieille démocratie orangiste. L'alliance entre les Nationalistes et les Unionistes d'Irlande est reconvenue non seulement par l'irréductible John Redmond, mais par tous ceux qui, il y a quelques mois, s'opposaient à toute politique de conciliation.

Il y a évidemment une détente dans le Royaume-Uni; on y éprouve le besoin d'entente cordiale non seulement avec l'ennemi séculaire d'outre-Manche, mais encore à l'intérieur, parmi toutes les classes de la population. On attribue au Roi lui-même, à sa popularité personnelle, à ses méthodes de pacification générale qui forment le fond de sa diplomatie, les résultats manifestes que la cause de la paix générale a obtenus depuis la guerre du Sud-africain jusqu'à l'imbroglio anglo-russe et le traité qui sortira de la conférence d'Algésiras et qu'on dit tout prêt à la signature des Chancelleries intéressées.

\* \* \*

Un fait qui surprendra le monde anglo-saxon, où on ne cesse d'exalter la richesse de la Grande-Bretagne, c'est la misère où se débat une bonne partie du clergé de l'église anglicane. Beaucoup de pasteurs de cette congrégation crèvent littéralement de faim, vient de déclarer le Révérend Sinclair, archidiacre de Londres, et il lui faut une nouvelle dotation de l'Etat. Nombre des membres du clergé sont insuffisamment nourris, et quelques-uns souffrent de la plus noire misère. "Ce n'est pas mon tour de dîner", disait le fils d'un pasteur qu'on pressait de rentrer à la maison pour prendre le repas de famille, après qu'il eut fait une course en ville. Le traitement des pasteurs est moindre que \$700.00, et beaucoup ne touchent pas assez pour manger et tenir chaud leur appartement.

Cette révélation a causé une très pénible impression dans les classes aristocratiques, où l'on se rend bien compte que les Sans-Travail ne sont pas les seuls à se plaindre de l'extrême concentration de la richesse publique par les accapareurs de terres et de monopoles intraitables.

**En France** Le clergé et les Lettres viennent de perdre par la mort du cardinal Perraud un des hommes les plus marquants et les plus estimés de notre ancienne mère-patrie. Une dépêche d'Autun, datée le 12 de ce mois, communique à la presse associée les détails suivants sur l'événement qui jette dans le deuil l'Eglise de France, déjà si éprouvée :

Le cardinal Adolphe Perraud, archevêque d'Autun, a succombé hier soir à une pneumonie infectieuse.



TIMOTHY WOODRUFF,  
Président de la "Provident Savings Life Assurance Society"

L'inventaire de la cathédrale d'Autun devait avoir lieu samedi, mais en raison de l'état de santé du cardinal, le sous-préfet avait ordonné de surseoir.

Paris, 12 — La nouvelle de la mort du cardinal Perraud, survenue hier soir à Autun, a causé une pénible impression. Des prières sont dites dans les principales églises.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Perraud, Adolphe-Louis-Albert, cardinal français, né à Lyon, en 1828. Il entra à l'École normale Supérieure, fut reçu agrégé d'histoire en 1850, embrassa l'état ecclésiastique et devint membre de la Congrégation de l'Oratoire. En 1865, il commença, à la Sorbonne, un cours d'histoire ecclésiastique, qui eut un grand succès. Il ne quitta sa chaire que pour prendre possession de l'évêché d'Autun, en 1882. La même année, il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement du poète Auguste Barbier.

Deux ans plus tard, il devenait supérieur général de l'Oratoire, fonction dont il se démit plus tard.

Le Pape Léon XIII, qui l'avait créé cardinal, "in petto", en 1893, le préconisa l'année suivante.

Il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : Etudes sur l'Irlande Contemporaine, les Paroles de l'Heure Présente, Le Cardinal de Richelieu, Le Cardinal Lavignerie, Oeuvres Pastorales, Le P. Gratry, etc., etc.

Tout dernièrement, le défunt écrivit au gouvernement français une lettre ouverte au sujet de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui eut un grand retentissement. C'est l'évêque d'Autun qui écrivit au Pape, que le clergé français était prêt à suivre les ordres de Rome, même jusqu'au martyr.

\* \* \*

Les dernières nouvelles sont plus rassurantes sur le résultat final de la conférence d'Algésiras. L'Allemagne, qui ne tient pas à se battre autant que son empereur veut bien le laisser voir dans ses déclarations successives, variées et contradictoires, semble, d'après sa presse officieuse, revenir à des sentiments plus humains; la ferme attitude de l'Angleterre, le ressaisissement de la Russie, où la révolution est expirante, ramènent à la réalité



CHARLES PEABODY,  
Président de la "Mutual Life Insurance Company"

le peuple qui fournit les espèces sonnantes et la chair à canon. La France, d'ailleurs, soumet sa cause au monde entier et démontre clairement la légitimité de ses prétentions à un traitement plus favorable qu'à celui des autres nations. Ci-dessous un tableau fort instructif qui fait bien voir la supériorité des intérêts français et anglais au Maroc sur les intérêts de l'Allemagne.

Les importations par mer des principaux pays en relations commerciales avec ce pays ont été les suivantes :

	1904	1903
France . . . . .	Fr. 18,706,143	18,685,438
Allemagne . . . . .	2,839,090	4,041,382
Angleterre . . . . .	26,386,856	32,143,316
Belgique . . . . .	2,388,114	3,003,103
Espagne (Canaries) . . . . .	1,235,052	1,980,680
Pays-Bas . . . . .	81,163	99,180
Italie . . . . .	783,950	233,860
Autriche . . . . .	1,394,566	1,425,380
Egypte . . . . .	9,400	1,425,380
Divers . . . . .	681,190	823,150
Total . . . . .	54,495,524	62,435,489

Que peut bien représenter l'intérêt de l'Allemagne et de tous les pays du monde à côté de ceux de l'Angleterre et de la France réunis, si on songe sur-

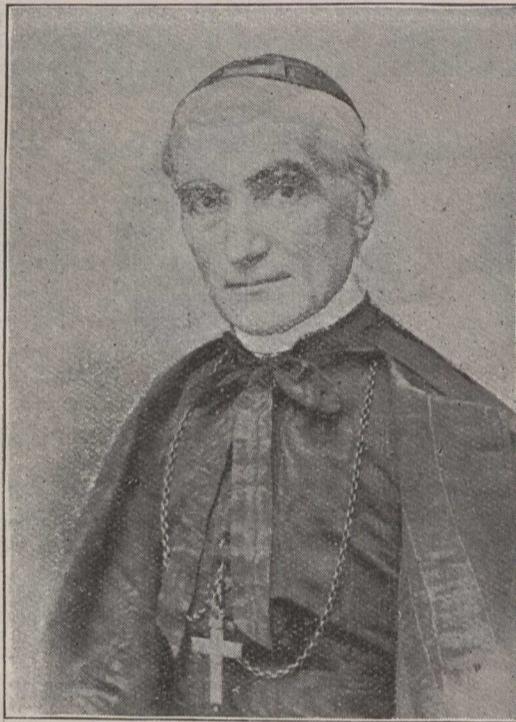
tout que la France confine au Maroc et se trouve de toutes façons et à toute heure de l'année en contact immédiat avec ce pays de l'anarchie et du pillage officiel qui y règnent en permanence.

\* \* \*

Le dernier courrier nous apporte les détails les plus navrants sur les désordres qui ont accompagné la prise de l'inventaire dans diverses églises de Paris et de la France, en général. La cathédrale de Sainte-Clotilde et l'église de Saint-Pierre du Gros-Caillou, ont été prises d'assaut contre l'assemblée des fidèles réunis pour protester. Voici une description, dramatique entre autres, de la prise de Sainte-Clotilde par les forces armées de la ville de Paris et de la République. Nous l'empruntons au "Matin", journal non suspect de cléricisme s'il en est un :

"L'église, cela est évident, va être attaquée par trois côtés à la fois. En effet, M. Lépine se met à la tête de vingt gardes à pied et fonce sur la grille fermant l'escalier d'accès à la porte de droite. Il est quatre heures.

"La mêlée est indescriptible. Des coups, des hurlements, des fuites, tout cela dans un tourbillon d'êtres qui tombent les uns sur les autres, qui se relèvent sanglants, hagards. Deux gardes et un agent



Feu Son Eminence le Cardinal A. L. A. PERRAUD,  
Archevêque d'Autun, membre de l'Académie française

sont blessés; ils saignent abondamment et quittent la lutte. Les autres, cramponnés après les grilles, exercent des pesées formidables, malgré les coups de cannes, de chaises et de tous les projectiles qui tombent sous la main des manifestants. La grille, arrachée, tombe sur le sol; les gardes montent. La mêlée devient furieuse, des femmes sont jetées à terre, des hommes sont piétinés. Deux d'entre eux viennent en titubant rouler sur le sol; ils sont couverts de sang. Un agent reçoit un coup de poignard. M. Godquin, officier de paix, est blessé au côté droit du cou par un couteau. Les blessés sont conduits dans les pharmacies avoisinantes. Des femmes s'évanouissent. Des prêtres sont arrêtés, parmi lesquels M. l'abbé Rosier, qui, depuis le commencement de l'affaire, excitait véhémentement les manifestants.

"Le comte d'Alsace, prince d'Hénin, député des Vosges, qui se trouve dans la foule, aperçoit à ce moment un officier de la garde couvert de sang et dont l'uniforme est en lambeaux. Il reconnaît en lui un ancien sous-officier qui servit sous ses ordres. Aussitôt il s'avance vers lui, la main tendue. Mal lui en prend, car plusieurs dames, dont le nom figure au Gotha, l'investissent de telle sorte qu'il se voit contraint de battre en retraite.

"Maintenant, le parvis est dégagé; il est jonché de débris. Mais, derrière les portes, les chaises sont entassées, les portes barricadées. Les pompiers, appelés, interviennent à coups de hache et de leviers; ils sont conspués, insultés. Enfin, après trente-cinq minutes d'une lutte âpre, acharnée, les portes cèdent, la force armée pénètre dans l'église.

L'aspect qui s'offre aux yeux est désolant, désolé. Les chaises jonchent le sol; par terre, des cannes, des chapeaux, des fragments de vêtements. Dans le chœur, une foule de fidèles demeurent; ils chantent des cantiques. L'église est occupée militairement."

\* \* \*

C'est à la suite de cette prise d'assaut qu'eurent lieu les scènes les plus tumultueuses qu'on ait vues

au Palais-Bourbon. Aristide Briand demande des poursuites contre les prêtres.

"Je les ai vus, s'écrie-t-il, impuissants, à modérer les colères. Ces colères, c'est vous qui les avez excités".

Et M. de Ramel, conservateur, de répondre : "La légalité a été violée. Et par qui? par vous-même, qui assassinez les gens à Sainte-Clotilde".

Il est certain que le cardinal Richard et l'épiscopat, en général, recommandant aux prêtres et aux fidèles la soumission et conseillent de laisser prendre les inventaires, mais sous la réserve des droits de l'Eglise, qui varient suivant que les édifices appartiennent à l'Etat, aux fabriciens ou même à de simples donateurs.

Des centaines de poursuites se déroulent devant les tribunaux, et déjà les manifestants catholiques les plus en vue ont été condamnés à de fortes amendes et à la prison par-dessus le marché. C'est la guerre civile et religieuse à la fois, à l'état aigu et permanent.

Le Saint-Père vient, dans une encyclique, de dénoncer la loi de la séparation.

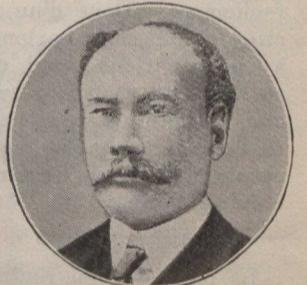
**En Russie** A peine débarrassée des petits démons japonais, que la Russie aurait à reprendre les armes pour défendre ses possessions asiatiques contre les fils du Céleste Empire.

Le "Slovo" de St Pétersbourg déclare que les Chinois se préparent à s'emparer de toute la province de l'Amour. Le gouvernement est alarmé, et se prépare à envoyer une armée spéciale pour protéger cette province.

\* \* \*

Quoique la révolution soit à peu près domptée, la paix est loin de régner dans tous les coins de l'immense empire. Le gouvernement de Cabinet n'a pas encore eu le temps de se mettre à l'oeuvre et d'introduire les réformes que M. de Witte s'est engagé à inaugurer. Il ne se sent pas lui-même suffisamment appuyé par son entourage immédiat, et on annonce de graves dissidences entre son collègue de l'Intérieur, M. Durnovo, dont les moyens de répression seraient jugés trop draconiens par le Premier Ministre des Russies.

Ce dernier désire retirer petit à petit aux Vice-Rois des Provinces les pouvoirs arbitraires dont ils usent encore présentement sous des prétextes plus ou moins légers et qui n'ont rien de commun avec le rétablissement de l'ordre dans leurs juridictions. Mais tous ces bruits de dissensions sont peut-être comme tant d'autres qui ont pourusivi le Grand-Ministre de la Russie, en sa mission d'Amérique comme à son avènement à la tête des affaires de son pays. Ne l'a-t-on pas assassiné, sur le papier, simplement pour servir de honteuses fins de spéculations contre le crédit de la Russie, que la juiverie internationale ne cesse de miner! Il faut se défier des sources d'informations qui s'acharnent au colosse moscovite.



PAUL MORTON,  
Président de la "Equitable Life Assurance Society"

**En Chine** Les nouvelles les plus alarmantes ne cessent de nous arriver de la Chine. Sommes-nous à la veille d'un nouveau soulèvement de Boxers contre l'occupation européenne? On aurait à le craindre au ton des dépêches et des articles de provenance anglaise.

M. C. E. Young, de San Francisco, aurait été témoin de l'émeute de Shanghai. Il dit que le sentiment anti-étranger est terrible en Chine. Lors des désordres de Shanghai, il y eut 200 Chinois tués et ce n'est que la présence des frégates étrangères qui a empêché le massacre de tous les sujets américains.

C'est l'action de la cour consulaire d'Angleterre qui a provoqué les soulèvements.

Les Chinois couraient par toutes les rues à la poursuite des étrangers et les Américains ont dû se servir de revolvers et de fusils pour se défendre. Durant deux jours, ils sont restés continuellement armés.

Une Anglaise a été entraînée par les cheveux dans la rue, mais elle a été secourue par ses compatriotes. Le gouvernement chinois était incapable d'arrêter les désordres et ce n'est que l'arrivée des bateaux de guerre qui a rétabli le calme.

On va même jusqu'à impliquer les autorités civiles et militaires dans le complot. Les Japonais seraient très aises de ce soulèvement qui leur fournirait un prétexte à une intervention armée afin d'extorquer à la Chine ce qu'ils n'ont pu obtenir de la Russie.

M. R. P. Schewerin, vice-président et gérant du "Pacific Mail and Steamship Company", dit que le soulèvement du sentiment populaire en Chine contre les étrangers, est le plus violent qui ait éclaté depuis douze ans. Il a d'abord



M. John Redmond

été soulevé contre les Américains. Il ne serait pas surpris qu'à un moment donné, il y ait un massacre général des étrangers.

### Aux Etats-Unis

— L'événement du jour aux Etats-Unis c'est l'inauguration du nouveau régime qui va présider à l'administration des grandes assurances de l'Union américaine. Les officiers coupables ont été condamnés à la suite d'enquêtes impartiales et leurs successeurs auront à ramener la confiance du public en ces institutions; ce sont MM. Paul Morton, le nouveau président de l'Equitable; Charles A. Peabody, qui est installé à la Mutual; Alexander F. Orr, qui dirigera la New-York Life, et enfin Timothy L. Woodruff le président de la Provident Savings Life. Voilà les puissances qui tiendront en leurs mains le sort de milliers de famil-

les répandues sur la surface du globe

Offrent-ils plus de garanties que leurs prédécesseurs, les rois et les maîtres de l'assurance, avant la révélation de leurs méfaits! Qui le jurerait? Nous le souhaitons dans tous les cas, avec l'espoir qu'ils seront surveillés de plus près par l'Etat, mais surtout dans les assemblées d'obligataires, d'assurés et d'actionnaires qui sont bien les premiers intéressés à l'exercice vigilant d'un contrôle absolument efficace.



Le Comte de Witte

## ECHOS DE LA SEMAINE

L'ALBUM comportant dans son programme l'illustration des événements d'actualité, et ceux-ci ne faisant guère défaut depuis quelque temps, nos lecteurs voudront bien excuser la brièveté de ces échos, dûe à la multiplicité des matières que nous publions dans ce numéro.

### M. ETIENNE LAMY

L'Académie française a procédé dernièrement à la réception solennelle de M. Etienne Lamy, élu par elle à la place vacante par la mort de M. Eugène Guillaume. La séance était présidée par M. de

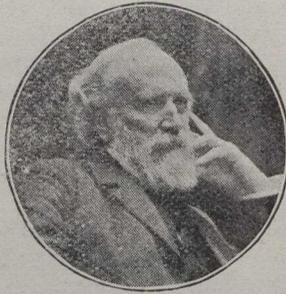
Enfin, M. de Freycinet loue en M. Lamy le continuateur de Chrysostôme, d'Athanase, d'Augustin, de Jérôme... Et, pour s'amuser, il s'étonne un peu de l'indulgence qu'eut ce nouveau père de l'Eglise à l'égard d'Aimée de Coigny, qui fut une personne assez légère.



Feu E. B. Eddy  
grand industriel canadien.



M. Etienne Lamy  
Successeur de M. E. Guillaume  
à l'Académie française.



M. A. Ribot.  
Successeur du duc d'Audiffred-Pasquier, à l'Académie française.



M. Maurice Barrès,  
Successeur de M. de Hérédia, à  
l'Académie française.



S. A. La princesse Frédérique de  
Hanovre.

Au Canada, ces jours derniers, nous avons eu à déplorer la mort de deux compatriotes distingués. L'un, feu E. B. Eddy, de Hull, Qué., était un industriel distingué d'origine écossaise, que son intelligence et une énergie peu communes menèrent à la fortune. Avec le regretté M. Eddy disparaît un des principaux pionniers de la grande industrie canadienne. L'autre mort de la semaine est le non moins regretté lieutenant-colonel C. A. Hughes, ancien chef de la police de Montréal. Très aimé dans les cercles militaires de ce pays, la mort de M. Hughes y cause un vide qu'on ne comblera pas facilement. Doué d'un grand courage, le défunt citoyen dont nous parlons eut souvent à faire face à des situations aussi délicates que difficiles, il sût toujours s'en tirer avec honneur. Bon catholique, la veille de sa mort, l'ex-chef Hughes, comme on l'appelait, eût l'honneur et la consolation de recevoir la visite de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal.

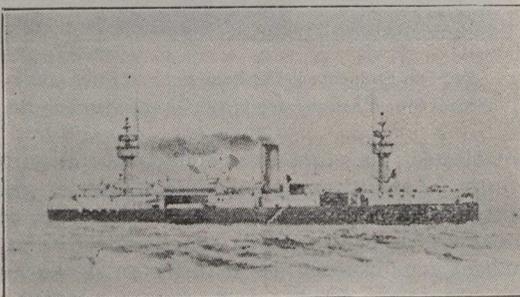
\* \* \*

La mort de Son Eminence le cardinal Perraud, rend vacant un des sièges de l'Académie française, aussitôt après qu'à quelques jours d'intervalle, on venait d'y faire trois élections. Nous publions ici les portraits des nouveaux académiciens et les quelques brèves notes suivantes les concernant:



La salle du conseil municipal de Montréal, décorée pour la première réunion du nouveau conseil.

Freycinet, directeur, assisté de M. Sorel, chancelier, et du comte d'Haussonville, qui remplaçait le secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier, retenu chez lui par une légère indisposition. Suivant les traditions académiques, le bureau a fait son entrée au mo-



Naufrage de l'"Aquidaban" dans lequel périrent trois contre-amiraux

Le 22 Janvier dernier, le cuirassé brésilien, "Aquidaban" de 5000 tonneaux a sauté à Jacarepagna, au sud de Rio-de-Janeiro. Deux cents hommes de ce vaisseau, et trois contre-amiraux périrent dans cette catastrophe. L'Aquidaban, au moment de l'explosion, escortait le ministre de la marine. Il avait été construit à Poplar, et portait un armement Elswick.

ment où une heure sonnait à l'horloge du Dôme. Derrière lui, M. Etienne Lamy est entré à son tour, accompagné de ses parrains, MM. Alfred Mézières et François Coppée.

M. de Freycinet a reçu M. Etienne Lamy d'une façon particulièrement affable; il l'a salué comme un orateur politique, le félicitant de son passage à la Chambre des députés.

En 1871, M. Lamy, qui n'avait encore que vingt-cinq ans, siégeait à l'Assemblée nationale. Son premier acte fut de déposer une réforme des services publics qui devait diminuer le nombre des fonctionnaires.

Puis M. Etienne Lamy s'occupa de la marine; et il écrivit ce "fameux rapport" que ses successeurs invoquent encore.

Cinquante ans avant M. Lamy, M. Thiers faisait entendre déjà les mêmes doléances qu'a reprises M. Lamy.

M. Lamy, plus tard, écrivit plusieurs ouvrages: "L'Armée et la Démocratie"; "Nos fausses Républiques".

Ses Etudes sur le second Empire et sur le gouvernement de la Défense nationale sont des oeuvres d'une profonde érudition.

### M. RIBOT

C'est comme orateur et comme orateur parlementaire que M. Alexandre Ribot, député de Saint-Omer, a été élu à une belle majorité, membre de l'Académie française pour succéder à M. le duc d'Audiffred-Pasquier.

Substitué en 1870, directeur des affaires criminelles en 1875, député de la Somme en 1878 comme républicain conservateur, M. Ribot prononça à la tribune d'éloquents discours qui suscitèrent d'ardentes polémiques. Essentiellement "modéré" et partisan de l'union il fit appel en 1885, aux "conservateurs que n'aveugle pas l'esprit de partis et aux républicains qui ne sont pas esclaves de leurs passions". Il fut tour à tour ministre de l'intérieur, ministre des affaires étrangères et président du conseil. Son libéralisme volontiers combatif, a fait de lui actuellement un des "leaders" de l'opposition, mais tous les partis écoutent respectueusement cette homme intègre, qui prend une part ardente à toutes les grandes discussions.

### M. MAURICE BARRÈS

L'arrivée de M. Maurice Barrès à l'Académie française était attendue de tous. C'est, en effet, un parfait lettré et un remarquable philosophe. Il a été élu sans conteste au fauteuil de M. de Hérédia.

Toute la jeunesse littéraire était intéressée à cette élection, car Maurice Barrès est un jeune encore, — il n'a pas quarante-trois ans, — et il a exercé une influence considérable sur la génération nouvelle. Peu d'écrivains ont une forme plus par-



L'automobile de M. Pitzipios, vice-consul d'Angleterre à Chang-Hai, incendiée par les émeutiers chinois, fin décembre dernier.

faite. Barrès commença en 1883 avec des volumes de dilettantisme frondeur: "les Taches d'encre, le Quartier latin, Sous l'oeil des Barbares" et publia successivement: "Un Homme libre, le Jardin de Bénénice, l'Ennemi des lois, Espagne, Du sang, de la volupté et de la mort, le Roman de l'Energie nationale, les Déracinés, Service de l'Allemagne, le Voyage à Sparte", autant d'oeuvres profondes,

# LA CROISADE DE LA TEMPÉRANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

Allons-nous dire dès aujourd'hui que la Croisade de la Tempérance bat son plein?

Non pas encore.

Mais partout, dans les villes, comme dans les campagnes, le travail de l'organisation première est commencé. Et l'on y met beaucoup d'ardeur. "Fervet opus".

Voici, au reste, ce que Mgr l'archevêque de Montréal, le promoteur de ce beau mouvement, en dit lui-même dans une lettre circulaire à son clergé.

"L'appel que nous avons fait récemment à notre peuple a été entendu. Partout on y a répondu avec un empressement et un zèle qui nous ont grandement réjoui. La croisade est commencée. Nous en attendons les plus bienfaisants résultats. Les laïques sont avec nous; la presse nous donne son précieux concours. Pour cette oeuvre religieuse et nationale, nous constatons une union des esprits et des bonnes volontés comme nous n'en avons pas encore vue. Dieu en soit loué! Que chacun de nous travaille avec ardeur à cette grande et noble cause! Veuillez établir dans vos paroisses, le plus tôt possible, la Société de Tempérance. A l'heure présente nous n'avons pas à convertir notre population à l'idée de la sobriété. Elle est convaincue déjà. Il s'agit de prendre les moyens efficaces pour lui faire pratiquer la vertu dont elle sent l'impérieuse nécessité. Nous comptons beaucoup sur l'influence de l'action des conseillers élus dans chaque paroisse. Encouragez les conférences que nous vous avons demandé d'avoir avec eux une fois chaque mois, et envoyez-nous régulièrement le procès-verbal de ces conférences. Mais surtout que votre apostolat s'exerce auprès des enfants et des jeunes gens. C'est par eux que nous formerons la génération sobre de l'avenir".

"Ce serait une excellente chose d'inviter des laïques compétents à faire des conférences dans les paroisses, aux ouvriers et aux jeunes gens, sur l'alcoolisme. Plusieurs citoyens que nous avons vus, sont animés des meilleures dispositions et accepteraient avec bonheur l'invitation qui leur serait faite par messieurs les curés et les directeurs de collège".

Cette salutaire propagande contre l'alcoolisme ne se confine pas dans les limites du diocèse de Montréal. Mgr l'évêque de Valleyfield, depuis trois ans, fait une lutte persévérante, systématique et progressive, sous la forme de vibrants messages adressés aux familles et aux conseils municipaux. A Québec aussi retentit la voix épiscopale, dans un mandement de la plus chaude inspiration religieuse et nationale. On peut affirmer que d'une extrémité à l'autre de la province de Québec, le clergé est descendu dans la lice pour livrer la grande bataille.

Le mal apparaît si redoutable, le péril si imminent, qu'il préoccupe les laïques et les pouvoirs publics aussi bien que les prêtres et les autorités religieuses. Il est dénoncé partout, lisons-nous dans le dernier message de Mgr Emard, "dans la chaire, sur le banc des magistrats, dans les réunions patriotiques, dans les congrès où se traitent les intérêts généraux de la nation".

Notre Faculté de Médecine de l'Université Laval a voulu être des premières à donner un concours précieux et autorisé aux apôtres de la tempérance. A deux reprises, l'un de ses professeurs les plus distingués, le Dr Eugène St Jacques, parlant à des

auditoires nombreux, décrivait scientifiquement et illustrait à l'aide de projections les terrifiants ravages de l'alcool dans l'organisme humain. D'autres conférences du même genre ont eu lieu dans quelques paroisses de la ville. Elles aboutissent infailliblement à des succès très sensibles. Les moyens religieux mis à part, en raison des grâces surnaturelles qui les accompagnent et leur assurent une efficacité hors de paire, nous ne connaissons pas de méthodes plus aptes à éclairer les foules et à les impressionner fortement. Espérons que ces conférences illustrées vont se généraliser.

L'exemple, surtout quand il part d'en haut, c'est-à-dire des classes dirigeantes de la société, est bien propre également à exercer une heureuse influence. Et il est désirable que cette Ligue de la Tempérance, dont il a été question dans les réunions de la Société canadienne d'Economie politique et sociale, se forme au plus tôt, et enrôle dans ses rangs tous ceux qui émergent de la foule et la dominent soit à cause de leur position sociale, soit à cause de leur supériorité intellectuelle.

## L'Alcoolisme et ses conséquences physiques

On était au prétoire. Le juge, ancien criminaliste très brillant, résumait les débats. Il s'agissait d'éclairer les douze jurés, qui allaient décider de la vie d'un homme. La pauvre homme! Impassible d'apparence, mais si pâle! Il se tenait debout, les yeux baissés.

"On n'a pas prouvé, nous semble-t-il, expliquait équivalamment le magistrat, que l'accusé à la barre ait été au moment du crime — il avait fait mourir une fillette de 22 mois — sous l'influence des liqueurs. Mais l'accusé est un habitué de l'alcool. Cela explique que son sens moral a pu être émoussé; mais cela est loin de l'exonérer. Car si l'ivresse accidentelle peut jusqu'à un certain point excuser un homme, les dégénérescences causées par l'habitude des liqueurs ne l'excusent pas, bien au contraire. Si l'on peut s'enivrer comme par accident, on ne devient alcoolique que parce qu'on le veut".

Et cette parole du juge planait solennelle sur la grande salle. Les jurés la pesaient et la trouvaient juste. L'accusé à la barre parut la trouver accablante entre beaucoup d'autres charges, accablantes aussi, qui le firent condamner à la peine capitale.

D'ailleurs sa peine fut commuée en un emprisonnement à vie; mais ceci n'est plus à mon sujet.

\* \* \*

Donc l'alcoolique est plus responsable que l'ivrogne... accidentel. Et souvent c'est à celui-ci qu'on réserve toute sa répulsion. On a tort.

Cette doctrine de la complète responsabilité du buveur habituel, qui va rarement ou jamais jusqu'à l'ivresse, on la trouve indirectement exposée dans la lettre de Mgr Bruchési, inaugurant une croisade contre l'intempérance (20 décembre 1905). Nous ne saurions mieux faire que de la citer:

"A proprement parler — écrit l'archevêque — l'alcoolisme ne consiste pas dans un acte d'intempérance, ni même dans plusieurs actes d'intempérance séparés les uns des autres par d'assez longs intervalles de temps....

"L'alcoolisme, c'est un état, un état morbide, qui s'acquiert soit par l'ivresse souvent répétée, soit par la consommation habituelle des liqueurs fortes, même si elles sont prises en petite quantité chaque fois. C'est un empoisonnement graduel. En un mot, c'est l'intempérance chronique avec ou sans ivresse".

Or qui ne voit que l'alcoolisme ainsi compris est nécessairement beaucoup plus voulu que la "brosse" accidentelle, laquelle parfois ne l'a presque pas été voulue, ou si peu.

\* \* \*

De même, et c'est là où nous voulions en venir, l'habitude de boire, même sans jamais aller jusqu'à l'ivresse, c'est-à-dire l'alcoolisme, a les pires conséquences.

Voyez celles qui sont de l'ordre physique. Nous nous bornerons à ce tableau pour aujourd'hui, et c'est encore dans la lettre si lumineuse et si bien faite de Mgr l'archevêque que nous le trouverons.

"D'après les données de la science médicale, aucune intoxication n'est plus désastreuse (que l'alcoolisme tel que défini plus haut). Elle s'attaque à tout l'organisme humain, principalement au cerveau, aux reins et aux poumons, au coeur, au foie et à l'estomac. Elle diminue les forces; elle trouble, révolutionne et paralyse toutes les facultés. Elle provoque une foule de maladies, et les complique toutes singulièrement, quand elle ne les rend pas inguérissables. Elle mène souvent à la folie ou au suicide, et toujours elle conduit plus rapidement à la décrépitude et à la mort".

"Vous pensez sans doute en vous-mêmes, nos chers frères, que ce tableau des ravages physiques de l'intempérance est bien chargé. Il l'est en effet. Mais n'allez pas conclure à la surcharge, à l'exagération. Tous ces traits pourraient être signés d'une illustre autorité médicale. Ils ont été empruntés avec la plus scrupuleuse probité aux meilleurs ouvrages dont s'honore la médecine, devenue de nos jours si méthodique dans ses recherches et si consciencieuse dans ses constatations.

"Rien de plus facile, au surplus, que d'en vérifier la justesse. Que votre expérience personnelle soit longue ou courte, que votre champ d'observation soit vaste ou restreint, peu importe. Est-ce que vos souvenirs ne vous rappellent pas malheureusement trop de ruines causées par l'alcool? N'avez-vous pas vu dépérir des corps puissamment constitués, se déséquilibrer des intelligences d'élite, sombrer des volontés supérieures, se pervertir et s'endurcir jusqu'à la cruauté des coeurs naturellement tendres et bons? Et n'était-ce point, la plupart du temps, l'oeuvre du poison alcoolique qui se manifestait dans ces catastrophes?"

\* \* \*

Et vraiment, en lisant le dernier alinéa que nous venons de citer, comme on revoit poindre dans la boîte des accusés, là bas, loin d'ici, ce jeune homme de 30 ans, pâle, les yeux clos, les lèvres tremblantes, devant ses juges, devant la cour, attendant que l'on dise: "coupable... ou non coupable".

Pour finir par le mot de Monseigneur, n'était-ce point "l'oeuvre du poison alcoolique qui se manifestait dans cette catastrophe" d'une vie forte et jeune s'abîmant dans la honte?

M. Edmond Rostand a dit de M. Barrès: "Je n'ai pas une seule idée politique avec lui, mais il est le plus grand écrivain de notre temps".

\* \* \*

Et, si nous disions un mot de la première séance de notre nouveau conseil municipal? Elle a eu lieu la semaine passée, dans le local officiel, artistiquement décoré de fleurs à cette occasion. Il ne s'est guère fait de besogne à cette réunion des nouveaux échevins, mais s'il faut s'en rapporter à l'épanouissement des visages des nouveaux élus, nous avons quelque raison de croire que ceux-ci tireront convenablement dans le collier, pour le bien de la chose publique.

\* \* \*

En même temps que nombre de bruits politiques peu agréables, on n'entend parler que du prochain mariage d'Alphonse XIII. Rappelons donc l'hôte chez qui le jeune et pétulant souverain, a eu récemment une entrevue célèbre avec sa fiancée.

Elle a eu lieu, cette entrevue, à quelque distance de la plage de Biarritz où la princesse Henri de

Battenberg et sa fille Eva, ont été les hôtes de la princesse Frédérique de Hanovre, qui réside toute



L'inventaire des biens des églises à Paris — Les gardiens de la paix font circuler les manifestants.

l'année à Mouriscot, près du bois de Boulogne et de son lac.

Cette propriété est située dans un site des plus pittoresques, tout près de la gare de la grande ligne qu'on appelle la Nègresse. Il est très facile de la voir quand on passe en chemin de fer. Aussitôt la station de Biarritz dépassée, la voie est bordée à droite par le lac, et au delà, à mi-hauteur en plein bois, le chalet de Mouriscot se dégage, harmonieux de forme, pittoresque de construction, rappelant, comme la villa que Rostand fait construire à Cambo, les vieilles maisons basques avec leurs poutres visibles à l'extérieur et peintes en rouge sombre.

C'est là qu'Alphonse XIII, échappant quelques jours à l'étiquette, est venu de Saint-Sébastien en automobile, faire sa cour sur terre française.

Le lieu est calme, champêtre, éloigné de près de trois kilomètres de Biarritz.

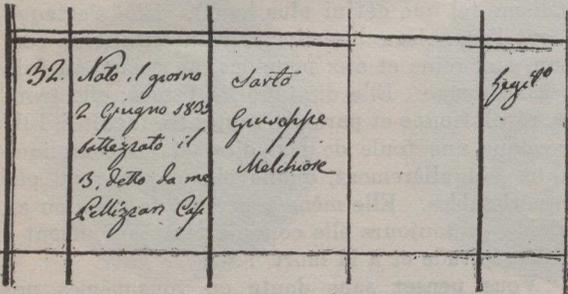
Si l'oeil pouvait percer l'horizon, on distinguerait sur la droite, au fond, la villa Sachino où vit, tout à fait retirée du monde, la reine Nathalie de Serbie.

# Sa Sainteté le Pape Pie X

LES événements, l'actualité exigeante, nous ont jusqu'ici pour ainsi dire forcé la main, dans le choix des sujets de la galerie de portraits que nous nous proposons d'offrir en frontispice à nos lecteurs, avec quelques notes concernant le personnage mis en vedette dans le numéro de chaque semaine. Aussi, sommes nous heureux, aujourd'hui, de commencer véritablement la série de nos portraits documentaires en publiant celui de Sa Sainteté Pie X, à laquelle nous consacrons deux pages illustrées de notre texte, qui, nous l'espérons, intéresseront nos lecteurs car nous les empruntons à des plumes très autorisées. Voici d'abord un article publié en France, quelques jours après l'élection de Pie X, survenue, comme on le sait, le 4 août 1903.

"L'interrègne pontifical n'aura pas été de longue durée.

"Léon XIII a un successeur qui, s'il n'a pas été élu par acclamation et par "divination", l'a été, du moins, au septième tour de scrutin, le matin de la quatrième journée du Conclave.



Fac-similé de l'acte de naissance de Giuseppe Sarto (Pie X) sur le registre paroissial de Riese.

"La "sfumata" qui s'échappa, mardi matin, de la chapelle de la Bénédiction, était celle de l'élection et elle annonçait, aux Romains anxieux, l'avènement du nouveau pontife.

"Le Sacré-Collège a, d'ailleurs, démenti une fois de plus les prédictions les mieux fondées.

"Ce n'est pas, en effet, un des "papabili" de premier plan: les cardinaux Svampa, Oreglia, Rampolla, Gotti, Vannutelli, Ferrata et di Pietro, candidats soit d'une puissance, soit d'une autre, qu'il a élevé au trône pontifical, mais un moindre papabile, un "petit prophète", un simple chef de diocèse, Joseph Sarto, patriarche de Venise, et l'un de ceux dont on connaît le moins la personne, le caractère et la politique.

"Pie X — c'est ainsi qu'il a voulu être nommé — était lui-même l'un des moins préparés à son élection.

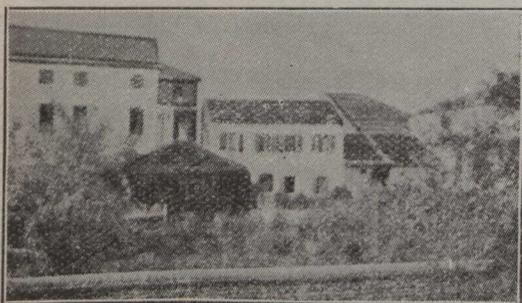
"Malgré les acclamations des Vénitiens à son départ, il semblait traiter sa candidature de plaisanterie de mauvais goût.

"Il disait qu'il avait pris un billet d'aller et retour Venise-Rome, et il désignait le cardinal Rampolla, devant lequel il s'effaçait, comme le futur pontife.

"Lorsqu'il vit sa candidature gagner du terrain, il supplia, à deux reprises, les cardinaux de ne pas l'élire, et quand il fut élu, son émotion fut immense.

"— Mon Dieu, murmura-t-il d'un air accablé, pendant que des larmes mouillaient ses yeux, je dois... je boirai le calice.

"Puis, sa pensée fut pour sa mère, qui était une pauvre paysanne.



Maison où est né Pie X, à Riese (vue du jardin.)

"Le nouveau pontife est, en effet, de la plus humble extraction.

"C'est un fils du peuple qui a fait sa carrière simplement, lentement. Né à Riese, dans un village voisin de Trévise, le 2 juin 1835, et âgé, par conséquent, de soixante-cinq ans, il servit, jusqu'à quarante ans passés, dans de petites paroisses de la Vénétie: Rombolo et Salzano.

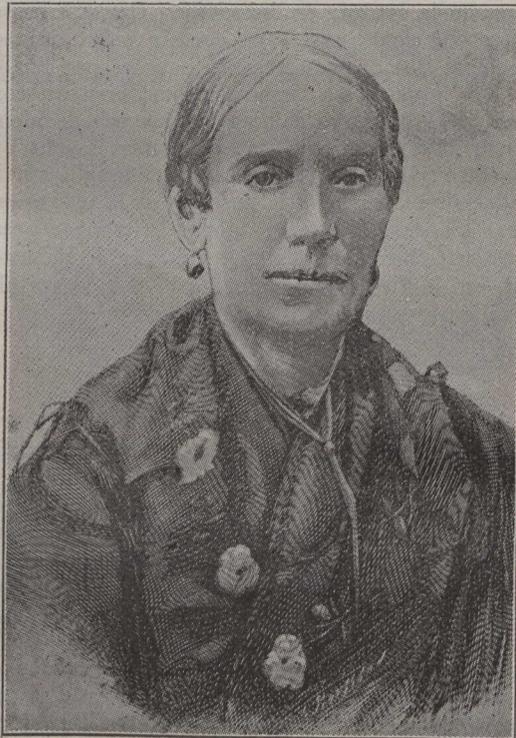
"Puis, il fut appelé au poste de chancelier de l'évêché de Trévise, dont il devint bientôt vicaire général. Evêque de Mantoue en 1884, évêque bon et ferme, sage réformateur des abus, il fut, en 1893, nommé cardinal patriarche de Venise, et sa pruden-



L'église de Riese (diocèse de Trévise) où Pie X célébra sa première messe.

ce avisée y sauva d'un conflit le Saint-Siège et la Couronne.

"Le gouvernement du Quirinal, sous le prétexte que l'Italie était l'héritière des prérogatives de la République de Venise, revendiquait le droit de pourvoir à ce siège. Léon XIII ayant passé outre, Crispi suspendit la messe épiscopale et les traitements ecclésiastiques. Il avait cru rencontrer un abbé Constantin doux et faible; mais le "bon curé", comme il l'appelait, tint bon; ce fut le ministre qui dut céder au premier prétexte et concéder l'"exequatur".



La mère du Souverain Pontife: Mme Marguerite Sarto, née Sauson.

"Léon XIII, qui avait personnellement distingué Mgr Sarto, l'affectionnait beaucoup.

"Il avait trouvé en lui un collaborateur dont les mandements formaient un commentaire vivant de ses actes pontificaux; il lui expliquait son oeuvre, il lui disait ses espoirs et l'appelait, en souriant: "Il candidato della Serenissima".

"Dans son apostolat, deux traits marquent son oeuvre d'un tour particulier. Il a commenté les encycliques de Léon XIII et il a coopéré à la refonte de l'oeuvre des congrès.

"On sait que Léon XIII voulait unir toutes les forces catholiques sur un terrain d'action sociale et populaire et établir une grande fédération des oeuvres et des hommes par tous les pays, et le patriarche vénitien le seconda activement.

"Joseph Sarto était, après le cardinal Rampolla, le candidat qu'il eût désigné au Saint-Siège. Et, à différentes reprises même, il lui avait prédit la tiare.

"Le Conclave a ratifié le choix de Léon XIII. "On prétend, il est vrai, que le Sacré-Collège porta d'abord son choix sur le cardinal Rampolla.

puis qu'il y renonça devant la perspective d'un "veto" de l'empereur François-Joseph; toutefois, ce point d'histoire n'est pas suffisamment fixé.

"Le nouveau pontife n'a, en réalité, ni passé ni histoire. Le Conclave l'a choisi pour sa fermeté, pour la sérénité de son attitude, et aussi parce qu'il est, avant tout, un homme voué aux choses spirituelles et préoccupé du souci des âmes.

"On dit, à Rome, que c'est Léon XIII continué avec bonne grâce et doux et qu'il a choisi, vis-à-vis des nations, la mission pacifiante de ce dernier.

"Le nom de Pie X, qu'il a pris, signifie, sans doute, qu'il maintiendra le statu quo vis-à-vis de l'Italie. On rapporte qu'à Venise, il rendit, en forme très solennelle, visite au roi Humbert et à la reine Marguerite. Il a également visité le roi actuel et la reine Hélène pendant le récent voyage du souverain à Venise.

"Mais cela n'implique pas qu'il se prête aux transactions. Il a écarté immédiatement tout malentendu à ce sujet en bénissant les Romains, non de la Loggia, mais de l'intérieur de Saint-Pierre.

"Correct avec l'Italie, il sera conciliant avec la France, qu'il apprécie, et avec les autres puissances, y compris l'Allemagne, qui lui eût, sans doute, préféré le cardinal Gotti.

"S'il n'a pas la grande et puissante intelligence de Léon XIII, il est, du moins, le confident de sa pensée, et il possède le zèle et la fermeté pour continuer son oeuvre".

Au sujet de l'allusion qui est faite ci-dessus quant à l'inattendu de l'élection de Sa Sainteté Pie X, et aussi, quant à son esprit pacifique, qu'il nous soit permis de reproduire les quelques lignes suivantes, publiées au lendemain de l'élection du Conclave de 1903, et que le temps n'a fait que confirmer.

"Un jour, que Son Eminence le cardinal Giuseppe Sarto, patriarche de Venise, rendait visite à Léon XIII, il lui parla des sentiments de vénération que professaient à l'égard du Souverain Pontife les habitants de Venise, et l'informa des vœux de longévité qu'ils formaient pour lui. Celui-ci le remercia, mais, lui dit-il: "Un pressentiment nous avertit qu'il nous faudra bientôt nous rendre à l'appel du Seigneur, et ce sera sans regret que nous laisserons à une créature moins indigne l'honneur écrasant de nous succéder. D'ailleurs, vous serez peut-être le continuateur de notre tâche". Et comme le cardinal Sarto s'en déclarait indigne, le Pape ajouta:

"Nous savons que vous pourriez rendre à l'Eglise de grands services, car vous possédez des qualités qui vous rendraient précieux pour elle".



Sœurs et nièces du Pape Pie X: De gauche à droite, assises, Rosa Sarto et Teresa Sarto; debout, Maria et Anna Sarto.



Le gondolier vénitien de l'ex-cardinal Sarto, maintenant Pie X.

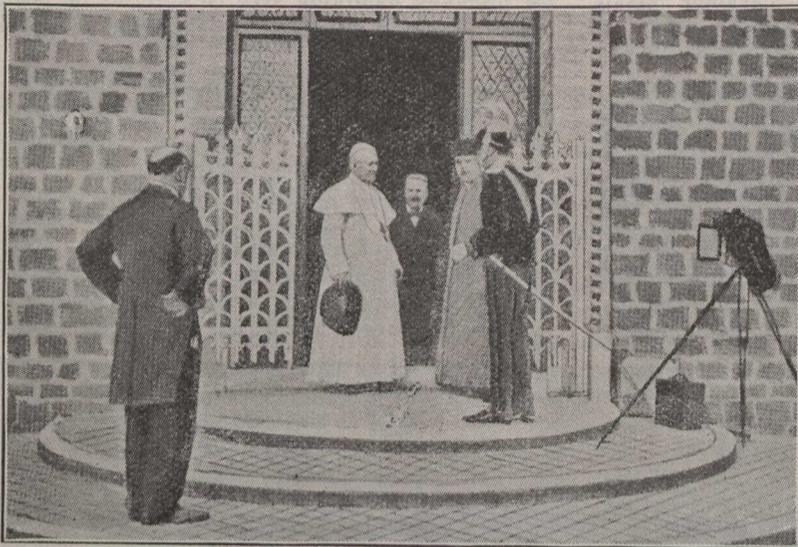
“Esprit libéral, diplomate fin et subtil, Pie X sera un digne successeur de Léon XIII, et, s’il n’a pas l’extérieur imposant et tout ensemble énigmatique de son illustre prédécesseur, la simplicité de ses manières et son exquise affabilité lui concilieront la sympathie de tous et l’affection du peuple, dont il est sorti.

“Esprit pacifique, Pie X ne cherchera point à

a-t-il tissé le réseau dont il a enveloppé le monde?

Evêque de Rome, vicaire de Jésus-Christ, successeur des Apôtres, Souverain Pontife de l’Eglise universelle, patriarche de l’Occident, primat d’Italie, archevêque et métropolitain de la province romaine, souverain des domaines temporels de la sainte Eglise romaine; tels sont les titres donnés au pape. Et chacun de ces titres du deux cent

velours rouge, brodée d’hermine, la ceinture blanche à glands d’or et le rochet de dentelles. Dans les cérémonies, il joint aux ornements qui lui sont communs avec les évêques, la “falda”, qui est une longue et large jupe de soie blanche, à queue traînante, extrêmement ample, retombant sur les pieds et qui doit être soutenue, des trois côtés, par les camériers secrets, pour que l’officiant puisse mar-



Le Souverain Pontife sur le seuil des jardins du Vatican.



La Ville Eternelle, vue de la coupole du Vatican.

entrer en lutte avec les gouvernements établis; libéral, les institutions démocratiques lui seront intéressantes; ami de l’ordre, il prêchera aux fidèles l’obéissance aux lois de leurs pays.

“Son programme semble devoir être contenu tout entier dans cette phrase du testament privé de Pie IX :

“Réveiller l’Eglise mourante et la foi, où cela se pourra; galvaniser le clergé; surveiller les moines, qui quelquefois exagèrent, et conserver à tout prix, malgré le malheur des temps incrédules, son prestige à la papauté”.

Dans notre province de Québec, que nous n’hésitons pas à qualifier de “fille très respectueuse” de la Sainte Eglise Catholique, la plupart de nos gens sont au courant des choses concernant les pouvoirs spirituel et temporel du Souverain Pontife, il n’empêche que ces choses sont parfois dites de façon un peu prolix, c’est ce qui nous engage à publier la magistrale page ci-dessous, due à l’érudit académicien français Frédéric Masson. De la sorte, nos lecteurs seront au fait de certaines particularités canoniques, généralement peu connues, et ayant trait au chef suprême de l’Eglise :

“La parole que le Pape dit est répétée par des centaines de millions de voix. Il lie et délie. Il garde les clefs du ciel et de l’enfer. Il est pour la moitié des habitants du globe le détenteur unique de la puissance mystérieuse et sacrée qui régit l’homme après la mort. Une tradition vingt fois séculaire a bâti des assises où repose son trône. Où il envoie ses prêtres ils vont en soldats, non pour combattre, mais pour mourir, pour attester de leur sang que son Dieu est leur Dieu. Sa main étendue pour bénir fait s’incliner tous les fronts. Sa main levée pour maudire, ferait

soixante-quatrième successeur de saint Pierre est l’affirmation d’une prérogative spéciale de son ministère.

Ainsi le titre qu’il assume de patriarche de l’Occident explique pourquoi, tandis qu’en Orient se trou-

cher. Il y ajoute encore le “fanon”, fait de deux mosettes superposées d’étoffe de soie et d’or, rayée de blanc, d’or et d’amarante. L’une de ces mosettes tombe sur la poitrine et est brodée, au devant, d’une croix rayonnée. L’autre sert à envelopper la tête.

Enfin, le pape seul porte la tiare. Il est présumable que la tiare n’était, originalement, qu’une mitre ornée de pierres précieuses et garnie, à sa base, d’un cercle d’or en forme de couronne — regnum.

Par la suite, deux couronnes ont été ajoutées à cette première pour symboliser, après le pouvoir pontifical, le pouvoir royal et impérial, pour rappeler aussi la puissance exercée sur l’Eglise souffrante, l’Eglise militante et l’Eglise triomphante. La forme de la mitre s’en est trouvée modifiée, et la tiare, ou tri-règne, a été complétée par l’adjonction au sommet, devenu de forme convexe, d’une croix supportée par une boule. En général cette boule est faite d’une pierre précieuse, et la croix est enrichie de diamants,

Ces insignes essentiels de la dignité pontificale sont entourés, dans les grandes cérémonies, d’un cadre particulier. Mais si ce cadre comporte des ornements spéciaux, on peut dire qu’ils sont divisibles devant lequel on les porte.

D’ailleurs, si les “flabelli”, par exemples, ces grands éventails de plumes de paon, que l’on porte à droite et à gauche de la “Sedia”, paraissent à présent réservés, en Occident, au pontife romain, les Maronites en font usage, et il n’y a point très longtemps que le grand prieur de Malte, l’archevêque de Messine et l’évêque de Troie, en Apulie, jouissaient de cette marque d’honneur.

Pour la “sedia gestatoria”, c’est un simple fauteuil de velours cramoisi aux armes du pape, placé



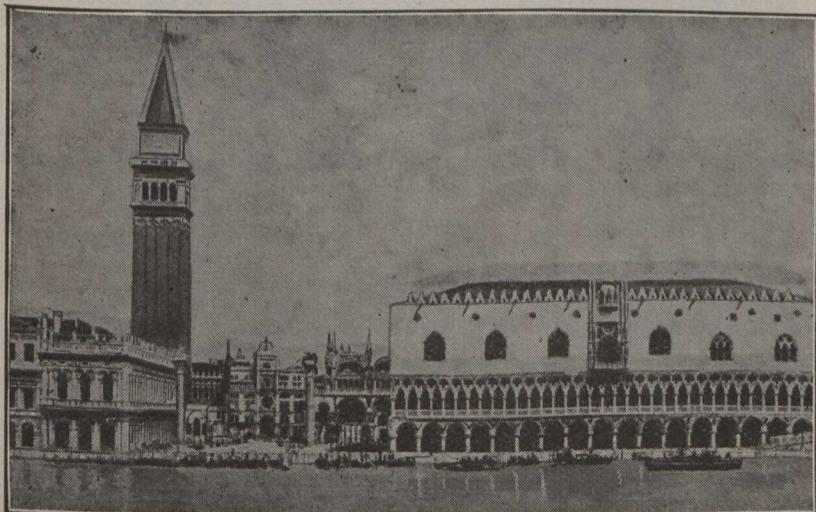
L’entrée du Vatican, gardée par les gardes Suisses.



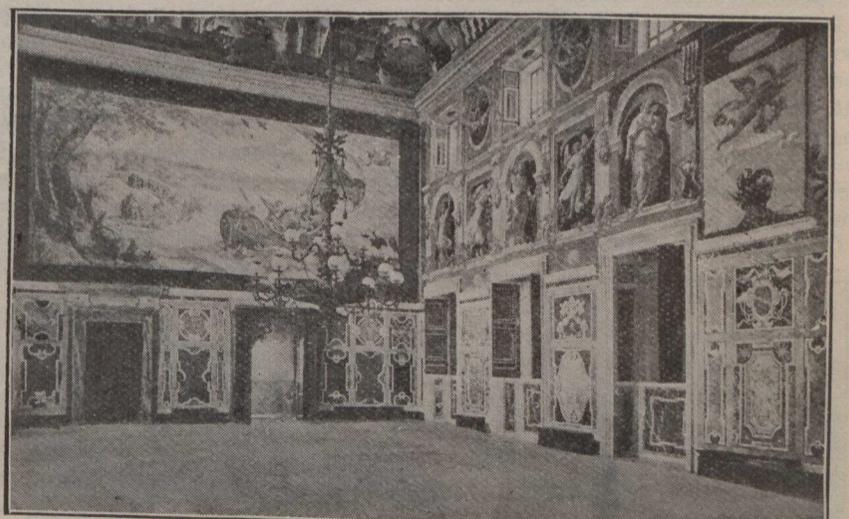
Statue de la Sainte Vierge offerte par Pie X à la Congrégation de N.-D. de Montréal.

vent treize patriarches, il ne s’en rencontre que deux en Europe: celui de Venise, ayant des suffragants dans l’Adriatique, et celui de Lisbonne, étendant sa juridiction sur les sièges épiscopaux des colonies portugaises en Afrique.

point très longtemps que le grand prieur de Malte, l’archevêque de Messine et l’évêque de Troie, en Apulie, jouissaient de cette marque d’honneur.



Le Campanile de St-Marc, à Venise, comme le vit de longues années l’ex-cardinal Sarto (Pie X.)



Les appartements particuliers de Sa Sainteté—La Salle Clementina.

encore se courber bien des têtes. Il règne sur les esprits, et il gouverne les âmes. Mais par quels ressorts, par quels agents? Quel est le dénombrement de son armée pacifique? Quels sont les degrés de la hiérarchie dont il occupe le sommet? Comment

Seul dans toute l’Eglise, le pape porte la calotte blanche, la soutane de soie blanche, les bas blancs, les souliers rouges, sur l’empeigne desquels est brodée une croix.

Il y ajoute, au choeur, la mosette de soie ou de

sur un plan horizontal, lié par de fortes traverses de bois et porté sur les épaules de “palafrenieri”.

(La suite à la page 1342)

Pour le couronnement de Sa Sainteté Pie X et le Conclave, voir le numéro de l’Album Universel du 8 août 1903.

# Le Nord et la Colonisation

C'est n'est qu'en 1837 que l'on commença à voir arriver dans la région sauvage du Saguenay quelques-uns de ces découvreurs, nous dirions volontiers fondateurs d'empire; de ces hommes qu'attire invinciblement l'inconnu, pourvu qu'ils y entrevoient de glorieuses difficultés à vaincre et du bien à faire à leur patrie.

Avant cette époque, deux siècles durant, le Saguenay avait été comme un livre fermé pour les populations canadiennes habitant les rives du grand fleuve. On se transmettait de père en fils les légendes qui sont comme l'histoire de notre pays; on se racontait avec effroi, dans les veillées, les

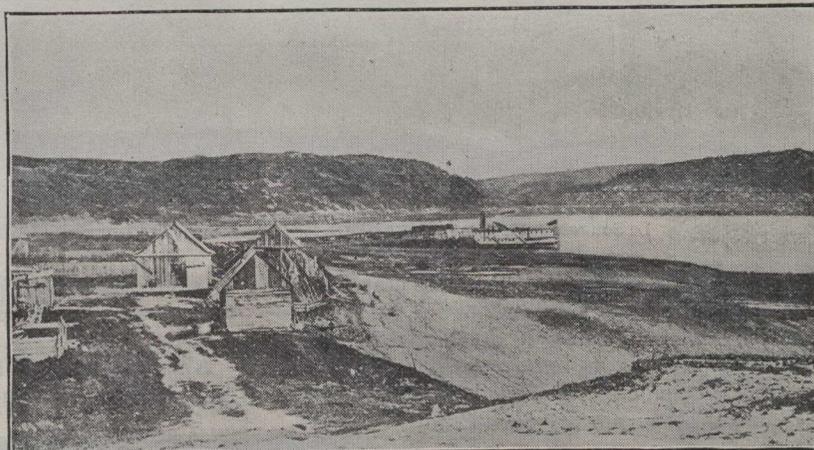
de ces hommes dont la plupart n'avaient jamais perdu de vue le clocher de la paroisse natale. Ils savaient bien quels dangers ils couraient; ils n'ignoraient pas les privations et les fatigues de toutes sortes auxquelles ils s'exposaient; ils pressentaient déjà les serremments de coeur de l'ennui, de l'isolement au fond des sombres forêts saguenayennes. Mais leurs yeux se ferment à ces tristes perspectives; d'autres les séduisent et les attirent. Ils voient leurs travaux immenses donner la vie à ces forêts silencieuses; ils voient des villages pousser à la place des arbres que leur cognée aura abattus: ils saluent avec allégresse vingt, trente clochers

ses premiers habitants avec ce surcroît de beauté que lui donnent les premières semaines de la belle saison

C'est une délicieuse corbeille de verdure dont le fond serait un immense miroir et d'une transparence parfaite; c'est un des lacs de la Suisse perdu dans nos montagnes; c'est un de ces endroits rares sur terre, où l'on voudrait voir le temps suspendre un instant son vol afin de nous donner l'illusion d'un bonheur qui ne passe pas. Nos découvreurs, saisis d'admiration à la vue d'un pareil spectacle, tout joyeux d'arriver au terme de leur pénible navigation, entonnent une de nos plus jolies chansons



Le Petit Saguenay offre des points de vue qui rivalisent avec les Alpes



La baie des Ha! Ha! sur la rivière Saguenay

sombres et sublimes beautés de la rivière sans pareille :

C'est un beau soir d'été, le Saguenay limpide  
Est plein des feux mourants mais encore splendides,  
Dernières faveurs du soleil.

Silencieusement s'avancent deux nacelles,  
Si légères, vraiment, qu'on leur cherche des ailes,  
Et que l'onde à leurs flancs semble à peine frémir.

Puis, c'était tout. Le Saguenay n'était toujours qu'une contrée sauvage, couverte de mystérieuses forêts, où presque seuls parmi les blancs, de courageux missionnaires avaient osé pénétrer; bâtissant aux étapes de leurs courses évangéliques de petites chapelles où deux ou trois fois l'an, les pauvres enfants des bois venaient prier. Autour de ces chapelles, aucune habitation n'est venue s'asseoir, et la maison de Dieu est restée seule au milieu de ces silencieuses montagnes. Le Saguenay continuait de dormir son sommeil mystérieux attendant les révélations d'un avenir prochain.

Durant l'espace de huit années, on peut dire que les destinées du "Royaume du Saguenay" reposèrent sur ce qu'on a appelé la "Société des vingt et un" fondée par les vingt et un colons qui, les premiers, abordèrent sur les rives du Saguenay. Vingt et un braves qui, abandonnant tout dans les déjà florissantes paroisses du comté de Charlevoix, venaient se tailler, avec leur hache un domaine dans la forêt, vierge jusqu'alors.

Le but immédiat de la petite société était de se livrer exclusivement à l'exploitation des forêts ou, comme on disait alors, de "faire la pinière". Elle eût, dès sa fondation, à subir les lois de la "Compagnie de la Baie d'Hudson" qui régnait alors en souveraine sur toute notre région; et il lui fut strictement défendu de cultiver ces terres fertiles que toute la province se dispute aujourd'hui.

On ne saurait qu'admirer le courage et l'énergie

semblables à ceux qu'ils viennent de quitter; ils voient tout cela dans le mirage enchanté de leurs vœux les plus ardents et de leurs plus chères espérances.

D'ailleurs, ne furent-ils pas déjà récompensés du seul fait d'avoir quitté leur lieu natal quand ils arrivèrent un bon matin dans la merveilleuse baie, la baie des Ha! Ha! que les touristes éblouis par ses merveilles, ont comparé à la baie de Naples. Comme nos touristes d'aujourd'hui, ces rois du sol

canadiennes; et les rives sonores du Saguenay se renvoient avec amour ces chants de la patrie jusque là réservés aux bords du Saint-Laurent.

Là, en face de la baie, fut bâtie la première habitation, celle qui fut le berceau du petit peuple de 50,000 âmes qui, cinquante ans après, habiteront le "Royaume du Saguenay". Depuis lors, nous n'avons plus qu'à compter les énormes enjambées de progrès faites dans toute la région saguenayenne. Elles furent rapides, pleines de promesses sonnantes et les pauvres défricheurs des premiers jours n'eurent plus qu'à saisir leur récompense qui jaillissait du sol sous forme d'épis d'or.

Car le "Royaume du Saguenay", c'est le royaume du défricheur, c'est la patrie du colon. Aussi le rencontre-t-on partout, dans ce fertile pays, cet obscur bienfaiteur du peuple agrandissant la patrie sans le savoir, créant de nouveaux foyers, se sacrifiant obscurément, sans connaître même la vertu de son sacrifice, à l'affermissement et à l'expansion de sa nationalité :

Loin des toits orgueilleux et des pompeux pavois,  
Loin des flots incessants, des grands flots populaires,  
Il se taille un domaine, et durant de longs mois  
Plonge sa hache au flanc des arbres séculaires.

Oh! plutôt à Dieu, que le brave colon des bords du Saguenay, comme son frère du Lac Saint-Jean, ne se voie jamais dans la triste nécessité de désertir son

oeuvre généreuse et de prendre, lui aussi, le chemin de cet exil déguisé qui conduit aux manufactures américaines: c'est-à-dire à l'esclavage, à l'oubli de la famille, du devoir, de la religion; à l'abandon de toute idée de retour, effectuant ainsi pour sa patrie une perte irréparable et une diminution de force que rien ne saurait compenser.

D. POTVIN.



Tout se transforme au Saguenay, même les anciens habitants de cette vaste région

parent-ils alors s'empêcher de laisser déborder les flots d'un enthousiasme extraordinaire? Ils se renvoient l'un à l'autre, avec des cris d'admiration et de délicieuse surprise le nom enchanteur qui, spontanément jaillit de leurs lèvres et qui sera désormais celui de la baie: "Ha! Ha! Bay"; ils ne peuvent rassasier leur vue de ce spectacle, ni leurs oreilles de ces échos que leur prodiguent les rivages harmonieux. La baie se présente aux yeux de



Vue de la région du Saguenay, près de Tadoussac



La Boule, sur la rivière Saguenay

A TRAVERS LA MODE

**D**ANS un dernier tourbillon de valse, dans une suprême fusée de rires fous, le carnaval s'en va, emportant au pays des Plaisirs Passés, toutes les futilités fraîches, jolies et éphémères que nous avons aimées pendant les deux mois de fêtes.

Les contes, lisions nous récemment, les contes qui déguisent une morale trop simple et trop obscure pour de jeunes cervelles, ont frappé et charmé nos imaginations enfantines. Nous avons tous été ravis de voir l'humble pelure de Peau d'Ame vengée par des robes couleur de soleil et couleur du temps, et la douceur de Cendrillon triompher en des brocarts d'or tissés par la main des fées. Plus tard, fillettes et garçons, lorsque nos jeux plus libres nous ont permis d'agir selon nos impulsions, nous avons cherché avec entrain à nous évader de notre "écorce" accoutumée, devançant les années pour revêtir des jupes à traine invraisemblable, arborant des tuyaux de poêle trop larges pour des crânes d'écolier. Non content de chercher dans l'imitation de nos grands-pères et grand-mères l'illusion d'un âge respectable et d'une autorité enviée, notre ambition s'éleva plus haut: sous des couronnes de papier doré, nous voulûmes être rois et reines; des draperies d'andrinople nous ont sacrés impératrices, empereurs!... des garnitures d'anciens chapeaux nous ont changées en déesses des fleurs; quelques crins collés au menton et au-dessus de la lèvre supérieure nous ont gratifiés du "facies" moustachu de d'Artagnan ou de Porthos.

Ces enfantillages ne sont que les prémices de notre vie mondaine, l'embryon des rôles que nous devons jouer plus tard en cette immense comédie des salons où chacun et chacune s'efforce de ne pas être ce qu'il est réellement. Tel apporte à la galerie un sourire quand son âme gémit; celui-ci l'enthousiasme extérieur d'un esprit blasé et indifférent; celle-là, la sentimentalité de convenance d'un coeur sceptique, telle autre, le verbe moralisateur d'une conscience trop large et indépendante.

Mondains et mondaines déguisent leurs passions, leurs sentiments, leurs faiblesses et leurs souffrances, sous le manteau pailleté et parfois trop brillant d'une éducation au vernis superficiel, de phrases habilement appliquées, de gestes étudiés.

Puis un jour, pour matérialiser tous ces mensonges de la vie frivole nous revêtons en quelques heures de fête, la livrée de nos rêves d'imagination: après avoir travesti notre esprit, notre âme, notre coeur et nos tristesses, nous métamorphosons en un travesti clinquant notre corps, notre visage et nos imperfections....."

Mais le mardi gras est arrivé qui marque la fin des mascarades carnavalesques, et nous ne voilerons plus d'oripeaux brillants que nos turpitudes d'esprit ou de conscience.

Demain, nous exhiberons, avec une peu chrétienne ostentation peut-être, nos toilettes les plus sobres pour aller recevoir au front la symbolique pincée de cendres. Demain, il sera de mode d'être grave, la pénitence sera bien portée.....



Est-il trop tôt pour songer aux modes du printemps? Sans doute, elles ne se précisent pas encore à nos yeux, mais d'après les documents particuliers qu'a pu recueillir la chroniqueuse de l'Album Universel, il nous est permis d'en entrevoir les grandes lignes. Disons d'abord que les tissus brodés seront plus en faveur que jamais. Nous avons pu constater cependant dans les modèles importés, que l'on mélangera beaucoup la broderie en relief avec la bro-



Costumes trotteurs de lainage mélangé, simplement garnis de galons et de piqûres

derie ajourée, cette dernière étant toutefois employée dans de moindres proportions.

On brode sur de grosses toiles souples ou sur des toiles batistes; la jupe est en forme avec haute broderie dans le bas, ou bien on peut la faire à deux étages brodés au bord, l'étage inférieur ayant une broderie plus haute que celle du second volant. On fait également la robe-corselet avec broderie étroite cernant le haut du corselet et rappelant le bas de la jupe. Nous avons remarqué dans ces nouveaux patrons beaucoup de boléros, de petits paletots droits et de vestes à courtes basques. Voici les indications à peu près certaines que nous pouvons fournir à nos lectrices pour les guider dans leur travail de broderie.

Pour accompagner la jupe blanche, on emploiera toujours la chemisette de transparent linon, fleurie de guirlandes de broderie plumetis et anglaise mélangée; les guirlandes les plus nouvelles forment de larges entre-deux au milieu desquels court un jour compliqué coupé de distance en distance par des motifs de broderie. Ce mariage des jours et de la broderie est excessivement léger et d'un très heureux effet.

Ce n'est pas seulement dans la toilette féminine que nous devons constater la faveur de la broderie et de la lingerie, mais nous les retrouvons employées dans la décoration de toutes les pièces de notre appartement. Cette année, on fait beaucoup de petits et de grands rideaux en tulle point d'esprit, même pour salon; dans les chambres à coucher, on emploie de préférence pour petits rideaux la mousseline très fine à pois brodés avec garniture de petite dentelle, valenciennes véritable ou imitation. On assortira les grands rideaux aux petits, mais on les bordera d'une plus haute dentelle rappelant les motifs de la petite dentelle.

Si l'on veut éviter la dépense occasionnée par une haute dentelle, on se contentera d'encadrer le rideau d'un haut volant de mousseline. Le rideau repose sur un transparent de taffetas, de brésilienne ou de satinette, rose ou paille le plus souvent; on peut ouater le transparent si l'on désire tamiser la trop grande clarté de la baie. Les grands rideaux se montent à l'aide d'anneaux laqués blancs sur une barre laquée.

JACQUELINE.



Toilettes de soirée pour jeunes filles. L'une est en tulle point d'esprit garnie de valenciennes, l'autre en mousseline ornée de rubans louisine

## Rêve d'enfant

Le dîner s'achevait en silence. Les Rivoire regardaient entre eux la place vide qu'avait si longtemps occupée le pauvre ami Jean, et des larmes leur montaient aux yeux. Ils avaient autrefois accueilli à leur foyer ce vieux garçon, vieilli avant l'âge, alors qu'il revenait malade des colonies où il avait usé sa jeunesse, et ils s'étaient vite habitués à voir toujours près d'eux la longue silhouette de ce corps maigri, un peu voûté, qui semblait gêné de la place qu'il prenait, ce visage mélancolique et doux, creusé et sans couleur, dont la bouche semblait garder sans cesse l'essai d'un sourire. Que d'années il avait vécu ainsi à leurs côtés, humble, inaperçu presque, dans une réserve craintive, prenant un soin patient à s'effacer, à se faire oublier, préoccupé surtout de ne pas embarrasser leur vie! Il avait même une façon de marcher sans bruit, de glisser, qui n'éveillait pas l'attention. Empressé, pourtant, actif, afin de se faire pardonner sa présence, il se multipliait pour rendre mille services, se charger des corvées du ménage, sorte d'intendant qui se déroba à tous les remerciements et semblait craindre que son zèle ne le fit remarquer.

Les Rivoire devinaient dans sa vie un chagrin secret, et ils l'aimaient davantage pour la tristesse résignée de son regard.

Pourtant, bien que depuis quelques jours seulement Jean se fût éteint, ils avaient peine à retrouver certains traits précis de sa physionomie, à distinguer, de l'ombre où elle s'était toujours tenue, sa silhouette vivante. Déjà, dans leur souvenir, le dessin s'effaçait, comme ces images sans relief et incolores qui ne peuvent supporter le recul.

Un peu triste de ne pouvoir mieux faire revivre la figure de son ami, Yvonne dit à son mari :

—Veux-tu que nous ouvrons l'enveloppe que Jean nous a confiée quelques jours avant sa mort? Ce sont, je crois, des souvenirs écrits de sa main...

D'une large enveloppe dont ils rompirent les cachets, ils tirèrent un cahier de feuillets cousus sur lesquels avait couru l'écriture rapide de Jean. Ils eurent l'espoir, tout de suite, que peut-être ils allaient pénétrer dans la vie intime de leur ami, qu'ils allaient entendre le secret de ce cœur toujours fermé, et, se penchant curieusement, un peu émus, ils lurent.

\* \* \*

J'ai longtemps réfléchi avant d'écrire ces quelques souvenirs. A quoi bon? pensais-je. Quand j'aurai disparu, on regrettera l'ami dévoué qu'on s'était accoutumé à voir toujours dans sa vie, et, autour de mon départ, il y aura un peu de mélancolie et même de tristesse, comme pour une vieille habitude qu'on se voit obligé de quitter. Puis on se dira résigné, et ce sera le commencement de l'oubli. Le seul souvenir qui restera de moi sera celui d'un pauvre vieux garçon qui passa dans la vie sans faire de bruit, silencieux, l'âme engourdie dans une sorte de nonchalance peureuse, sans volonté, sans rêve... Et j'ai pensé que je valais mieux qu'un tel jugement.

Hélas! c'est un rêve qui m'a toujours conduit et tenu, les yeux levés vers lui, à côté de la vie; c'est un rêve qui a épuisé toutes mes facultés, usé toutes mes énergies, qui a fait de moi l'homme insignifiant et inutile que je suis devenu.

Mon passé est comme un livre qui s'ouvre aux pages souvent lues; quand je le parcours pour revivre les heures d'autrefois, il est des souvenirs qui m'apparaissent tout de suite, sans que je les aie cherchés, et ils me servent d'étapes pour suivre la marche rapide du temps enfui.

J'ai douze ans; elle en a dix. Nous creusons une mare dans le sable d'une plage normande, affairés, pliés sur nos pelles, avec une ardeur infatigable et convaincue. Toute frêle et mignonne, elle obéit, docile, à mes ordres brefs, et s'efforce de m'imiter avec de grands gestes appliqués et maladroits. La robe relevée sur les jambes nues, des jambes un peu grêles et hâlées, elle s'agit consciencieusement, dans sa grâce délicate et fragile, essoufflée, lançant avec précipitation de microscopiques pelletées de sable qui s'éparpillent au vent et retombent à côté du but dans un éclaboussement de gouttelettes d'eau.

Sous la grande capote blanche qui abrite le visage, on n'aperçoit que les yeux bleus, grands ouverts,

et le sourire d'une petite bouche rose. Le reste disparaît sous les boucles blondes.

Devant cette activité un peu gauche, d'une coquetterie inconsciente et charmante, je reste surpris, et je regarde longuement mon amie, curieusement, tout à coup impressionné.

Le soir, quand nous nous quittons, rappelés par nos parents, je l'embrasse comme j'ai l'habitude, mais avec une sorte de recueillement naïf qui l'étonne, accoutumée qu'elle est à un baiser pressé du bout des lèvres.

Dès lors, je boude un peu nos jeux bruyants. Je préfère aller à ses côtés, sérieusement, la tenant parfois par la main, timide, un peu protecteur aussi, attentionné, l'enveloppant d'une câlinerie peureuse. Et déjà ma voix, quand je lui parle, se fait plus caressante pour mettre dans les deux syllabes de son nom, Yvonne, toute la douceur de ma tendresse naissante.

Elle, d'abord surprise de cette nouvelle attitude, et boudeuse, veut m'entraîner au bord des vagues où nous aimions à rester, dans le soleil, plantés devant l'eau bleue, les pieds dans l'écume.

—Viens jouer dans la mer, dis?

Puis sa petite sensibilité s'éveille, son instinct de femme perçoit un hommage et lui révèle, obscurément encore, le sentiment qu'elle inspire; et elle s'amuse de ce jeu nouveau.

A mes prévenances empressées, elle sourit déjà, d'un joli sourire énigmatique. Avec sa grâce enfantine, un peu précieuse, elle mime les gestes, la démarche des dames qui vont d'un pas lent sur la plage, en compagnie d'un monsieur bien mis; gravement, tenant d'une main sa robe courte, elle m'emmène sur le sable uni où les couples s'isolent, et, levant vers moi son visage tout rose de plaisir, elle me parle de sa poupée.



Devant cette ébauche d'amour, nos parents souriaient. Ils se divertissaient de l'intrigue de deux enfants. Après un échange de regards amusés, ils me disaient :

—Tu l'aimes bien, ta petite femme, n'est-ce pas?

Et l'on jouait avec ma timidité, ma confusion. On m'interrogeait, on me poussait, pour s'égayer de mes réponses, naïves et confiantes, pour jouir de mon trouble et percer un peu mon âme d'enfant.

On approuvait mes confidences, et on me menait vers l'avenir où je me lançais, développant ingénument mes projets de bonheur et de tendresses, charmants comme les maladroites des premiers pas.

Deux saisons encore, nous nous retrouvâmes sur la même plage. Puis le hasard de la vie sépara les deux familles. Les parents s'oublièrent.

Là, mes souvenirs font un saut. Ils passent sur les années lentes où, confiant en les encouragements dont on a amusé mon enfance, je suis mon rêve, et ils me mènent à cette autre page de ma vie.

Un dimanche de printemps, je suivais la foule vive et gaie qui descendait l'avenue du Bois, pressée d'aller, dans la jeune verdure des buissons, respirer un peu de soleil; les visages souriaient, épanouis; les cœurs élargis s'emplissaient d'espoirs

vagues, de tendresses confuses. Au sortir de l'hiver oppressant, dans cette lumière dorée, sous ce ciel libre, la vie s'allégeait, chacun se sentait plus près de son rêve, et les passants s'encourageaient d'un sourire. Isolé dans le flot des promeneurs, j'allais lentement sous les rayons pâles du soleil, qui m'enveloppaient comme de boucles blondes.

Un cri m'éveilla :

—Jean !

Elle était devant moi, grandie maintenant, jeune fille, dans la grâce un peu frêle de ses seize ans, mais à peine changée, ayant gardé de l'Yvonne d'autrefois la jolie figure enfantine, naïve et riante.

Elle s'avança joyeuse, la main tendue.

—Comment vas-tu? Jean. Tu nous as joliment oubliés!

Je balbutiai, le cœur tout à coup serré. Mille fois j'avais imaginé, avec une pieuse émotion, cette heure décisive où nous nous retrouverions, troublés et confiants, renouvelant dans la première étreinte de nos doigts notre serment d'éternel amour. Or ce tutoiement, pourtant bien naturel entre amis d'enfance, et cet abord de franche camaraderie, où la main s'offrait franchement, me déconcertaient comme un désaveu. Tout de suite, elle me parlait librement, évoquant avec son rire clair nos jeux d'autrefois et aussi nos enfantillages, sans comprendre que cela me faisait mal, comme une blessure, d'entendre ce rire un peu moqueur s'égrener sur tous les souvenirs de notre passé...

—Au revoir, Jean, viens nous voir...

Je restai seul, sans avoir rien dit, la regardant s'éloigner de son petit pas alerte dans la clarté baissée du soir.

Le bois, obscurci, de nouveau frissonnait sous un vent d'hiver. Sur le large trottoir, le flot revenait, lent attristé, sans bruit. Et je repris ma place dans ce long et triste cortège qui montait silencieusement l'avenue, courbé, comme appesanti par une nouvelle déception.

Le lendemain même, je me rendis chez mon amie. Je devins un familier de la maison, toujours accueilli par un sourire d'Yvonne, heureuse de rappeler notre passé, nos gamineries d'autrefois. Elle parlait de nos promesses, de nos projets comme d'un enfantillage, et parfois, au souvenir de nos tendresses, elle disait gentiment, avec un petit haussement d'épaules :

—Est-on bête, Jean, quand on est jeune !

Je ne protestais pas, résigné, convaincu de l'inutilité d'une réponse. C'en était fait de mon rêve d'enfant. J'avais été ce compagnon de jeunesse au quel incombe le rôle de figurer, pour le caprice d'une petite sensibilité qui s'éveille, cette puissance soumise qu'est le mari. Et tandis que je m'étais attardé dans le passé, fermant mon cœur à toutes les tendresses nouvelles, vivant du souvenir de ce flirt enfantin, elle était devenue femme, curieuse de l'inconnu, fière de ses seize ans, coquette, impatiente d'accueillir les hommages des hommes. Elle avait une manière de dire à tous propos : "Mon petit Jean..." sur un ton dégagé et gentiment familier qui me blessait profondément. J'étais l'aîné pourtant, et je me désespérais de n'être plus pris au sérieux, de n'être plus compris. Chaque jour, je me promettais d'oser un aveu, d'ouvrir un peu mon cœur, mais la peur d'une raillerie m'arrêtait, et je ne m'enhardissais que jusqu'à retenir la main qui m'était tendue pour l'adieu dans une étreinte qui se mourait, impuissante.

Un jour, à peine étais-je entré, qu'Yvonne se jetait au-devant de moi et, me prenant par la main, m'entraînait dans une petite pièce où nous étions seuls. Puis, sans prendre la peine de respirer, essoufflée, elle me dit de sa voix douce qui caressait les mots :

—Mon petit Jean, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre. Je suis fiancée.

Etonnée de mon silence, un peu déconcertée, elle n'osait plus achever.

Mon cœur eut un sursaut, et je crus que j'allais défaillir comme si mon sang, tout d'un coup, s'écoulait des veines.

—Tu ne me demandes pas avec qui ?

—Oui, c'est vrai, avec qui ?

—Devine !

Elle retrouvait sa gaieté, amusée, rose de bonheur, son joli sourire adouci de tendresse.

Je balbutiai quelques noms, au hasard, crispé pour ne pas laisser apparaître la douleur atroce, intolérable, qui me tenaillait le cœur. A peine voyais-je Yvonne à travers le brouillard des larmes qui emplissaient mes yeux. A chaque mot que prononçaient mes lèvres, machinalement, elle protestait, me poussant, prolongeant mon supplice. Puis, surprise que je n'eusse pas tout de suite deviné, redevenue sérieuse, elle murmura ces deux noms :

—Georges Rivoire.

Mon cœur n'était plus capable d'une révolte. J'eus même, je crois, la force de sourire.

Rivoire était un de mes camarades de collège, que j'avais présenté moi-même dans la famille de mon amie, un grand garçon blond, un peu plus âgé que moi, avec des tournures élégantes, séduisant et aimable, un sympathique d'ailleurs, pour lequel j'avais la plus vive affection. Mais comment n'avais-je rien remarqué, rien deviné ? Hélas ! je vivais dans un rêve, et les événements me surprenaient comme dans un réveil !

J'espaçai mes visites, voulant me résigner, mais sans trouver l'énergie de fuir à jamais le spectacle d'un bonheur qui me déchirait le cœur. Je n'osais pas regarder dans l'avenir et, devant la menace du lendemain, je fermais les yeux, abandonné à mon sort, préparé à toutes les souffrances. Bientôt même je repris mes habitudes. Je passais presque chaque jour de nouveau, pour m'informer des projets, voulant tout connaître. Parfois même je trouvais un sourire, et Yvonne me savait gré de la part que je prenais à son bonheur...

Le jour du mariage vint. Je m'éveillai, ce matin-là, sans savoir encore ce que j'allais faire, si j'assisterais à la cérémonie, attiré par une curiosité maveraise, presque malade, poussé aussi par cette gloire vaine de ne pas laisser supposer un dépit, ou si j'évitais cette torture inutile. Enervé par mes longues souffrances antérieures, secoué par la fièvre physique, affolé devant l'horreur de ma solitude je ne savais à quel parti me résoudre, et je demeurais debout, tremblant, convulsé, m'élançant parfois d'un bond vers la porte, et retenu sur le seuil par la conscience de ma folie. Les heures passèrent. Quand je m'aperçus que le temps s'était écoulé, que tout devait être fini là-bas, dans l'église qui main-

tenant se vidait, je tombai sur un siège, détendu, anéanti, le corps et l'âme brisés. A cette crise aiguë de douleur succédait un découragement profond, un de ces abattements où la raison semble glisser par une blessure ouverte, nous échapper. Le silence s'élargissait autour de moi. La vie me parut déserte, Yvonne étant pour toujours écartée de ma route. L'avenir s'ouvrait devant moi, comme un trou béant et la mort, ce jour-là, m'attira comme appelle le vide...



Je me résolus à partir, sans un adieu, vers une colonie lointaine, sous un autre ciel, pour briser tout ce qui me retenait à elle. Je m'éloignai, fuyant devant mes blessures, espérant me détacher du passé, laisser mon amour par une longue absence, courant toujours vers un rêve nouveau, insaisissable. Je mis comme une sorte de fièvre à vouloir oublier, à me dégager des souvenirs qui pesaient sur ma vie, à m'ouvrir un avenir libre...

Puis je revins, las de lutter, vaincu dans mon inutile effort, soumis à ma destinée qui était de

vivre sans joies, près d'Yvonne, dans l'atmosphère de son bonheur.

Elle ne me cacha pas la joie qu'elle avait de me revoir. Le présent pour elle n'effaçait pas le passé et elle m'accueillit avec son joli sourire. Bientôt elle s'accoutuma, ainsi que son mari, à la présence de cet ami solitaire, sans foyer, qui semblait trouver tant de douceur à approcher de leur bonheur, et tous deux, par pitié, délicatement, m'attirèrent, me donnant l'apparence d'un intérieur avec un peu de leur tendresse et de leur bien-être.

A ce foyer d'un autre, je pris, par lâcheté de cœur, la place qu'on m'offrait. Je ne résistai pas, je n'eus pas l'air même de comprendre le sentiment de charité qui les avait fait m'ouvrir leur porte. J'étais près d'elle, je pouvais rôder autour de sa vie. C'était, pour moi, presque l'illusion, que j'entretenais paresseusement, de l'existence côte à côte que j'avais rêvée, et je me laissai aimer, choyer, heureux de voir Yvonne, me pelotonnant dans la tiédeur de cette intimité. Ah ! si j'avais pu me frôler à leur tendresse sans attirer leur attention ! C'était une crainte incessante de les voir se raviser, m'écarter peu à peu, me reprendre la place qu'ils m'avaient laissée. Le peu de bonheur que je tenais d'eux, je le sentais toujours menacé par un caprice, par une lassitude. Alors j'étudiais leur visage pour y surprendre l'ombre que ferait ma présence, et j'ai failli souvent pleurer, à saisir l'imperceptible gêne qu'apportait mon arrivée inattendue. Ont-ils jamais compris pourquoi ils rencontraient sans cesse ces regards inquiets que la peur ne quittait pas, pourquoi ils observaient dans mes gestes ces effacements craintifs qui me faisaient glisser vers l'ombre où je voulais disparaître ? Pourtant ils mettaient toute leur délicatesse à ne pas me faire sentir leur hospitalité, et je pouvais presque me croire chez moi. Je vécus de la vie du ménage, prenant ma part des joies et des soucis. Je m'inquiétais de ses intérêts. Peu à peu je me créais des habitudes. Un couvert toujours mis m'attendait. Je fus parain de l'enfant.

C'était la parodie d'un rêve !...

Le manuscrit s'arrêtait là. Mais Yvonne, que des sanglots secouaient doucement, et son mari, perdu dans les souvenirs, longtemps encore restèrent penchés sur la dernière page blanche où leurs yeux semblaient suivre la pauvre vie obscure, qui s'était blottie près de leur bonheur.

JACQUES BASCHET.



## Les plaisirs du Far-West.

(Mœurs américaines.)

ON s'amuse comme on peut. Mais que faire, par exemple, dans cette vallée du Nueno, en plein désert d'Arizona, où la découverte de gisements aurifères nous avait attirés ? Nos perplexités étaient grandes surtout le dimanche.

Fidèles observateurs du repos dominical, nous passions la journée à des amusements puérils... ou idiots. Tantôt, nous organisions des concours de tir au revolver et tirions chacun plus de trois cents balles dans la journée, avec des bouteilles vides pour cibles. Tantôt — nous, des hommes ! — nous nous livrions pendant des heures aux plaisirs du saute-mouton...

Or, un dimanche matin, un bruit de cloche — bruit insolite à Mushroom-City — nous réveilla d'assez bonne heure. Et, nous précipitant hors des tentes tout habillés — un vrai chercheur d'or n'ôte jamais ni ses bottes, ni son pantalon de cuir, ni sa ceinture-cartouchière, — nous apercevions deux individus qui parcouraient l'unique rue de la jeune cité en agitant une cloche et en hurlant :

— "Great attraction this afternoon ! Look out ! Look out !" — Grand amusement cet après-midi ! Attention ! Attention !

Cette réclame, courte mais expressive, eut son effet immédiat. Nous voici tous dans la rue, nous interrogeant avec une anxiété qui vous eût amusés :

— "What is it ?" — De quoi s'agit-il ? Un théâtre ? Un concert ? Un cirque ?...

Et la lumière se fit enfin : nous aurions pour l'après-midi une partie de tir (à tous les coups l'on gagne !) avec des oeufs pour projectiles et les têtes des deux crieurs pour cibles vivantes !

Bizarre, vous en conviendrez, cette idée de tir !

Mais on s'amuse de peu quand on est entre hommes, surtout entre mineurs, et à des centaines de lieues de la civilisation. Cependant, vous allez voir que les deux étrangers n'avaient pas exagéré en promettant une "great" attraction.

A l'heure dite, nous nous portons en nombre vers l'endroit désigné, à l'entrée de la ville, près d'un cabaret où déjà s'étaient installés de nombreux buveurs. Une corde barrait l'accès d'un terrain réservé. A quarante pieds de là, une toile percée de



deux trous à mi-hauteur était tendue entre deux poteaux, et déjà les têtes des deux "impresarii", barbouillées de suie pour la circonstance, passaient par ces ouvertures.

Leur associé, le cabaretier, se tenait près de la corde et débitait, à raison de cinq sous pièce, des oeufs qu'il sortait d'une immense caisse. Les projectiles étaient en grande demande. Et l'on n'en revenait pas d'apprendre qu'ils se débitaient à si bon compte. Car un oeuf, dans le Far-West, si loin

des fermes, se vend communément quinze sous, quand ce n'est pas un "quarter", vingt-cinq sous.

Mais notre surprise ne fut pas de longue durée. Tous ces oeufs, nous nous en aperçûmes à nos dépens, étaient plus qu'avariés. Les jeunes gens les avaient obtenus pour rien dans tous les "stores" de la ville.

Et le tir commença. Les têtes noircies, dans la blancheur du drap, formaient des cibles remarquables. Cependant, et malgré la courte distance — quarante pieds ! — rares étaient les coups qui portaient. Mais l'effet de ceux-là était inénarrable !

L'oeuf, éclatant sur le front des "cibles", ne se contentait pas de répandre sur le visage un liquide innommable : l'air s'imprégnait de cet acide sulfhydrique dont l'odeur est si nauséabonde. Et d'autres incidents se produisaient. Trop pressés de faire le coup... d'oeuf, les mineurs écrasaient dans leurs mains les projectiles, et, au milieu d'une bordée de rires, les voisins se détournaient, se reculaient, en se prenant le nez entre le pouce et l'index.

Mais rien n'arrêtait l'ardeur des tireurs. Les dollars s'empilaient dans les poches du cabaretier, à mesure que l'immense caisse se vidait. Quand il n'y resta plus que deux ou trois douzaines d'oeufs, l'avisé Yankee les vendit aux enchères : les derniers atteignirent un dollar, — un dollar pour un oeuf pourri !

Et ce fut une fête dont on parla longtemps dans la vallée du Nueno, et dont se souviendront surtout les deux jeunes gens, Américains pratiques, à qui ce massacre des Innocents rapportait bel et bien un minimum de 200 dollars.

De quoi prendre un bain d'eau-de-cologne, n'est-ce pas ?

# LE SACRE DE MONSIEUR BERNARD

LE NOUVEL EVEQUE DE ST-HYACINTHE

**A**INSI que nous l'avions annoncé, pour cette date, le 15 du courant, a eu lieu à Saint-Hyacinthe la consécration du nouvel évêque de ce diocèse, Mgr A. X. Bernard, successeur de feu le regretté Mgr Decelles.

Voici, en partie, en quels termes un de nos journaux quotidiens du soir décrit les imposantes fêtes qui, en cette occasion, eurent lieu à Saint-Hyacinthe.

“Malgré la tempête qui sévit, la ville est envahie par un flot d'étrangers et de fidèles des diverses parties du diocèse de Saint-Hyacinthe, venus pour assister aux belles fêtes du sacre de Mgr Bernard.

La ville est toute joyeuse sous son manteau de neige, des drapeaux flottent partout. Les décorations sont nombreuses, les cloches sonnent à toute volée.

Avant neuf heures, la cathédrale, si bien parée, se remplissait déjà d'une foule pieuse et empressée. Le clergé diocésain et de l'étranger est fort nombreux et l'on compte dix-huit archevêques et évêques présents. Un grand nombre de prélats, de supérieurs ou de représentants officiels de communautés, sont également présents.

Les officiants sont :

Prélat consécrateur, Mgr P. Bruchési, archevêque de Montréal; prêtre-assistant, M. le chanoine L. H. Duhamel, curé de Saint-Pie.

Diacres d'honneur : MM. les chanoines P. Z. Decelles, chancelier, et J. A. Lemieux, supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Marie de Monnoir.

Diacre et sous-diacre d'office : MM. C. P. Choquette, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, et René Labelle, P. S. S., directeur du collège de Montréal.

Premier évêque assistant, Mgr P. Larocque, de Sherbrooke, assisté de MM. Amédée et Eugène Dufresne, prêtres.

Second évêque assistant, Mgr A. Archambault, de Joliette, assisté de MM. les chanoines F. X. Jeannotte, curé de Béloeil, et Décarie, curé de Saint-Henri de Montréal.

Mgr A. X. Bernard, l'évêque sacré, est accompagné de ses frères, M. le chanoine J. Cléophas Bernard, curé de Sorel, et de M. Adhémar Bernard, P. S. S., du collège Saint-Charles de Baltimore.

Les officiers secondaires sont :

Accolytes : MM. Lucien Bernard et Nap. Deslandes, ecclésiastiques.

Thuriféraires : MM. A. Dame et J. Thibault, ecclésiastiques du Séminaire.

Porte-insignes : MM. Ernest Bouvier, Paul Desrochers, Hugues Lafontaine, Ernest Vézina, tous du Séminaire.

Chantres de la consécration : MM. J. M. A. Hogue, curé d'Acton Vale, et V. Larose, professeur du Petit-Séminaire de Monnoir.

Notaire apostolique, M. l'abbé J. G. Roy, professeur au Séminaire.

Les cérémonies sont sous la direction de MM. les abbés A. M. Daoust, vice-chancelier de l'évêché, et J. Charles Lescault, professeur du Séminaire.

Le chant est très beau et impressionnant, fait par les chœurs combinés du séminaire et de la cathédrale.

La cérémonie du sacre, présidée par Mgr Bruchési, s'est faite avec toute la majesté de ce rite bien connu. Le sermon de circonstance a été donné par Mgr Brunault, évêque de Nicolet.

Après l'intronisation solennelle, à la fin de la cérémonie, M. le chanoine Sénécal, curé de la cathédrale, s'est avancé au pied du trône de Mgr Bernard et a lu une adresse au nom du clergé diocésain.

A cette adresse, si bien inspirée et à laquelle était joint un don généreux, Mgr Bernard fit l'éloquente réponse que voici :

Monsieur le Chanoine,

Votre discours si sacerdotal m'invite tellement à la confiance, que j'en suis tout ému et bien doucement consolé.

La grâce divine vient d'envahir mon âme jusqu'en ses dernières profondeurs. “Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité emprunte son nom sur la terre et dans les cieux”, a dilaté mon cœur, pour qu'aucun de ceux qui me sont donnés pour fils “ne s'y trouve à l'étroit”. Jésus-Christ, le souverain, a versé en moi la plénitude de son sacerdoce. L'Esprit de Dieu m'a fait le dépositaire de ses dons. Les saints apôtres m'ont admis dans leur glorieux cortège. Et, en ce moment

de mon action de grâces, je dis à Dieu, comme ma bonne Mère du Ciel, “Magnificat anima mea Dominum.”

Au sortir des grandioses cérémonies qui viennent de se dérouler, — symboles de ces opérations bien autrement sublimes, où je suis devenu votre pontife, votre pasteur et votre père, rien ne pouvait me toucher, Messieurs et chers collaborateurs, comme de recevoir l'accueil, où vous mêlez à tant de religieux respect, tant d'aimable affection. Oui! ces sentiments, qui vous font honneur, leur expression me fait du bien.

Je prends place aujourd'hui dans les rangs d'un épiscopat dont la science et la vertu font la gloire de l'Eglise canadienne; “j'entre dans les travaux” de saints et vaillants évêques, dont le règne — hélas! trop court — a été si bienfaisant à l'Eglise de Saint-Hyacinthe; je recueille une succession, dont la belle ordonnance est partout louée comme autrefois celle des “tentés de Jacob et des demeures d'Israël”; je prends le commandement d'une milice sacerdotale, dont l'éloge n'est plus à faire.

“Brillante est donc ma part d'héritage”, devrais-je m'écrier avec le saint roi David? Pourtant, encore faut-il que je sache imiter les exemples vénérables qui sont devant moi: que je sache poursuivre — et achever, s'il plaît à Dieu — l'oeuvre de mes



Mgr A. X. BERNARD, évêque de St-Hyacinthe

prédécesseurs; que je sache déraciner les plantes que le Père céleste n'a point mises lui-même dans notre champ: car, moi aussi je suis envoyé “pour arracher et pour détruire, autant que pour édifier et pour planter”; encore faut-il que je sache la conduire, cette armée sainte, dont, hier encore, j'étais avec vous l'humble soldat.

Or, que suis-je, Messieurs, en présence de ces devoirs qui ont fait reculer d'épouvante de grands saints, de puissants docteurs? je ne suis rien, ni par le talent, ni par la vertu.

Je ne suis rien; mais, vive Dieu, en qui je puis tout!

C'est vous, ô mon Dieu, qui avez tout fait. Vous avez “choisi la faiblesse, afin que nul ne se glorifie devant vous; afin que, comme il est écrit, celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur”. O “Père des lumières, de qui émanent tous les dons parfaits”, faites servir à votre gloire le pauvre instrument que vous avez ramassé dans la poussière. J'entre dans ma nouvelle voie, en vous protestant comme Jésus votre Fils, entrant dans le monde, que “je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté”. Donnez-moi de l'accomplir, en veillant à ce que vos ministres soient de “fidèles dispensateurs des mystères divins”; en soutenant leur zèle à élever votre peuple dans la doctrine et dans la vertu. Donnez-moi de l'accomplir, en consacrant toutes mes énergies à vous former de nouvelles recrues sacerdotales, qui soient vraiment “lumière du monde et sel de la terre”. Votre volonté toute sainte qu'elle soit faite en moi sur la terre, comme j'espère l'accomplir un jour dans le Ciel! Qu'elle soit faite, par moi, en tous ceux que vous m'avez donnés, afin que je n'en perde aucun!

Je ne suis rien, mais vive Dieu! dont la bonté m'a préparé des coopérateurs tels que vous, Frères bien

aimés. “Mis à l'épreuve jusque par l'infirmité de ma chair, pourrais-je vous dire comme saint Paul aux chrétiens de Galatie, vous n'avez témoigné ni mépris, ni répulsion; mais vous m'avez reçu,—pour continuer encore avec l'Apôtre,—comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ”. Vive Dieu! dont la charité nous a pour toujours unis, alors que nous obéissions ensemble à des chefs si dignes de l'être. Vive Dieu! qui groupe maintenant autour de moi, leur indigne nouveau chef, les membres vénérés du chapitre et tous les ordres du clergé de Saint-Hyacinthe. Vive Dieu! qui m'a fait acclamer par vous avec un amour si empressé et avec tant de généreuse soumission; qui me met au cœur, à moi-même, pour chacun de vous, une affection et un dévouement disposés à n'avoir peur d'aucun sacrifice!

Oui, bien-aimés Frères et Fils en Jésus-Christ, je veux me donner à vous plus que jamais.

Pendant trente ans, j'ai été votre serviteur; durant tous les jours que Dieu me garde encore à vivre, je veux continuer de vous servir.

Je le ferai, en protégeant l'honneur et la dignité de votre sacerdoce. Je le ferai, en encourageant vos efforts et en bénissant vos travaux. Je le ferai, avec les sentiments de confiante affection qui sont dûs par le chef de la barque à ceux qui jettent les filets, par le père de famille à ceux qui cultivent sa vigne en portant le poids du jour et de la chaleur.

Déjà toutes mes sollicitudes sont acquises à ce labour qui est le vôtre, et duquel dépend le salut de nos peuples. Dieu bénisse donc votre travail, bien-aimés frères, en l'accompagnant de ses meilleurs dons! Dieu vous rende puissants en paroles et en oeuvres, en faisant de vous tous des pasteurs qui se signalent, selon la recommandation de l'Apôtre, “par la pureté de la doctrine, par l'intégrité des moeurs, par la dignité de la conduite”.

Si j'ajoute un mot, ce sera pour vous dire, encore avec l'Apôtre: “Ayez toujours un même langage, demeurez unis dans un même esprit et dans un même sentiment”. Qu'elle ne s'altère jamais, cette aimable charité qui caractérise vos relations mutuelles; cette forte union qui vous a jusqu'à ce jour attachés à vos évêques, et par eux au chef suprême de l'Eglise!

Ah! puissent ces liens bienfaisants nous unir toujours! Puisse cette amitié sainte régner constamment parmi nous, pour nous relever dans les difficultés de notre apostolat, pour édifier nos fidèles, et pour assurer à ce diocèse tous les bons fruits de la paix du Christ!

Travaillez avec moi à la réalisation de ces espoirs; et vous serez sûrement “ma joie et ma couronne.”

Après l'adresse du clergé et la réponse, Mgr Bernard, accompagné de ses collègues dans l'épiscopat et de tout le clergé, s'est transporté à la maison de l'Hôpital Général des Soeurs-Grises, où a eu lieu le grand dîner officiel, offert par les dames de la ville, et présidé par Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe.

A ce banquet se retrouvaient tous les dignitaires ecclésiastiques, etc., qui ont pris part au sacre, aussi bien que tous les notables laïques: Gouverneur, ministres, maire, échevins, surintendant de l'instruction publique, juges, députés, grands officiers des sociétés de bienfaisance, etc.

Le dîner, admirablement servi, plein d'un joyeux entrain et de dignité, n'a été suivi que d'un bref discours de remerciements chaleureux de la part de Mgr Bernard.

Le nouvel évêque du diocèse est ensuite passé par la communauté des Soeurs-Grises, qui furent ensuite les premières de ses filles religieuses à recevoir de lui une particulière bénédiction.

Mgr Bernard se rendit de là dans une salle voisine, où il avait voulu réunir à une table spéciale les membres de sa famille et quelques amis, pour aller les y saluer et les bénir.

Au sortir du banquet officiel, après cette visite de fraternité et d'amitié, Mgr Bernard, accompagné des autres évêques et des membres du clergé, s'est rendu au séminaire, où avait été organisé une réception de gala en l'honneur de Mgr Bernard et de ses collègues dans l'épiscopat. Au nom de sa maison, M. le supérieur Choquette a lu à Monseigneur une adresse toute remplie de l'expression des plus délicats sentiments de fidélité et de dévouement. A cette adresse, Mgr Bernard a fait une admirable réponse. Cette réponse de Monseigneur a été suivie d'un superbe chant par les élèves.

Et c'est ainsi qu'a pris fin cette imposante fête du Sacre de Mgr Bernard.”

# Catherinette

Roman nouveau illustré

(Suite et fin)

Mlle Sophie excusait ces propos peu charitables; elle les attribuait à l'impatience où M. Chachagne était de l'épouser.

De ce projet matrimonial il continuait à ne souffler mot. Mais, à la visite suivante, au moment où il allait enfourcher son "Mathusalem", il retint la jeune fille par la main. Elle se contraignit à sourire et, toute contractée, se disposa à écouter. Lui, M. Chachagne, il avança les lèvres, et ce fut pour poser son doigt dessus. Roulant de gros yeux :

—Bouche cousue !... Bouche cousue !...

Et il s'en alla...

Or, au milieu de la nuit qui suivit cette journée, Mlle Sophie fut hantée d'un rêve douloureux. Elle s'éveilla et, dans la confusion du sursaut, crut entendre des gémissements. Elle se rendit compte qu'ils provenaient de la chambre du cousin. Le vieillard était coutumier de tels soliloques nocturnes; la jeune fille n'y aurait pas prêté plus d'attention, si un pressentiment sinistre ne lui avait aussitôt étreint le cœur. Hésitante et lasse, elle attendit. Les lamentations s'enflèrent; Mlle Sophie y discerna son nom.

Elle se vêtit en hâte, traversa la chambre où sa mère dormait enfantinement. Et la voix du vieux cousin clama, formidable :

—Sophie !...

Elle entra. Le vieillard avait dû accomplir un terrible effort pour tenter de se lever. Congestionné, haletant, il criait son impuissance et son effroi.

—Ah! ah!... Enfin!... Te voilà!...

Il retomba sur ses oreillers, reprit haleine à grand bruit. Sa gorge projetait des râles sourds et tremolants où grinçaient des hiements de poulie mal graissée.

Mlle Sophie s'était approchée du lit :

—Désirez-vous quelque chose, mon cousin?

Il fit: "oui", d'un signe de tête, essaya de parler, parut étouffer. La crise se calma, et il dit:

—De l'air!

Mlle Sophie ouvrit la fenêtre. Le vieillard la rappela :

—J'ai peur, dit-il, j'ai peur!

Elle s'appliqua à le rassurer, demanda la cause de sa peur.

—J'ai peur, expliqua-t-il, j'ai peur qu'il ne m'arrive comme à mon père.

D'en avoir tant dit, il perdit haleine. Les râles et les hiements recommencèrent. Puis accalmie.

—Non, non, ce n'est pas possible, reprit-il, je vais déjà mieux, tu vois... Et puis non, je te dis, ce n'est pas possible!... Mon père avait quatre-vingt-treize ans, lui, et moi... je n'en ai pas encore quatre-vingt-trois... N'est-ce pas, ma mie, que ce n'est pas possible?...

—Quoi donc, mon cousin? s'enquit-elle ingénument.

—Qu'il m'arrive comme à mon père.

Et Mlle Sophie demanda :

—Que lui est-il donc arrivé, à votre père?

Le vieillard se contracta; ses yeux s'agrandirent devant une vision d'épouvante :

—A mon père?... Il est mort... Voilà... Mort!... Mais, non, ce n'est pas possible, je te dis! Mon père avait quatre-vingt-treize ans... Et je n'en ai pas quatre-vingt-trois, moi...

Il ajouta presque tendrement :

—Et puis, il n'avait pas une bonne petite Sophie pour le soigner, mon père! Oh! non!... Il n'y avait que moi auprès de lui quand... "ça" lui est arrivé... Oh! dis, ma mie, que tu me soigneras toujours... Dis-le! Ecoute... Tout bas... Penche-toi... plus près... plus près encore.

Elle se pencha docilement.

—Tout bas! tout bas!... murmura le cousin. Il faut que personne n'entende et il y en a aux aguets, tu sais... Ecoute, ma mie, soigne-moi bien et tu seras récompensée, tu auras...

Il s'interrompit brusquement, hurla, les lèvres tremblantes :

—Qui est là?... Qui est là?...

La surprise fut si vive chez la jeune fille qu'elle recula, hagarde, prête à crier, elle aussi.

—Mon cousin, qu'y a-t-il, mon Dieu?

—Il y a, dit le vieillard épouvanté, il y a quelque chose qui guette, qui écoute... Halte-là!...

Mlle Sophie se rasséréna.

—Non, mon cousin, il n'y a personne, je vous assure. J'ai fermé les portes moi-même et tiré les verrous.

—Regarde tout de même dans l'escalier, ma mie. Pour le contenter, elle obéit :

—Il n'y a personne, bien vrai?... Pousse le fauteuil contre la porte et ferme la fenêtre..., car on pourrait nous entendre de la route.

Quand la jeune fille eut satisfait à ses désirs, elle fut rappelée au chevet du vieillard.

—Oui, ma mie, tu seras récompensée, poursuivit-il d'un ton de confiance. Tu auras tout ce que je laisserai quand... quand ça m'arrivera... Tu auras ma maison, ma mie, et puis bien autre chose avec... Cherche sous mon oreiller, il y a un trousseau de clefs.

Le cousin désigna une clef et dit à la jeune fille d'ouvrir le chiffonnier-secrétaire.

—Rabats la tablette... Apporte-moi le premier tiroir à gauche et donne-moi mes lunettes.

Il déplaça un papier.

—Tiens, lis avec moi... "Je soussigné, sain de corps et d'esprit..."

Mlle Sophie lut le testament d'après lequel son cousin la faisait sa légataire universelle.

—Tu auras la maison, ma mie, et puis...

Il fut ressaisi de son inexplicable terreur, poussa le tiroir sous ses couvertures.

—Halte-là! halte-là!... Il y a quelqu'un, je te dis!

—Mais non, mon cousin.

—Si c'était ce Chachagne...

—Je l'ai vu s'en aller tantôt, mon cousin.

—Es-tu bien sûre qu'il ne soit pas rentré pendant



C'est votre fils, monsieur Drillard?...

que tu avais le dos tourné?

Il fallut encore que la jeune fille allât voir.

—C'est que ce Chachagne, vois-tu, il donnerait beaucoup pour savoir ce que je vais te dire... Il y a longtemps qu'il rôde autour de moi comme un chien autour d'un hérisson... Surtout, ne lui dis jamais rien, toi... ni à lui, ni à ta mère, ni aux autres, ni à personne... Jure-le, sur le bon Dieu...

Mais quand elle eut prêté serment, le vieillard fut saisi de scrupules.

—Après tout, fit-il, soupçonneux, je ferais peut-être mieux de ne rien te dire.

—Comme il vous plaira, mon cousin.

—N'est-ce pas? Ce serait bien plus sûr... D'ailleurs, je me sens mieux... Parbleu! je n'ai pas quatre-vingt-trois...

Il ne put achever; une nouvelle crise le suffoqua. Et, dans ce débat tragique, le vieillard présentait un aspect si hideux que, malgré son courage, la jeune fille dut détourner les yeux. Dans les convulsions, le cousin implorait Dieu, demandait merci.

—Assez! assez, mon Dieu!... Je lui dirai tout, oui, tout, je le promets, mon Dieu!...

L'accalmie se produisant, il tint sa promesse. Il indiqua une autre clef du trousseau et un tiroir se-

cret de son secrétaire, où Mlle Sophie trouva une antique serviette de maroquin. Le vieillard ouvrit la serviette et souleva une liasse de papiers.

—Ça n'a l'air de rien, ces papiers, ma mie, n'est-ce pas?...

Il les palpait tendrement, les caressait d'un regard amoureux et ses lèvres douloureuses grimacèrent un rictus de volupté.

—Ça n'a l'air de rien, pas?... Des récépissés, tu vois, des reçus, si tu préfères... Des papiers, des chiffons de papier... Eh bien, il y en a pour plus de quatre cent mille francs!... Hein, ajouta-t-il triomphalement, tu ne te doutais guère que j'étais aussi riche, ma mie!

Dans un éclair, Mlle Sophie avait revécu sa lamentable existence de "bonne à tout faire", son long dévouement de soeur de charité, toutes ses espérances mortes, toutes ses souffrances qui survivaient. Et elle répondit sans amertume :

—Certainement, mon cousin, je ne m'en doutais pas.

—Et ta mère?

—Maman non plus, je vous assure.

Il affirma sa satisfaction.

—C'est que je me cachais bien... ah!... ah!... Personne ne s'en doutait... excepté ce Chachagne... Cet homme-là flaire l'argent d'une lieue.

Il se tourna vers la jeune fille.

—Plus de quatre cent mille francs, ma mie... Tout pour toi!... Mais tu me soigneras bien, n'est-ce pas?... Pense un peu, dans cinq ans, il y aura cinq cent mille francs et plus... Qu'est-ce que cinq ans!

Il sanglota tout à coup et dit :

—Ah! que tu es heureuse, toi, ma mie! Tu es jeune, tu arriveras au million... Tu iras plus loin, beaucoup plus loin!... Il ne nous faut que dix ans, ma mie, pour arriver à plus de huit cent mille francs... Qu'est-ce que dix ans! Que tu es heureuse, toi! Tu n'auras qu'à faire comme moi... C'est bien facile, il n'y a rien à faire. Ne jamais toucher au revenu et le placer au fur et à mesure... Tu vois comme c'est simple. Que tu es heureuse, ma mie!...

Epuisé, il demanda de l'eau-de-vie, qu'il but avidement.

Alors :

—Tu m'as juré de ne rien dire à personne, à personne, surtout à ce Chachagne... Jure encore une fois...

Ce nouveau serment ne lui parut pas suffisant, et il tint à appuyer sa recommandation sur des arguments qu'il jugeait irrécusables.

—Songe à cela, ma mie... Si l'on avait su que je possède un magot... comme je n'ai pas d'autres héritiers que ta mère et toi... des hommes seraient venus rôder autour de toi pour t'enjôler... Et, si on le savait, ils viendraient, ces hommes, pour t'enlever, t'épouser... Et alors, ma mie, si tu t'en allais...

Il tendit vers elle un bras grelottant et, dans un pleurnichement puéril :

—Si tu t'en allais, ma mie, qui donc me soignerait?

Cet aveu parut l'étrangler; il hoqueta. Les râles reprurent, plus précipités. On aurait cru que quelque chose se brisait dans la pièce. Et l'épouvantable bruit grandissait, grandissait, devenait assourdissant. Mlle Sophie distingua des paroles :

—Je brûle... A boire!...

Elle ne voulut pas lui verser d'alcool et lui tendit un verre d'eau. Il essaya de boire, mais sa gorge refusa d'absorber le liquide, le rejeta. Alors, Mlle Sophie se laissa gagner par la peur.

—Mon cousin, si j'appelais?... Voulez-vous que j'appelle?

De la tête il refusa. Peu à peu, il se calmait. Les râles s'atténuèrent, mais il se mit à délirer et fredonna, la bouche béante. Puis il appela Mlle Sophie. Il avait les yeux hagards et son affreux rictus lui grimacait aux lèvres :

—Ecoute, dit-il avec effort.

Il chanta sur un ton monotone :

—Dans... vingt-cinq ans... deux millions... dans... cinquante ans... quatre millions...; dans... cent ans... huit millions...

Il continua à énumérer de la sorte. Mais il s'essouffait, confondait les nombres. Et sa voix baissait, baissait... Bientôt Mlle Sophie ne perçut qu'un murmure indistinct. Elle voulut s'éloigner, désireuse de s'asseoir, tant elle se sentait lasse. Mais la main crispée du vieillard la retint.

L'incohérente cantilène financière se fondit dans le bruit de la respiration. Cette respiration elle-même s'adoucit, s'effaça par degré, comme si, par degré, le cousin s'éloignait. Il parut s'assoupir, et sa respiration diminua encore. Elle était loin, loin...

Mlle Sophie pensa qu'il allait s'endormir et elle se défendit le moindre geste.

Mais, soudain, le vieillard eut une détente brutale dans son lit; il se dressa à demi et bégaya, les yeux dardés contre la porte :

— Quelqu'un... Il y a quelqu'un !...

Ses yeux se révélaient et il s'immobilisa dans cet effroi suprême. Mlle Sophie disait encore :

— Non, mon cousin, il n'y a personne.

Mlle Sophie se trompait. Quelqu'un était entré dans la pièce. Mais ce quelqu'un n'est pas perceptible aux yeux humains.

Et c'était ce quelqu'un, invisible, qui venait d'étrangler le vieillard.

## XI — ENFIN DES RIRES !

Si, lorsque, trois jours après l'enterrement, M. Chachagne apprit l'importance de l'héritage, si, alors, M. Chachagne eût dit: "Dieu soit loué, mademoiselle! me voici donc délivré d'inquiétude au sujet de madame votre mère et du vôtre; veuillez donc oublier la proposition que je vous ai faite et ne plus voir en moi qu'un ami dévoué dont le vieux cœur déçu se consolera du moins au spectacle de votre bonheur"; si M. Chachagne avait parlé de la sorte, qui sait ce que Mlle Sophie aurait répondu ?

Mais M. Chachagne n'émit point de semblables propos, et il ne les émit point parce qu'il est aussi impossible à certains cerveaux de concevoir certaines délicatesses qu'aux conques de s'épanouir en roses.

Tout, d'ailleurs, se concertait pour désorienter la logique de M. Chachagne.

Le jour de l'enterrement, il s'était montré très respectueux du violent chagrin de Mlle Sophie; mais une surprise perçait sous sa gravité compassée. Evidemment — il osait se le dire à lui-même — il n'avait pas prévu que tant de larmes tomberaient sur le cercueil du cousin ni que tant de sanglots l'escorteraient au champ de l'éternel repos. Aussi, dans son désarroi, avait-il éprouvé un soulagement à constater les yeux secs de Mme Mahout et le sourire de satisfaction intime qu'elle réprimait difficilement. Il s'était donc rapproché d'elle, sûr de trouver là qui comprendre et qui le comprendrait.

Tous deux, en effet, étaient tombés d'accord sur ce point que le trépas du vieux cousin constituait le plus avantageux des dénouements.

— Je ne l'entendrai plus crier et sacrer tout le long du jour, que j'en perdais le boire et le manger à m'en périr d'inanition! avait formulé pittoresquement la bonne dame.

Et, résumant leur aparté, M. Chachagne avait définitivement conclu :

— Un fameux débarras, madame, si j'ose dire !

...Et voici qu'aujourd'hui, M. Chachagne avait trouvé Mme Mahout effondrée dans le fauteuil du cousin, et cramoisie, boursoufflée, ruisselante, expulsant là, en pleurs et soupirs, tout un gros chagrin de fillette dont on a confisqué la poupée.

Que s'était-il donc passé ?

Ceci que Mme Mahout, surprise d'abord par le calme profond de la maisonnette, s'en épouvantait maintenant, regrettait les bruyantes bourrasques que prodiguait le défunt. Ceci encore que Mme Mahout, libérée enfin, et définitivement, boudait contre la libération, et, accoutumée depuis de si longues années à la servitude, s'effarait douloureusement de ne plus avoir à plier.

— Ah! monsieur Chachagne, ce pauvre Achille n'est plus avec nous! Quelle perte!

La bonne dame avait reçu M. Chachagne avec cette exclamation imprévue de désespoir, et M. Chachagne, moralement, en était tombé de son haut. Or, tandis que, pour se donner une contenance autant que pour s'inviter à la méditation, M. Chachagne astiquait son beau crâne, Mlle Sophie lui avait révélé la fortune du défunt.

Cette fois, M. Chachagne serait physiquement tombé de son haut si une chaise ne l'avait recueilli en route. Il devint blême tout à coup, se violaça, et les yeux lui jaillirent des orbites. L'apoplexie daigna lui faire grâce: M. Chachagne se ressaisit et, lui aussi, bruyamment, expulsa les sentiments tumultueux dont il avait failli étouffer.

Il bégayait :

— Quatre cent mille... Pas possible!... Ah! le vieux cachottier! Il était si... économe! Ah! le brave, l'excellent ami !...

Il se leva brusquement, saisit la main de la jeune fille, et cria vers les solives :

— Ah! mademoiselle!... Ah! Sophie!... Comme nous allons donc être heureux !

Il ne se doutait guère, cet homme pratique et simple, qu'il venait d'infliger à la jeune fille la dernière de ses déceptions. Heureusement, elle ne fut pas trop cruelle, celle-là !

D'un geste sec, Mlle Sophie avait dégagé sa main. Elle prononça calmement :

— Monsieur Chachagne, permettez-moi de vous rappeler que je ne vous ai jamais engagé ma parole. Je suis donc libre, et mon désir est de rester telle.

L'autre, ahuri, se taisait. Puis, retrouvant la parole, il s'avisait de se lancer dans la psychologie. Et, en agissant de la sorte, il ne fit qu'aggraver son cas, car il faut d'autres ressources intellectuelles que celles dont disposait Chachagne pour pouvoir juger son prochain autrement que par soi-même.

Et M. Chachagne dit :

— Je comprends, mademoiselle, vous me trouvez aujourd'hui un parti trop mesquin. Avec la fortune qui vous tombe du ciel, vous pensez bien ne pas rester longtemps encore Catherinette.

— Vous vous trompez, monsieur Chachagne, répondit la jeune fille, j'entends rester Catherinette.

— Allons donc !

Il avait levé les yeux vers la jeune fille; il les baissa aussitôt, sous le regard qu'il rencontra. Il signifiait, ce regard indigné et pur : "Non, monsieur Chachagne, ce n'est point parce que je suis riche et que vous êtes pauvre que je refuse de vous épouser. Ce n'est pas non plus parce que vous serez un vieillard demain et que j'ai encore de nombreuses années, non de jeunesse, mais de bonne santé. Je ne vous épouse pas parce que vous êtes dépourvu de toute délicatesse et de tout sentiment, et que le lucre seul vous inspire."

M. Chachagne était certainement incapable de lire tant de choses dans les prunelles de Mlle Sophie. Mais, du moins, M. Chachagne, grâce à sa profession, s'y connaissait en mépris, et il avait discerné dans les yeux de la jeune fille cette expression souverainement dédaigneuse dont on repoussait parfois, comme du bout du pied, ses importunes "offres de service".

Et M. Chachagne, mettant à profit les leçons de l'expérience, sachant qu'en général cette expression spéciale marquait la frontière de la patience humaine et ne précédait que de très peu à la mise à la porte décisive, M. Chachagne agit comme il avait accoutumé en pareille occurrence; il prit son chapeau, salua d'une courbette obséquieuse, couvrit précieusement son crâne métallique et s'en alla pédaler vers d'autres parages.

Et maintenant, à quoi se résoudraient les deux femmes! Mlle Sophie consulta sa mère à ce sujet. Pure formalité de déférence filiale, car, plus encore qu'autrefois, la bonne dame était incapable de toute initiative. Elle déclara que, puisqu'on était installé là, le mieux serait sans doute d'y rester. Néanmoins, elle espérait timidement que, désormais, il y aurait du vin sur la table et qu'on lui servirait du café après ses repas.

Un seul désir avait écloché chez Mlle Sophie, et c'était précisément de fuir le petit village, le grand horizon immuable et désolé, et la route, la route énigmatique, la route décevante d'où rien n'était venu, d'où rien ne pouvait plus venir.

Certes, Mlle Sophie, en quittant la petite ville, n'avait rien laissé qui fût apte à créer des regrets précis, mais son enfance s'y était en partie écoulee, et l'enfance rit toujours à la vie; blessée, dégue, flétrie, Mlle Sophie appelait ce refuge rétrospectif de joie, d'espoir et de candeur.

Elle voulut revenir non seulement dans la petite ville, mais aussi dans la maison à volets marrons. Mme Mahout, informée, approuva d'enthousiasme, et la jeune fille négocia épistolièrement avec Me Hubertin, le notaire de la rue aux Huiliers. Comme elle ne regardait pas au prix, elle obtint sans grande peine que le nouveau propriétaire de la maison aux volets marrons la cédât et l'évacuât. Alors, elle écrivit à Drillard pour le charger de l'aménagement.

Toutefois, cela prit un certain temps, pendant lequel Mlle Sophie dut assister au mariage du forgeron Le Hammel avec la petite mercière. A l'église, elle pria fervemment en faveur des époux; les contemplant, elle si mignonne et si naine dans sa grâce immaculée, lui, malgré sa gêne et ses bras en anses, si fort et si souple, Mlle Sophie jugea qu'ils formaient un couple très joli; et elle voulut s'en réjouir.

Le jour du départ est arrivé.

Hier, une voiture de déménagement a chargé les meubles, aujourd'hui un petit omnibus s'est rangé devant la porte. Les malles, les paquets sont hissés sur le toit branlant. Et voici Mme Mahout, la veuve de M. Mahout! Elle se laisse traîner comme un paquet. Le cocher joint ses efforts à ceux de Mlle Sophie pour introduire la bonne dame dans la voiture. Faudra-t-il élargir la portière? Elle pénètre, comme un paquet, un gros paquet qui roule au

fond; la voiture penche péniblement, mais les ressorts ont résisté... Mme Mahout ne cesse de geindre; c'est un paquet qui se plaint de son sort.

En route !

Le cocher est monté sur le siège. Il siffle un petit coup, et les chevaux s'ébranlent. Mais, de la mesure d'en face, s'échappe en boulet la pauvre fille déchue et réhabilitée. Elle est toujours aussi laide et aussi sale, mais elle possède le bonheur.

La voiture roule déjà; la pauvre fille court.

— Mamz'elle! mamz'elle!...

Elle voudrait dire adieu à la douce demoiselle, la remercier une dernière fois des dons qui l'ont comblée. Elle atteint la portière. Mlle Sophie y encadre son sourire flétri.

— Allons, tit homme, dis adieu à la bonne demoiselle !

Elle a saisi son petit dans ses mains et le tend à bout de bras. Elle cesse de courir, demeure toute droite au milieu de la route avec cet enfant, qu'elle offre, bras tendus, comme étant le meilleur et le plus beau d'elle-même...

Averti par sa jeune femme, Le Hammel a quitté son enclume. Bras nus, la chemise ouverte sur sa poitrine, il découpe sur le fond noir de la forge sa silhouette fine et vigoureuse. Au revoir! au revoir!...

La voiture roule, et voici l'endroit où la route plonge soudain vers l'inconnu. La voiture s'engage dans la descente; de l'autre côté, la route monte graduellement vers le ciel; et disparaît le village dont les tintements clairs de la maréchalerie dénoncent seuls, à présent, l'humble existence. Adieu!

L'humanité a partout la même somme de curiosité à dépenser. Dans sa pénurie chronique d'événements importants, la petite ville en est quitte pour attribuer de l'importance aux événements qui n'en ont pas. Ainsi l'ingéniosité des hommes sait-elle corriger les erreurs du destin.

La petite ville, prévenue de l'arrivée de Mlle Sophie, a délégué ses meilleurs yeux, ses meilleures oreilles, ses plus mauvaises langues aussi. La gare s'encombre de reporters bénévoles de la gazette parlée qui se font fort de récolter aux sources "la bonne nouvelle" et d'en activer la diffusion amplifiée. Parmi tant d'autres qui se rencontrent là, comme par hasard, se distinguent le chef de l'Harmonie et son inséparable complice, le vérificateur des poids et mesures. Sur le quai, Mlle Sophie est saluée très bas par un monsieur tout de noir vêtu, portant besicles d'or et favoris de magistrat. Il se nomme, déclina sa position sociale, par où il apparaît que le notaire de la rue aux Huiliers, empêché à son très vif regret, a député M. Auberpinet, son premier clerc, lequel a mission de se tenir à l'entière disposition de ces dames.

Mais ces dames n'éprouvent nullement le besoin d'user ni d'abuser de M. Auberpinet, premier clerc. M. Auberpinet, premier clerc, n'en demeure pas moins là. Quelle courtoisie dans ses propos, quel empressement dans les gestes de ses grands bras, quelle sollicitude dans les pans de sa redingote, qui volent capricieusement derrière lui, — ce sont les ailes de cette mouche du coche! Avec quelle dignité il repousse les curieux et quelle grâce, ayant ouvert la porte vitrée, il s'aplatit de côté, s'incrute dans la muraille pour laisser passer ces dames! M. Auberpinet, premier clerc, est veuf et, avec quatre cent mille francs, il ne répugnerait pas à acquérir une charge de notaire.

— Si mademoiselle Mahout voulait bien me permettre... Si mademoiselle Mahout daignait m'y autoriser...

Et, parmi les curieux, ce nom va de bouche en bouche comme un bourdon de corolle en corolle. "Mlle Mahout!... Mlle Mahout!..." Chacun affirme à son voisin que le séjour à la campagne a admirablement profité à Mlle Mahout.

— Comme elle est embellie !

— J'ouvrais la bouche pour vous le dire !

Je vous crois, bonnes gens, qu'elle est embellie !

Et, tout le long du chemin, des têtes se retournent, des volets bâillent; il semble que les maisons elles-mêmes se mettent à susurrer, à fenêtres mi-closes : "Mlle Mahout! Mlle Mahout!..."

Paix-là, paix-là, bonnes gens !

Au seuil de la maison à volets marrons, Drillard attend. Il retire précipitamment sa vieille casquette, la tourne, la retourne dans ses doigts.

— Bonjour, monsieur Drillard !

— Bonjour, mamz'elle !

La jeune fille lui a tendu la main; il va pour la saisir, mais il aperçoit Mme Mahout, et un grand trouble le paralyse. Enfin, il se décide et prononce des paroles confuses où il est question de volige, de bon voyage, de tasseaux, de bonne santé et de papier de verre.

Seulement alors la jeune fille constate que les cheveux de Drillard, jadis jaunes et frisés comme des copeaux, sont devenus rares et gris. Mais il

# Les Sirènes

(Valse)

EMILE WALDTEUFEL

I. *p Cantabile.*

2. *Con fuoco.*

*ff*

*Répetez à l'Octave.*

*p* *Con espressione.* *cres.*

*dim.* *f grandioso.*

**3. Scherzando.** *p* *8va* *poco*

*a poco.* *cres.* *p*

*f* *p* *p* *più mosso.* *stringendo.*

*ff*

*f*

1. 2.

4. *Grandioso.*

*Scherz.*

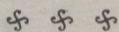
1. 2.

# Ma Devise

## Romance



Paul DELMET



Poésie de MAURICE BOUKAY.

Musique de PAUL DELMET

Andantino

CHANT

PIANO

Au temps fleuri des cours d'a-

-mour C'é-tait le temps des vil-la-nel-les Chan-son-nier, pa-ge, trou-ba-dour Chan-

-taient leur de-vise à leur bel-le Comme eux, ne vou-lant d'autre prix Qu'un brin de myrthe ou de cy-

-ti-se Je viens po-ète de Pa-ris A-vec vous chan-ter ma de-vi-se.

### II

Je fréquente peu les salons,  
Ma muse n'est qu'une grisette.  
Si par hasard je dis: "Allons!"  
Elle dit: "Cueillir la noisette!"  
Allons voir la couleur du ciel!  
Allons rêver à notre guise!  
Des abeilles qui font le miel,  
Allons apprendre la devise.

### III

Comme un autre j'ai disserté,  
Sur la vaine métaphysique.  
Mais au printemps j'ai déserté  
La logique pour la musique.  
A quoi bon discuter les lois,  
Si la loi mène à la sottise!  
Socrate enseignait dans les bois:  
L'harmonie était sa devise.

### IV

Amis, Socrate avait raison.  
Pratiquons sa loi d'harmonie!  
L'esprit, le coeur en sa maison  
Devaient aller de compagnie.  
Soyons sans morgue et sans détour!  
Ecartons ce qui nous divise,  
Aimons le Vrai, le Bien, l'Amour!  
Amis! voilà notre devise!

aurait été par trop regrettable que cette particularité capillaire eût complètement disparu de la surface du globe. Les cheveux jaunes et frisés comme des copeaux subsistent, à côté du menuisier, sur la tête d'un petit garçon aux grands yeux étonnés.

—C'est votre fils, monsieur Drillard ? demande Mlle Sophie.

—Oui, oui, mamz'elle, répond Drillard en rougissant, c'est absolument tout comme que vous le dites, oui, oui, oui...

—Quel âge a-t-il ? demande la jeune fille.

—Trois ans et deux mois, répond Drillard.

—Il est joli comme un amour.

Mlle Mahout enlève le bonhomme dans ses bras. Flatté, Drillard avoue alors qu'il en a deux autres. Un garçon de deux ans et une petite fille encore au sein, qui sont restés en face avec la mère.

Mlle Sophie se retourne vers la boutique et aperçoit une jeune femme dodelinant un poupon. La jeune fille sourit de loin à la jeune mère, qui sourit de son côté et somme son bébé vagissant d'envoyer un baiser à la demoiselle...

Suivant les indications de Mlle Mahout, Drillard

avait tout disposé dans la maison comme cela se trouvait du vivant du professeur de mathématiques. Aussi, sans étonnement, sans secousse, Mme Mahout reprit ses habitudes d'autrefois.

La petite ville tenta d'abord quelques démarches pour pénétrer dans l'intimité des deux femmes. Des hommes, jeunes, mûrs, célibataires ou veufs, s'en vinrent rôder autour du joli sac d'écus. Allez, allez, bonnes gens !

La petite ville alors jugea que Mlle Mahout était d'une répugnante avarice.

Ce jugement fut tôt cassé et révisé par l'opinion publique, lorsqu'on apprit les charités que la jeune fille répandait infatigablement.

La petite ville, vexée, décida que Mlle Mahout était une originale incorrigible, et la petite ville eut le dernier mot, car que répondre à une accusation pareille ?

—Somme toute, avec le sot emploi qu'elle fait de sa fortune, cette originale de Mlle Mahout doit s'en nuire terriblement !

Ah ! ce ne sont point les oreilles qui manquent à la petite ville !

Mais on entend aussi par le coeur. Ne perçois-tu pas, honnête petite ville confite dans l'oisiveté et la dévotion, ne perçois-tu pas, à travers les murailles, ces rires de cristal, ces cris de joie, ces trépignements de bonheur ?

Petits ! chers petits ! Parfois les enfants de Drillard font tant de bruit qu'ils réussissent à réveiller Mme Mahout. Et, somnolente encore, sans colère, avec un gros sourire qui se fige aussitôt, la bonne dame soupire :

—Ah ! si M. Mahout vous entendait !

Fusez, les rires, les jolis rires, chants d'aurore, hymnes trillants d'espoir, qui bénissent la vie et que la vie bénit ! C'est de votre grâce, petits, chers petits, de vos joies simples et vastes, c'est de l'étonnement crédule et confiant de vos yeux clairs, que les hommes ont créé les anges, et vous nous faites ici-bas un coin de paradis.

Et les jolis rires furent, éclatent, s'épanouissent en gerbes sonores. Mlle Sophie écoute, contemple, et elle subit délicieusement l'irrésistible contagion.

Car, ici-bas, on se lasse de tout, même des larmes.

GUSTAVE GUESVILLER.

# Sans Famille

Par  
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

C'étaient, pour le plus grand nombre, des enfants anglais, de gros garçons avec des chairs roses et de jolies petites filles avec des grands yeux doux, presque tendres. Ce fut alors que j'appris à connaître les "Albert", les "Huntley" et autres pâtisseries sèches, dont avant de sortir ils avaient soin de se bourrer leurs poches, pour les distribuer ensuite généreusement entre Joli-Coeur, les chiens et moi.

Quand le printemps s'annonça par de chaudes journées, notre public commença à devenir moins nombreux, et, après la représentation, plus d'une fois des enfants vinrent donner des poignées de main à Joli-Coeur et à Capi. C'étaient leurs adieux qu'ils faisaient ; le lendemain nous ne devons plus les revoir.

Bientôt nous nous trouvâmes seuls sur les places publiques, et il fallut songer à abandonner, nous aussi, les promenades de la Basse-Plante et du Parc.

Un matin nous nous mîmes en route, et nous ne tardâmes pas à perdre de vue les tours de Gaston Phoebus et de Montauset.

Nous avons repris notre vie errante, à l'aventure, par les grands chemins.

Pendant longtemps, je ne sais combien de jours, combien de semaines, nous allâmes devant nous, suivant des vallées, escaladant des collines, laissant toujours à notre droite les cimes bleuâtres des Pyrénées, semblables à des entassements de nuages.

Puis, un soir, nous arrivâmes dans une grande villa, située au bord d'une rivière, au milieu d'une plaine fertile : les maisons fort laides pour la plupart, étaient construites en briques rouges ; les rues étaient pavées de petits cailloux pointus, durs aux pieds des voyageurs qui avaient fait une dizaine de lieues dans leur journée.

Mon maître me dit que nous étions à Toulouse et que nous y resterions longtemps.

Comme à l'ordinaire, notre premier soin, le lendemain, fut de chercher des endroits propices à nos représentations.

Nous en trouvâmes un grand nombre, car les promenades ne manquent pas à Toulouse, surtout dans la partie de la ville qui avoisine le Jardin des Plantes ; il y a là une belle pelouse ombragée de grands arbres, sur laquelle viennent déboucher plusieurs boulevards qu'on appelle des allées. Ce fut dans une de ces allées que nous nous installâmes, et dès nos premières représentations nous eûmes un public nombreux.

Par malheur, l'homme de police qui avait la garde de cette allée, vit cette installation avec déplaisir, et, soit qu'il n'aimât pas les chiens, soit que nous fussions une cause de dérangement dans son service, soit toute autre raison, il voulut nous faire abandonner notre place.

Peut-être, dans notre position, eût-il été sage de céder à cette tracasserie, car la lutte entre de pau-

vres saltimbanques tels que nous et des gens de police n'était pas à armes égales, mais mon maître n'en jugea pas ainsi.

Bien qu'il ne fût qu'un montreur de chiens savants, pauvre et vieux, — au moins présentement et en apparence, il avait de la fierté ; de plus il avait ce qu'il appelait le sentiment de son droit, c'est-à-dire, ainsi qu'il me l'expliqua, la conviction qu'il devait être protégé tant qu'il ne ferait rien de contraire aux lois ou aux règlements de police.

Il refusa donc d'obéir à l'agent lorsque celui-ci voulut nous expulser de notre allée.

Lorsque mon maître ne voulait pas se laisser emporter par la colère, ou bien lorsqu'il lui prenait fantaisie de se moquer des gens, — ce qui lui arrivait souvent, — il avait pour habitude d'exagérer sa politesse italienne : c'était à croire alors, en entendant ses façons de s'exprimer, qu'il s'adressait à des personnages considérables.



—L'illustrissime représentant de l'autorité, dit-il, en répondant chapeau bas à l'agent de police, peut-il me montrer un règlement émanant de la dite autorité, par lequel il serait interdit à d'infimes baladins tels que nous d'exercer leur chétive industrie sur cette place publique ?

L'agent répondit qu'il n'y avait pas à discuter, mais à obéir.

—Assurément, répliqua Vitalis, et c'est bien ainsi que je l'entends ; aussi je vous promets de me conformer à vos ordres aussitôt que vous m'aurez fait savoir en vertu de quels règlements vous les donnez.

Ce jour-là, l'agent de police nous tourna le dos, tandis que mon maître, le chapeau à la main, le bras arrondi et la taille courbée, l'accompagnait en riant silencieusement.

Mais il revint le lendemain, et, franchissant les cordes qui formaient l'enceinte de notre théâtre, il se jeta au beau milieu de notre représentation.

—Il faut museler vos chiens, dit-il durement à Vitalis.

—Museler mes chiens !

—Il y a un règlement de police ; vous devez le connaître.

Nous étions en train de jouer le "Malade purgé", et comme c'était la première représentation de cette comédie à Toulouse, notre public était plein d'attention.

L'intervention de l'agent provoqua des murmures et des réclamations.

—N'interrompez pas !

—Laissez finir la représentation !

Mais d'un geste, Vitalis réclama et obtint le silence.

Alors ôtant son feutre dont les plumes balayèrent le sable, tant son salut fut humble, il s'approcha de l'agent en faisant trois profondes révérences.

—L'illustrissime représentant de l'autorité n'a-t-il pas dit que je devais museler mes comédiens ? demanda-t-il.

—Oui, musalez vos chiens, et plus vite que ça.

—Museler Capi, Zerbino, Dolce ! s'écria Vitalis, s'adressant bien plus au public qu'à l'agent, mais votre seigneurie n'y pense pas ! Comment le savant médecin Capi, connu de l'univers entier, pourra-t-il ordonner ses médicaments purgatifs pour expulser la bile de l'infortuné M. Joli-Coeur, si ledit Capi porte au bout de son nez une muselière ? encore, si c'était un autre instrument mieux approprié à sa profession de médecin, et qui celui-là ne se met point au nez des gens.

Sur ce mot, il y eut une explosion de rires, et l'on entendit les voix cristallines des enfants se mêler aux voix gutturales des parents.

Vitalis, encouragé par ces applaudissements, continua :

—Et comment la charmante Dolce, notre garde-malade, pourra-t-elle user de son éloquence et de ses charmes pour décider notre malade à se laisser balayer et nettoyer les entrailles, si, au bout de son nez elle porte ce que l'illustrissime représentant de l'autorité veut lui imposer ? Je le demande à l'honorable société et la prie respectueusement de prononcer entre nous.

L'honorable société, appelée ainsi à se prononcer, ne répondit pas directement, mais ses rires parlaient pour elle : on approuvait Vitalis, on se moquait de l'agent, et surtout on s'amusait des grimaces de Joli-Coeur, qui, s'étant placé derrière "l'illustrissime représentant de l'autorité", faisait des grimaces dans le dos de celui-ci, croisant ses bras comme lui, se campant le poing sur la hanche et rejetant sa tête en arrière avec des mines et des contorsions tout à fait réjouissantes.

Agacé par le discours de Vitalis, exaspéré par les rires du public, l'agent de police, qui n'avait pas l'air d'un homme patient, tourna brusquement sur ses talons.

Alors il aperçut le singe qui se tenait le poing sur la hanche, dans l'attitude d'un matador ; durant quelques secondes l'homme et la bête restèrent en face l'un de l'autre, se regardant comme s'il s'agissait de savoir lequel des deux baisserait les yeux le premier.

Les rires qui éclatèrent, irrésistibles et bruyants, mirent fin à cette scène.

—Si demain vos chiens ne sont pas muselés, s'écria l'agent en nous menaçant du poing, je vous fais un procès-verbal ; je ne vous dis que cela.

—A demain, signor, dit Vitalis, à demain.

Et tandis que l'agent s'éloignait à grands pas, Vitalis resta courbé en deux dans une attitude respectueuse ; puis la représentation continua.

Je croyais que mon maître allait acheter des muselières pour nos chiens : mais il n'en fit rien, et la soirée s'écoula même sans qu'il parlât de sa querelle avec l'homme de police.

Alors je m'enhardis à lui en parler moi-même.

—Si vous voulez que Capi ne brise pas demain sa muselière pendant la représentation, lui dis-je, il me semble qu'il serait bon de la lui mettre un peu à l'avance. En le surveillant, on pourrait peut-être l'y habituer.

—Tu crois donc que je vais leur mettre une carcasse de fer ?

—Dame, il me semble que l'agent est disposé à vous tourmenter.

—Tu n'es qu'un paysan, et comme tous les paysans tu perds la tête par peur de la police et des gendarmes. Mais, sois tranquille, je m'arrangerai demain pour que l'agent ne puisse pas me faire un procès, et en même temps pour que mes élèves ne soient pas trop malheureux. D'un autre côté, je m'arrangerai aussi pour que le public s'amuse un peu. Il faut que cet agent nous procure plus d'une bonne recette et joue un rôle comique dans la pièce que je lui prépare cela donnera de la variété à notre répertoire et nous fera rire nous-mêmes un peu. Pour cela, tu te rendras tout seul demain à notre place avec Joli-Coeur ; tu tendras les cordes, tu joueras quelques morceaux de harpe, et quand tu auras autour de toi un public suffisant, et que l'agent sera arrivé, je ferai mon entrée avec les chiens. C'est alors que la comédie commencera.

Il ne me plaisait guère de m'en aller tout seul ainsi préparer notre représentation, mais je commençais à connaître mon maître et à savoir quand je pouvais lui résister ; or, il était évident que dans les circonstances présentes je n'avais aucune chance de lui faire abandonner la partie de plaisir sur laquelle il comptait ; je me décidai donc à obéir.

Le lendemain, je m'en allai à notre place ordinaire, et tendis mes cordes. J'avais à peine joué quelques mesures, qu'on accourut de tous côtés, et qu'on s'entassa dans l'enceinte que je venais de tracer.

En ces derniers temps, surtout pendant notre séjour à Pau, mon maître m'avait fait travailler la harpe, et je commençais à ne pas trop mal jouer quelques morceaux qu'il m'avait appris. Il y avait entre autres une "canzonetta" napolitaine que je chantais en m'accompagnant de la harpe, et qui me valait toujours des applaudissements.

J'étais déjà artiste par plus d'un côté, et par conséquent disposé à croire, quand notre troupe avait du succès, que c'était à mon talent que ce succès était dû ; cependant, ce jour-là, j'eus le bon sens de comprendre que ce n'était point pour entendre ma "canzonetta" qu'on se pressait ainsi dans nos cordes.

Ceux qui avaient assisté la veille à la scène de l'agent de police, étaient revenus, et ils avaient amené avec eux des amis. On aime peu les gens de police, à Toulouse, comme à peu près partout ailleurs, et l'on était curieux de voir comment le vieil Italien se tirerait d'affaire et roulerait son ennemi. Bien que Vitalis n'eût pas prononcé d'autres mots que : "A demain, signor", il avait été compris par tout le monde que ce rendez-vous donné et accepté était l'annonce d'une grande représentation, dans laquelle on trouverait des occasions de rire et de s'amuser aux dépens de la police.

Aussi, en me voyant seul avec Joli-Coeur, plus d'un spectateur inquiet m'interrompait-il pour me demander si "l'italien" ne viendrait pas.

—Il va arriver bientôt.

Et je continuai ma "canzonetta".

Ce ne fut pas mon maître qui arriva, ce fut l'agent de police. Joli-Coeur l'aperçut le premier, et aussitôt, se campant la main sur la hanche et rejetant sa tête en arrière, il se mit à se promener autour de moi en long et en large, raide, cambré, avec une prestance ridicule.

Le public partit d'un éclat de rire et applaudit à plusieurs reprises.

L'agent fut déconcerté et me lança des yeux furieux.

Bien entendu, cela redoubla l'hilarité du public.

J'avais moi-même envie de rire, mais, d'un autre côté, je n'étais guère rassuré. Comment tout cela allait-il finir ? Quand Vitalis était là, c'était bien, il répondait à l'agent. Mais j'étais seul, et, je l'avoue, je ne savais comment je répondrais si l'agent m'interpellait.

La figure de l'agent n'était pas faite pour me donner bonne espérance : elle était vraiment furieuse, exaspérée par la colère.

Il allait de long en large devant mes cordes, et quand il passait près de moi, il avait une façon de me regarder par-dessus son épaule qui me faisait craindre une mauvaise fin.

Joli-Coeur, qui ne comprenait pas la gravité de la situation, s'amusait de l'attitude de l'agent. Il se promenait, lui aussi, le long de ma corde, mais en

dedans, tandis que l'agent se promenait en dehors, et en passant devant moi, il me regardait par-dessus son épaule avec une mine si drôle, que les rires du public redoublaient.

Ne voulant point pousser à bout l'exaspération de l'agent, j'appelai Joli-Coeur, mais celui-ci n'était point en disposition d'obéissance, ce jeu l'amusait, et il refusa de m'obéir, continuant sa promenade en courant, et m'échappant lorsque je voulais le prendre.

Je ne sais comment cela se fit, mais l'agent, que la colère aveuglait sans doute, s'imagina que j'excitais le singe, et vivement, il enjamba la corde.

En deux enjambées il fut sur moi, et je me sentis à moitié renversé par un soufflet.

Quand je me remis sur mes jambes et rouvris les yeux, Vitalis, survenu je ne sais comment, était placé entre moi et l'agent, qu'il tenait par le poignet.

—Je vous défends de frapper cet enfant, dit-il, ce que vous avez fait est une lâcheté.

L'agent voulut dégager sa main, mais Vitalis serra la sienne.

Et, pendant quelques secondes, les deux hommes se regardèrent en face, les yeux dans les yeux.

L'agent était fou de colère.

Mon maître était magnifique de noblesse : il tenait haute sa belle tête encadrée de cheveux blancs, et son visage exprimait l'indignation et le commandement.

Il me sembla que, devant cette attitude, l'agent allait rentrer sous terre, mais il n'en fut rien ; d'un mouvement vigoureux, il dégagera sa main, empoigna mon maître par le collet et le poussa devant lui avec brutalité.

Vitalis faillit tomber, tant la poussée avait été rude ; mais il se redressa, et, levant son bras droit, il en frappa fortement le poignet de l'agent.

Mon maître était un vieillard, vigoureux il est vrai, mais enfin un vieillard ; l'agent, un homme jeune encore et plein de force ; la lutte entre eux n'aurait pas été longue.



Mais il n'y eut pas lutte.

—Que voulez-vous ? demanda Vitalis.

—Je vous arrête, suivez-moi au poste.

—Pourquoi avez-vous frappé cet enfant ?

—Pas de paroles, suivez-moi !

Vitalis ne répondit pas, mais se tournant vers moi :

—Rentre à l'auberge, me dit-il, restes-y avec les chiens, je te ferai parvenir des nouvelles.

Il n'en put pas dire davantage, l'agent l'entraîna.

Ainsi finit cette représentation, que mon maître avait voulu faire amusante et qui s'acheva si tristement.

Le premier mouvement des chiens avait été de suivre leur maître, mais je leur ordonnai de rester près de moi, et, habitués à obéir, ils revinrent sur leurs pas. Je m'aperçus alors qu'ils étaient muselés, mais au lieu d'avoir le nez pris dans une carcasse en fer ou dans un filet, ils portaient tout simplement une faveur en soie nouée avec des bouffettes autour de leur museau ; pour Capi, qui était à poil blanc, la faveur était rouge ; pour Zerbino, qui était noir, blanche ; pour Dolce, qui était grise, bleue. C'étaient des muselières de théâtre, et Vitalis avait ainsi costumé les chiens sans doute pour la farce qu'il voulait jouer à l'agent.

Le public s'était rapidement dispersé : quelques personnes seulement avaient gardé leurs places, discutant sur ce qui venait de se passer.

—Le vieux a eu raison.

—Il a eu tort.

—Pourquoi l'agent a-t-il frappé l'enfant, qui ne lui avait rien dit, ni rien fait ?

—Mauvaise affaire ; le vieux ne s'en tirera pas sans prison, si l'agent constate la rébellion.

Je rentrai à l'auberge fort affligé et très inquiet.

Je n'étais plus au temps où Vitalis m'inspirait de l'effroi. A vrai dire, ce temps n'avait duré que quelques heures. Assez rapidement, je m'étais attaché à lui d'une affection sincère, et cette affection avait été en grandissant chaque jour. Nous vivions de la même vie, toujours ensemble du matin au soir, et souvent du soir au matin, quand, pour notre coucher, nous partagions la même botte de paille. Un père n'a pas plus de soins pour son en-

fant qu'il en avait pour moi. Il m'avait appris à lire, à chanter, à écrire, à compter. Dans nos longues marches, il avait toujours employé le temps à me donner des leçons tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, selon que les circonstances ou le hasard lui suggéraient ces leçons. Dans les journées de grand froid, il avait partagé avec moi ses couvertures : par les fortes chaleurs, il m'avait toujours aidé à porter la part de bagages et d'objets dont j'étais chargé. A table, ou plus justement, dans nos repas, car nous ne mangions pas souvent à table, il ne me laissait jamais le mauvais morceau, se réservant le meilleur ; au contraire, il nous partageait également le bon et le mauvais. Quelquefois, il est vrai qu'il me tirait les oreilles ou m'allongeait une taloche d'une main un peu plus rude que ne l'eût été celle d'un père ; mais il n'y avait pas, dans ces petites corrections, de quoi me faire oublier ses soins, ses bonnes paroles et tous les témoignages de tendresse qu'il m'avait donnés depuis que nous étions ensemble. Il m'aimait et je l'aimais.

Cette séparation m'atteignit donc douloureusement.

Quand nous reverrions-nous ?

On avait parlé de prison. Combien de temps pouvait durer cet emprisonnement ?

Qu'allais-je faire pendant ce temps ? Comment vivre ? De quoi ?

Mon maître avait l'habitude de porter sa fortune sur lui, et avant de se laisser entraîner par l'agent de police, il n'avait pas eu le temps de me donner de l'argent.

Je n'avais que quelques sous dans ma poche, seraient-ils suffisants pour nous nourrir tous, Joli-Coeur, les chiens et moi ?

Je passai ainsi deux journées dans l'angoisse, n'osant pas sortir de la cour de l'auberge, m'occupant de Joli-Coeur et des chiens, qui, tous, se montraient inquiets et chagrins.

Enfin, le troisième jour, un homme m'apporta une lettre de Vitalis.

Par cette lettre, mon maître me disait qu'on le gardait en prison pour le faire passer en police correctionnelle le samedi suivant, sous la prévention de résistance à un agent de l'autorité, et de "voies de fait" sur la personne de celui-ci.

"En me laissant emporter par la colère, ajoutait-il, j'ai fait une lourde faute qui pourra me coûter cher. Mais il est trop tard pour le reconnaître. Viens à l'audience ; tu y trouveras une leçon."

Puis il ajoutait des conseils pour ma conduite, il terminait en m'embrassant et me recommandant de faire pour lui une caresse à Capi, à Joli-Coeur, à Dolce et à Zerbino.

Pendant que je lisais cette lettre, Capi était entre mes jambes, tenant son nez sur le papier, flairant, reniflant, et les mouvements de sa queue me disaient que bien certainement, il reconnaissait, par l'odorat, qu'elle avait passé par les mains de son maître ; depuis trois jours, c'était la première fois qu'il manifestait de l'animation et de la joie.

Ayant pris des renseignements, on me dit que l'audience de la police correctionnelle commençait à dix heures. A neuf heures, le samedi, j'allai m'adosser contre la porte, et j'entrai le premier. Peu à peu, la salle s'emplit, et je reconnus plusieurs personnes qui avaient assisté à la scène avec l'agent de police.

Je ne savais pas ce que c'était que les tribunaux, la justice, mais d'instinct j'en avais une peur horrible : il me semblait que, bien qu'il s'agît de mon maître et non de moi, j'étais en danger ; j'allai me blottir derrière un gros poêle, et, m'enfonçant contre la muraille, je me fis aussi petit que possible.

Ce ne fut pas mon maître qu'on jugea le premier ; mais des gens qui avaient volé, qui s'étaient battus, qui, tous, se disaient innocents, et qui, tous, furent condamnés.

Enfin, Vitalis vint s'asseoir entre deux gendarmes sur le banc où tous ces gens l'avaient précédé.

Ce qui se dit tout d'abord, ce qu'on lui demanda, ce qu'il répondit, je n'en sais rien ; j'étais trop ému pour entendre, ou tout au moins pour comprendre. D'ailleurs, je ne pensais pas à écouter, je regardais.

Je regardais mon maître qui se tenait debout, ses grands cheveux blancs rejetés en arrière, dans l'attitude d'un homme honteux et peiné ; je regardais le juge qui l'interrogeait.

—Ainsi, dit celui-ci, vous reconnaissez avoir porté des coups à l'agent qui vous arrêta ?

—Non des coups, monsieur le Président, mais un coup ; lorsque j'arrivai sur la place où devait avoir lieu notre représentation, je vis l'agent donner un soufflet à l'enfant qui m'accompagnait.

—Cet enfant n'est pas à vous ?

—Non, monsieur le Président, mais je l'aime comme s'il était mon fils. Lorsque je le vis frapper, je me laissai entraîner par la colère, je saisis vivement la main de l'agent et l'empêchai de frapper de nouveau.

(A suivre)

# Recettes pour

# la ménagère

## Pour faire du bon café au lait

(TRÈS SOUVENT DEMANDÉ)

Voici des proportions exactes pour obtenir une chopine de café devant être mélangé ensuite à de bon lait. Ces quantités procurent l'arôme et la couleur voulus; à condition toutefois de les accompagner des soins nécessaires pour passer le café comme il convient, afin de l'obtenir d'une limpidité parfaite.

Le café pour le lait se prépare à l'avance, la veille pour le lendemain — et en quantité suffisante pour fournir la provision de deux ou trois jours. On le garde, bien bouché, dans une bouteille. Il peut être servi froid, parce qu'on le réchauffe avec le lait bouillant. Mais il est préférable, à notre avis, de le faire réchauffer au bain-marie toujours. On n'a pour cela qu'à le verser dans un pot de porcelaine qu'on met dans un récipient d'eau bouillante un temps suffisant avant de le servir.

Si toute addition de chicorée doit être rigoureusement interdite dans le café noir pris après le repas, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'appât du café pour le lait; une certaine proportion de chicorée y est toujours nécessaire.

### PROPORTIONS

2 onces de bon café, grillé doré et non pas brûlé noir.

1-2 onces de chicorée de bonne qualité.

3 verres ordinaires d'eau.

Ayez un bon filtre en porcelaine. Jamais de fer blanc ni d'émail. Sur le fond même du filtre placez un petit rond de flanelle bien propre et toujours sèche. Par dessus mettez d'abord la chicorée; et sur la chicorée, mettez le café très finement moulu. Recouvrez avec la passoire du filtre, et ne tassez pas la poudre.

Faites chauffer l'eau nécessaire au café. Au moment où elle va commencer à bouillir, et quand elle est ainsi déjà bien chaude, versez sur le filtre 3 cuillerées d'eau, — pas davantage, — mettez le couvercle, et laissez la poudre gonfler pendant cinq bonnes minutes; sous l'action de cette humidité chaude, la poudre s'imbibe comme une éponge, et retient mieux ensuite l'eau que vous y verserez. L'important étant toujours, pour avoir de bon café, qu'il soit passé lentement.

Surveillez pendant ce temps votre eau qui doit juste entrer en ébullition sans continuer de bouillir ensuite; parce que l'ébullition prolongée d'une eau destinée au café la décompose. Dès que cette eau a donné quelques bouillons, retirez la bouilloire ou la casserole sur le côté du feu; couvrez, et tenez aussi chaud que possible sans bouillir. Versez alors cette eau sur le filtre en trois ou quatre fois, à des intervalles de 2 ou 3 minutes, en ayant soin de recouvrir le filtre chaque fois.

L'eau étant bien toute passée sur le café, enlevez la partie supérieure du filtre, celle qui contient la poudre ou marc. Posez-le dans la casserole où vous avez fait chauffer l'eau. Reversez d'un seul trait sur ce marc tout le café déjà passé, — et naturellement remplacez ensuite le filtre sur la cafetière.

Quand l'écoulement du café a complètement cessé, versez-le immédiatement et tout chaud dans une bouteille bien propre. Bouchez-la tout de suite avec un bouchon neuf; un bouchon ayant servi à du vin ou tout autre liquide communiquant un goût étranger très prononcé.

## Beignets soufflés

C'est un entremets excellent qui est très facile à réussir.

Comme il faut que la pâte soit faite un peu à l'avance, il sera bien simple de la faire dans l'après-midi, si le plat est pour le soir.

Dans une casserole un peu grande, casserole en terre ou casserole émaillée, on mettra à chauffer environ une chopine d'eau dans laquelle on met quelques grains de sel, gros comme deux noix de sucre et autant de beurre frais; on met aussi du zeste de citron râpé.

L'eau doit bouillir, quand elle bout à gros bouillons on la retire du feu et on y jette de la farine en quantité suffisante pour former une pâte. Nous comptons un peu moins d'une livre.

On met la farine peu à peu d'une main, et au moyen d'une cuillère de bois on tourne rapidement de l'autre main, pour éviter qu'il ne se forme des grumeaux.



Il faut tourner très vivement et battre la pâte avec la cuillère afin qu'elle n'attache pas au fond de la casserole et de manière à ce qu'elle soit bien unie et lisse.

Il faut continuer jusqu'à ce que la préparation claque en la remuant; si l'on a bien suivi les indications, elle sera faite en quelques minutes; mais si l'on voyait qu'elle n'était pas bien unie ou qu'elle collait aux doigts, il faudrait continuer à la battre pendant quelque temps.

Nous ajouterons que plus l'on aura été vite au début, mieux la pâte réussira.

On verse alors la pâte dans une terrine pour la laisser refroidir un peu, en ayant soin de remuer de temps en temps, pour éviter qu'il ne se forme une peau à la surface.

Si l'on n'est pas pressé, on pourra laisser la pâte se refroidir dans la casserole où elle a cuit.

Environ une heure après on ajoutera les oeufs un à un en les incorporant bien à la pâte.

On peut mettre du rhum, si on le désire ou de l'eau-de-vie; il en faudrait une bonne cuillerée.

Pour mettre les oeufs on commence par en casser un et l'on tourne vivement pour l'incorporer dans la pâte, puis on ajoute un autre oeuf et ainsi de suite, non sans avoir eu soin de casser préalablement les oeufs à part pour s'assurer de leur fraîcheur.

Il faut que la pâte soit maniable et quitte très lentement la cuillère en élevant celle-ci au-dessus de la terrine.

En tout il faut quatre oeufs s'ils sont gros ou cinq petits, le dernier blanc sera réservé pour être battu en neige et mélangé tout de suite dans la pâte.

Laissez alors reposer la pâte pendant au moins deux heures, plus même si vous n'êtes pas pressé.

Ces beignets doivent frire à grande friture. On emploie la friture habituelle des pommes de terre et des entremets, c'est-à-dire un mélange de beurre et d'huile ou mieux un mélange d'huile et de bonne graisse.

La pâte gonfle beaucoup dans la poêle si la friture n'est pas trop chaude en commençant.

On met donc les beignets dans la friture chaude, mais pas fumante. On prend avec une cuillère gros comme une petite noix et on fait tomber avec le bout du doigt cette pâte dans la friture.

On active alors la cuisson pour que la friture soit ensuite bien chaude. Les beignets gonflent, se soufflent et parfois se retournent tout seuls en cuisant.

Ils doivent être bien dorés, on les sort pour les saupoudrer immédiatement de sucre en poudre.

Les beignets sont bons froids, il ne faut donc pas craindre d'en faire trop.

Mais on peut préférer les manger chauds, aussi est-il bon de savoir que la pâte se conserve fort bien 24 heures. Ayant fait des beignets pour le dîner, vous pourrez garder la pâte pour refaire les autres le lendemain soir.

La pâte à beignets soufflés sert aussi pour faire les choux ordinaires et les choux à la crème.

## Macaroni au fromage

Cuisez les macaronis avec du bouillon et un peu d'eau, quand ils sont cuits, mettez-y du fromage râpé, sautez-les pour que le fromage fonde et dressez-le. On peut aussi enduire de beurre un plat, mettre le macaroni par couches dedans avec le fromage entremêlé, du sel, poivre, un peu de crème ou de bouillon. Mettre au four chaud pour que les macaronis jaunissent dessus et dessous.

## Petits pâtés à l'économe

Coupez un reste très modeste de veau rôti en petits carrés. Passez les au beurre frais, saupoudrez

de farine; mouillez avec du bouillon, sel, poivre, persil haché fin, cuisez une demi-heure. Garnissez des moules à petits pâtés d'une pâte légère, remplissez vos moules aux trois quarts avec votre farce, couvrez avec de la pâte et placez sur un bon feu.

## Gigot à la ménagère

Mettez le gigot dans la marmite avec une pinte d'eau, deux gousses d'ail, sel, poivre, fines herbes. Faites un feu vif jusqu'à ce que le jus soit réduit pour donner de la couleur à votre rôti; ajoutez un bouquet de sauge (sariette), fermez bien la marmite, laissez cuire dans son jus deux heures. On peut retirer passablement de graisse avant de servir.

## Bouillie au riz

Cette bouillie peut, dans bien des familles faire le repas complet. Il sera très sain et économique. Avec une pinte de lait, on fait un plat énorme. Faites crever du riz dans une chopine d'eau avec la valeur d'une noix de beurre frais et du sel; quand il est bien ouvert, ajoutez le lait, faites cuire une heure.

## Un peu d'hygiène

### Les points noirs ou cosmédons

Ce n'est pas, je l'espère, dans votre horizon qu'apparaissent ces points noirs, aimables lectrices; je vous souhaite au contraire, un ciel sans nuages, un bonheur sans ombres.

Mais, parmi vous, beaucoup m'ont écrit qu'elles étaient fort ennuyées de posséder ces points noirs sur leurs visages, me suppliant de les débarrasser de cette infirmité. Ce sont là, en effet, des hôtes disgracieux, qui s'installent soit aux ailes du nez, soit au plis du menton, au front, au dos, à la poitrine, derrière les oreilles, etc.

Si vous appliquez un ongle de chaque côté de ces points noirs, ou bien encore le trou d'une clef de montre (comme le font les collégiens pour tromper la monotonie des trop longues heures d'étude), vous verrez sortir une matière blanchâtre en forme de ver à tête noire. Rassurez-vous, ce ne sont pas des vers, mais ce que nous appelons en médecine des cosmédons.

Notre peau renferme dans toute son épaisseur des glandes sébacées (excepté dans la paume des mains et la plante des pieds); ces glandes sont l'annexe du poil ou plutôt du duvet, car c'est surtout là où il y a du duvet que les glandes sont les plus volumineuses; au contraire, une barbe hirsute a des glandes imperceptibles.

Aussi notre nez, qui heureusement n'est pas le siège d'une végétation luxuriante, mais qui ne possède qu'un microscopique gazon, a les glandes sébacées les plus volumineuses. C'est pour cela que les cosmédons ont une prédilection pour l'organe fameux chez Cyrano de Bergerac.

Le remède logique à cette affection est donc de déboucher la glande et de l'empêcher de se reboucher. Les moyens que le public emploie pour cela, les ongles et la clef de montre, ne sont pas exempts d'inconvénients; ils peuvent provoquer de l'irritation et des petits abcès: aussi vaut-il mieux employer des dissolvants, et nous conseillons à nos lectrices de badigeonner l'endroit affligé de cosmédons, le soir en se couchant, avec un mélange composé d'un tiers de savon noir dissous dans deux tiers de bon alcool ou d'eau de Cologne. Le matin, se laver avec de l'eau très chaude. Il est rare qu'après quelques applications de ce genre, les cosmédons ne disparaissent pas, et au bout de 3 ou 4 jours vous aurez l'extrême joie de voir, en vous regardant dans une glace, que ces désagréables locataires ont démenagé.

Maintenant, il s'agit de veiller à empêcher leur retour et de combattre la tendance à l'accumulation des sécrétions de la peau. Et pour cela il faut avoir un bon estomac, un bon fonctionnement du tube digestif, éviter la constipation, soigner l'état général, l'anémie, le lymphatisme, l'arthritisme, toutes choses que, seul, votre médecin peut savoir.

Je crois d'ailleurs que si nous avions une santé parfaite, nous aurions une beauté parfaite.

# La lampe de salle à manger



Mme Poire avait depuis longtemps envie d'une lampe de salle à manger; aussi examinait-elle avec intérêt les vitrines, mais sans pouvoir satisfaire son envie, car c'était toujours plus cher qu'elle ne voulait mettre.



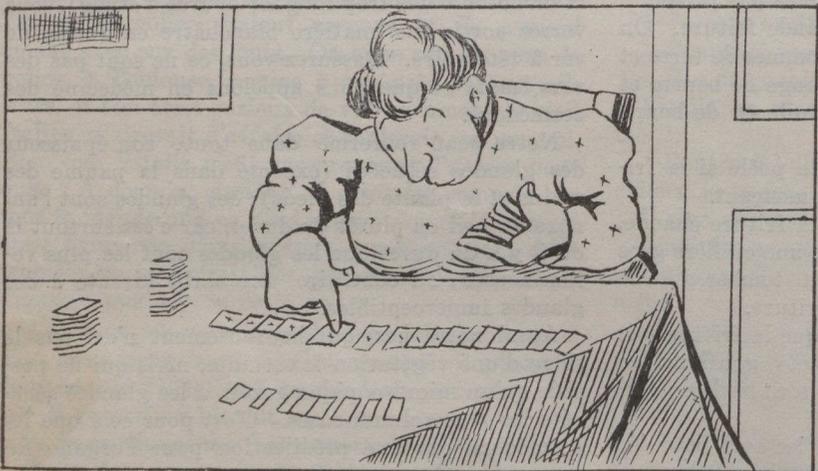
Un beau matin, elle tomba en admiration devant l'objet rêvé qui se prélassait dans un étalage orné de deux immenses pancartes : "Tout pour rien."



Etant entrée pour se renseigner, on lui dit qu'en faisant ses achats chez des marchands désignés, on recevait un ticket par vingt-cinq cents d'achat et que les primes telles que la lampe s'échangeaient ensuite contre 900 tickets.



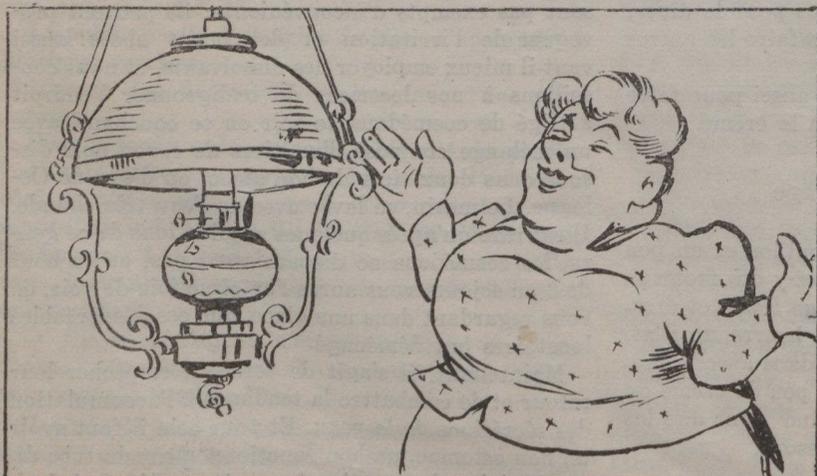
Mme Poire avait justement quelques achats à faire: elle alla chez un fournisseur à primes et acheta beaucoup; les prix étaient bien un peu plus élevés qu'ailleurs, mais il y avait au bout une lampe pour rien.



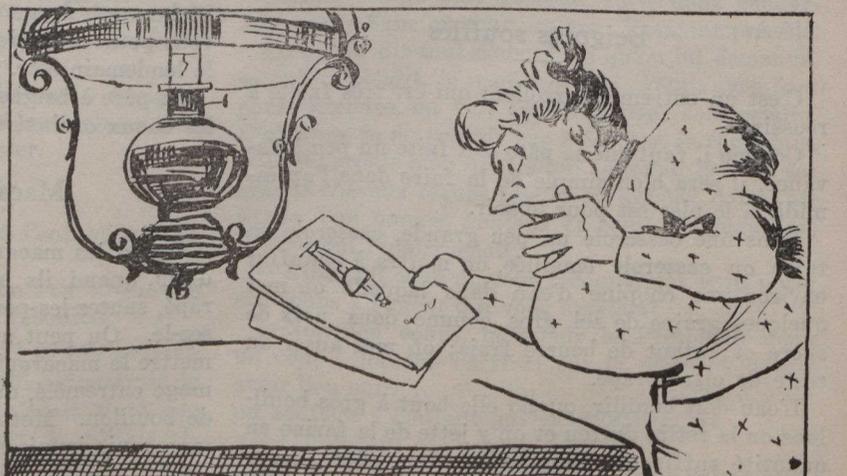
Au bout de huit jours d'achats, elle compta ses tickets, il y en avait 174; ça n'allait pas vite.



Alors, elle acheta n'importe quoi, tout ce qui lui tombait sous la main, afin d'avoir vivement ses 900 tickets. Elle eut bientôt un magasin de choses diverses et purement inutiles.



Enfin, un beau jour, elle échangea sa collection pour l'objet de ses rêves. Elle l'admira... l'alluma, et, pour voir comme elle faisait clair...



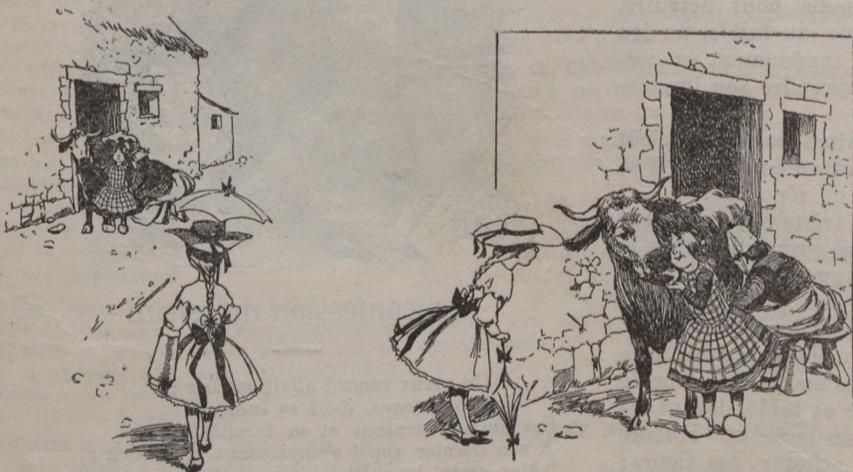
...elle parcourut le catalogue du bazar d'à côté. Et, à la leur, elle vit que la lampe (oh! mais, vous savez, la même) y était cotée \$2.00, avec le verre, encore!

# L'ANNIVERSAIRE



Pour fêter l'anniversaire de la constitution du cabinet, les ministres français, après un plantureux banquet, de rigueur, ont dansé la semaine dernière une farandole échevelée. C'était bien le moins, au moment où la police de la République crochetait la porte des Eglises catholiques!

## Mlle Lili à la campagne



—Que c'est beau, une vache !

—Y donnez-vous du sucre ?



—Je vais la caresser aussi.

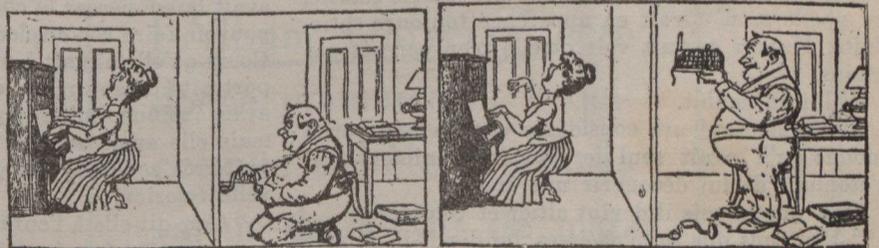
—Boo... boo ! l'horrible bête !

## Un truc de vieux garçon



1.—L'atroce supplice, voilà trois semaines qu'elle joue le même air.

2.— Mégère, va ! Je vais me venger.



3.— Et le vieux garçon perça un trou dans la cloison.

4.— Ah ! ah ! dit-il, en regardant la souris.



5.— Et c'est ainsi qu'on procède....

6.— Bon, maintenant j'aurai la paix, Dieu merci !...

# Pour nos jeunes amis

LA CORBEILLE DE GWÉNOLA

QUAND, au retour du cimetière, où elle était allée conduire son dernier fils, la vieille marquise de Chantreuse rentra dans son château désolé, il lui sembla que son cœur venait, en se brisant, de rendre ses derniers accords, et qu'aucun sentiment humain n'aurait désormais le pouvoir de le faire vibrer.

Ses douleurs antérieures, si cruelles qu'elles fussent, ne lui avaient pas causé l'amertume presque désespérée qu'elle ressentait aujourd'hui. Après la mort de son mari, survenue il y avait maintenant une quinzaine d'années, elle avait été rattachée à la vie par les trois enfants qu'il lui laissait.

Hélas! à peu de distance, deux des enfants avaient rejoint leur père; mais sur le fils qui lui restait, elle avait déversé les trésors de sa tendresse. Son Pierre avait été sa consolation et sa joie. Par lui elle avait encore connu le bonheur.

Avec quel orgueil n'avait-elle pas suivi le développement de son intelligence, de ses nobles et belles qualités morales!

Elle l'avait marié à une douce et gracieuse jeune femme, qui avait encore embelli leur intérieur, et l'attente d'un petit enfant avait comblé les vœux de la marquise.

Mais, sur ce bonheur, le vent de l'épreuve avait soufflé. Le marquis avait été tué par un accident de chasse; sa femme, foudroyée par le malheur qui l'atteignait si inopinément, l'avait suivi dans la tombe après avoir donné le jour à un fils, le petit Hubert.

Celui-ci devint la grande, l'unique préoccupation de l'aïeule; elle n'eut plus qu'un objectif, le voir heureux. Pour le faire sourire, elle retrouva ses sourires; elle prit part à ses jeux, s'occupa exclusivement de lui; mais elle oublia qu'elle lui devait autre chose que des gâteries, et sa faiblesse coupable allait en faire un enfant volontaire et despote.

Elle lui apprit qu'il était le maître. Il trouva cela charmant et il en abusa. A sept ans, il était le petit garçon le plus désagréable qu'on pût rêver; il n'avait pas d'amis; car ses voisins de campagne, las de lui céder toujours, se faisaient prier pour venir le voir, et les paysans d'alentour, dont volontiers il eût fait ses esclaves, se souciaient d'autant moins de ce rôle que le jeune châtelain ne se gênait pas pour les rendre responsables de ses méfaits.

Une seule enfant lui était restée attachée, c'était Gwénola, sa soeur de lait, une fillette aux yeux pensifs, au cœur affectueux et tendre.

Elle souffrait cependant beaucoup de son caractère, dont plus que tout autre elle subissait les atteintes, et bien qu'elle eût été habituée toute petite à le regarder comme étant d'une essence à part, dans son jugement qui se formait elle se demandait, tout bas, s'il est désirable de se distinguer du commun des mortels par une morgue insolente et par un orgueil qui éloigne toutes les sympathies.

Mais par cela même qu'elle était très bonne, elle le plaignait et lui restait fidèle, tout simplement pour qu'il eût dans le monde des petits enfants quelqu'un qui l'aimât.

Vaguement, Hubert pressentait que cette petite compagne, dont il avait fait sa chose, n'avait pas pour lui l'admiration aveugle à laquelle sa grand-mère l'avait accoutumé.

Certes, jamais Gwénola ne discutait ses ordres; elle se soumettait à ses caprices les plus contradictoires; mais sa complaisance n'était jamais servile, et si elle se montrait en apparence toujours satisfaite, Hubert croyait voir qu'elle n'en pensait pas moins.

Il lui en voulut.

Il l'avait toujours considérée comme une petite momie qu'il avait seul le pouvoir d'animer, et il s'étonnait de lui découvrir une âme.

Plus que jamais il devint altier et volontaire.

"J'entends que tu m'obéisses, lui disait-il. Je suis le maître, je ferai tout ce que je voudrai, toujours!"

Il n'avait plus d'autres mots sur les lèvres, et c'est sans doute pour affirmer son autorité qu'il se mit un jour en tête de saccager le jardin en le dépouillant de toutes ses fleurs. Toutes devaient mourir de sa main; il se l'était juré! Gwénola assisterait au carnage et ne pourrait être que fascinée par la volonté du jeune suzerain qui s'arrogeait un tel droit sur les fleurs.

"Prends une corbeille et suis-moi," lui dit-il un matin en guise de bonjour.

Elle prit une corbeille et le suivit.

"Tu vas voir ce que je vais faire", reprit-il avec un sourire qui ne disait rien de bon.

Et elle vit une à une tomber dans sa corbeille les



Hubert arrosait ses fleurs préférées

fleurs que brutalement il arrachait de leur tige. Quand la corbeille était pleine, il en vidait le contenu dans une allée, le piétinait avec rage, et reprenait sa cueillette.

Il ne resta bientôt plus une fleur dans les parterres. Il se redressa alors triomphant, et tout fier: "Quand je te disais que je fais tout ce que je veux, dit-il à Gwénola; vois, il n'en reste plus une. Je suis le maître!"

Il pensait avoir conquis l'admiration de la fillette, il croyait au moins l'avoir étonnée; mais toute pâle, indignée de cet acte de vandalisme, frémissante d'une révolte qui se faisait jour, elle murmura:

"Le maître! le maître! oh! mais non..."

Non! comment! elle niait qu'il fût le maître au moment où il venait de lui en donner la preuve! D'un ton plein de colère il s'écria:

"Mais que faut-il donc pour te convaincre?"

Elle lui tendit sa corbeille remplie de fleurs fauchées, et d'une voix tremblante:

"Fais les revivre", dit-elle.

A cette réponse qu'il était loin de prévoir, il demeura abasourdi. Il regarda tour à tour sa petite amie, les fleurs fauchées, les parterres ravagés, et il eut pour la première fois le sentiment de son infériorité.

Maître! oui, il l'avait été; mais pour détruire, pour anéantir; c'est là la force du faible, un jeu d'enfant, et en lui présentant ingénument sa corbeille, Gwénola lui faisait comprendre son impuissance.

C'était le moment de reconnaître ses torts, — c'eût été les effacer en partie; — tout au contraire, il se détourna boudeur, dédaignant de répondre.

Les jours qui suivirent il fut triste et mécontent; il fuyait Gwénola, et quand il se promenait dans le jardin, il lui semblait que chaque arbuste lui demandait compte de la vilaine besogne qu'il avait faite. Sa grand-mère, sans le gronder positivement avait laissé percer le chagrin qu'elle éprouvait à ne pouvoir faire renouveler tous les matins la gerbe de fleurs qu'elle aimait à avoir sur sa table, devant les portraits de son mari et de ses enfants. Hubert avait insinué qu'on pourrait acheter des fleurs; mais elle avait secoué négativement la tête; elle préférait celles de son parc et attendrait une nouvelle éclosion.

"Car, dit-elle à l'enfant, le dégât que tu as causé sera bientôt réparé, et d'autres fleurs naîtront sur les vieilles tiges; notre beau parc fleurira."

Cette prédiction se réalisa; un matin, comme par enchantement, la verdure des pelouses et des arbustes s'émailla de touffes multicolores, dans lesquelles le rose dominait, offrant aux yeux la richesse de son coloris; de nouveau le jardin était devenu un vrai bouquet, de nouveau la marquise avait dans son salon des gerbes fraîches.

Mais au lieu de se réjouir, Hubert contempla ce spectacle d'un oeil assombri; cette abondante floraison disparaissait à ses yeux derrière un amoncellement de fleurs fanées, et ces fleurs fanées formaient une barrière entre lui et Gwénola. Cela le rendait malheureux.

Ce n'est pas impunément qu'on s'éloigne de ses

amis; les jeux que ne partageait plus sa gentille compagne lui semblaient fastidieux, dépourvus de charme; les journées qu'il passait tout seul lui paraissaient mortellement longues. Il savait bien qu'il n'avait qu'à appeler Gwénola et qu'elle accourrait, gracieuse comme toujours; mais il avait conscience que pour effacer la mauvaise impression qu'il lui avait causée, il devrait lui dire un mot.

Lequel?

Il restait là, immobile, contemplant sans presque les voir ces fleurs qui venaient d'éclorre... une exclamation lui fit tourner la tête.

"Oh! qu'elles sont belles!" disait près de lui la voix de Gwénola.

La fillette se tenait en arrêt, les mains jointes dans un geste d'extase; il se rapprocha d'elle et, tout bas:

"Gwénola, dit-il, ce ne sont pas les mêmes fleurs, je n'y suis pour rien. Je ne suis pas le bon Dieu, moi!"

Il y avait dans ces derniers mots un tantinet d'orgueil, et en rendant au Créateur le tribut qui ne revenait qu'à lui seul, Hubert avait la secrète intention de faire sentir à Gwénola qu'elle avait été trop loin en lui demandant un miracle; mais en somme il faisait une avance qui pouvait être regardée comme une réparation: la petite fille le prit ainsi, et elle répondit naïvement:

"Oh! je sais bien que ce ne sont pas les mêmes; mais veux-tu que nous disions bonjour à celles-ci?"

Ils se prirent par la main, et doucement, avec des précautions infinies, ils firent ce qu'ils appelèrent la promenade des fleurs.

Cette promenade devait se renouveler; Hubert prit même l'habitude de soigner le jardin, et sa grand-mère souriait quand elle le voyait partir avec un petit arrosoir qui lui servait à arroser ses fleurs préférées.

... Est-il à jamais et pour toujours assagi?

L'affirmer serait peut-être téméraire; on ne se convertit pas en un jour; il aura sans doute encore bien des caprices; le mot "je veux" fera partie — encore longtemps, c'est à craindre — de son vocabulaire enfantin; mais la leçon qu'il a reçue lui profitera. Il ne l'oublie pas, je vous en réponds! la preuve en est que depuis lors, et par un scrupule charmant, on ne l'a jamais vu cueillir une fleur.

JULIE BORJUS.



## La confession du renard

Un vieux renard allait mourir;  
Il convoqua dans sa tanière  
Ses amis d'alentour et sa famille entière,  
A son dernier appel s'empressant d'accourir:  
"Mes amis, leur dit-il, je sens la mort venir;  
C'est le moment des volontés dernières;  
Je pourrais, à bien des égards,  
Recommander mon âme à vos prières;  
Je ferai mieux, ayant devant moi des renards:  
Je veux vous reprocher vos fautes et vos crimes;  
N'êtes-vous pas honteux des méfaits journaliers  
Dont les paysans vous accusent,  
Vous, l'effroi des bercails comme des poulaillers?  
Car est-il rien, jusqu'à l'assaut des pigeonniers,  
Que vos appétits se refusent?  
Etouffez, comprimez ces appétits gloutons!  
Quand je parle d'honneur, dites tous: "Écoutez!"  
Faut-il donc qu'à jamais, flétrissant notre race,  
Et nous traitant de vils larrons,  
L'homme appelle un renard un animal vorace,  
Mais ayant plus de ruse encor qu'il n'a d'audace?  
Moi-même, au temps jadis j'ai péché, mes enfants,  
Et du mal que j'ai fait chaque jour je ressens  
Une repentance profonde;  
Mais je vous en ferai pourtant l'aveu secret,  
J'aurais quelque plaisir, si l'un de vous pouvait,  
Avant que je quitte ce monde,  
Pour la dernière fois m'apporter un poulet."

LEON HALEVY.



## Le courrier de Colette

### REPONSES AUX CORRESPONDANTS

**Laide.** — 1. Il n'y a, dit-on, que l'électrolyse qui puisse enlever radicalement et sans inconvénient les poils follets. 2. Sans doute que l'eczéma est une maladie curable; un bon médecin vous enseignerait un traitement approprié; quant à l'onguent dont vous parlez, je ne puis en rien vous garantir son efficacité; mais, d'après l'essai que vous avez fait, je n'ai guère confiance.

**Melouche.** — Avec grand plaisir, je donne le billet d'entrée si gracieusement demandé. Votre modestie est vraiment trop grande, et si je ne craignais de l'effaroucher, je vous complimenterais bien sincèrement sur la façon gentille dont vous vous présentez à notre foyer. Soyez certaine, quoi qu'il en soit, que l'une des meilleures places vous y sera réservée. 1. La mode Empire n'a pas l'air de vouloir rien perdre de sa vogue, et je crois qu'elle fera fureur encore toute la prochaine saison. Suivez bien attentivement les chroniques de mode de Jacqueline. 2. Sans doute que l'on peut prier ses invités de passer à la salle à manger, à l'heure des rafraîchissements. Je ne sais si vous aurez vos réponses à temps, mais il nous est matériellement impossible de répondre avant quinze jours aux lettres que nous recevons pour cette page.

**Théo.** — La bûche de l'amitié flambe sans cesse dans l'âtre, venez vous réchauffer à notre foyer, petite amie lointaine. 1. Je n'ai pu, à mon regret, me procurer encore les règles du jeu de "bridge"; j'espère cependant les posséder prochainement, et alors je me ferai un devoir de les publier à votre intention et à celle de tous ceux que la chose pourrait intéresser. 2. J'ai fait votre message au sujet des cartes postales, mais je ne crois pas qu'on puisse vous donner si tôt satisfaction.

**Mlle Blanche D.** — Il sera fait comme vous le désirez, et je vous remercie pour votre jolie carte.

**Jean Valéan.** — Pour occuper les crétiens qui devaient se le demander.

**Bergeronnette.** — Votre nom paraîtra prochainement, mais je vous engage à lire l'avis que nous publions ailleurs concernant l'échange des cartes postales.

**Mademoiselle "Lou".** — Votre jolie carte m'a fait grand plaisir. Je regrette de vous dire que l'administration de l'Album Universel a décidé de ne plus insérer de pseudonymes dans les listes de collectionneurs de cartes postales. Si vous voulez bien m'envoyer votre nom véritable, je me ferai un plaisir de l'insérer.

**Fleurs des Champs.** — 1. Cette annonce dans la revue française que vous mentionnez coûte 30 centimes (6 cents) par mot. Vous adressez à l'administration de la "Lecture pour Tous", maison Hachette, à Paris. 2. Il sera fait chez nous selon votre désir.

**Enosine.** — Vous êtes la bienvenue. 1. Si l'acrostiche est tourné avec esprit, je ne vois pas qu'il y ait manque de politesse à l'adresser à un ami. 2. C'est à la dame à saluer la première; nous suivons ici les coutumes américaines.

**Québec, 1905.** — Ma chère amie, je sympathise de tout coeur avec vous. Vous avez reçu, n'est-ce pas, la petite lettre que je vous ai adressée ces jours derniers? J'ai transmis votre article à qui de droit, j'espère qu'il sera publié bientôt.

**Brunette des Piles.** — Votre jolie carte m'a ravie. Merci. Vous êtes une bien bonne petite amie dont je voudrais avoir des nouvelles plus souvent.

**Yvonne.** — J'ai fait votre message avec plaisir.

**Irène de B.** — 1. Les couleurs claires telles que le gris perle, le beige, le champagne, le réséda, conviennent bien aux brunes. Le chapeau de même nuance que la robe est toujours très distingué. 2. Vous pourrez vous procurer cette chanson, chez n'importe quel marchand de musique, le prix en est, je crois, de 35 cents. 3. Les petits points noirs de la figure disparaissent quand on les extrait simplement avec les doigts; quant aux poils follets, il faut leur appliquer le traitement électrique.

**A. T., Québec.** — Votre nom sera inscrit prochainement dans nos listes de collectionneurs.

**Brunette.** — 1. L'eau de son a la propriété de blanchir la peau et elle est très saine. On met une grande poignée de son dans une pinte d'eau tiède et on s'en lave le cou et les mains. 2. Vous présentez l'homme à la femme et vous nommez celle-ci la pre-

mière. Les deux s'inclinent, la femme se contente de sourire. 3. S'il est attentionné, poli, respectueux et réservé de manières en votre présence, jugez que ce jeune homme vous estime; pour penser qu'il vous aime, attendez qu'il vous le dise.

**Sérieuse Yvonne.** — Je vous donne les deux noms parce qu'ils sont jolis et que le dernier a déjà été pris. Vous écrivez bien gentiment, et je serai heureuse de vous compter au nombre des amies de l'Album Universel. Revenez aussi souvent que le coeur vous en dira.

**Mlle Lucia D.** — Je me suis fait un plaisir de m'acquitter de la commission dont vous m'avez chargée.

**Gai Pinson.** — Je suis chargée pour vous d'un message d'amitié, je vous le transmets volontiers, tout en me rendant compte que vous regretterez de ne point le recevoir par voie plus directe. Votre bon ami n'est plus avec nous, je le vois parfois, il m'a parlé de vous et m'a priée de le recommander à vos bonnes prières.

**Jeanne d'Arc.** — C'est nous qu'il faudrait consoler aussi, petite joyeuse enfant, votre ami n'est plus au milieu de nous, il me prie de répondre en son nom à la bonne petite lettre que vous lui avez adressée, et aussi de vous demander un souvenir dans vos prières.

**Courette.** — Les lettres S. A. G. sur une carte ou une enveloppe sont l'abréviation de "St. Anthony's Guard", c'est-à-dire "sous la garde de Saint Antoine". Cette formule pieuse empêche, dit-on, les lettres de s'égarer. Vous serez toujours la bienvenue chaque fois qu'il vous plaira de vous adresser à moi pour un renseignement.

**Iris.** — 1. La lettre H n'est pas aspirée dans Saint-Henri. 2. Servez-vous d'abord de la partie de l'élève, puis de celle du maître ensuite, mais lisez dès maintenant l'ouvrage tout entier. 3. C'est selon les circonstances. S'il s'agit d'une personne avec qui vous soyez intime, homme ou femme, vous ne faites pas précéder votre nom du mot monsieur; si c'est à un étranger ou à un inconnu que vous téléphonez, il faut bien que vous vous présentiez ainsi, évidemment.

**Noirette.** — Vous vous présentez bien gentiment, il serait difficile de ne pas vous faire bon accueil. Soyez donc la bienvenue, et continuez-moi cette bonne sympathie que vous me témoignez dans votre lettre. 1. Une jeune fille en deuil se sert de papier à bordure noire pour toute sa correspondance. 2. Oui, c'est une imprudence, votre ami pourrait vous juger comme une jeune fille légère, et vous perdriez son estime.

**Laurentine T.** — Votre gentille demande est exaucée avec plaisir.

**Madame G., Chicoutimi.** — J'ai transmis vos requêtes à qui de droit, chère Madame, et on les a prises en considération.

**Ada.** — Sans doute que vous pouvez envoyer les deux lettres dans la même enveloppe.

**Seigneuresse.** — Vous trouverez à la librairie Cadieux-Derome, un ouvrage intitulé: "Le travail artistique du cuir", par Jean Closset, et un autre intitulé "La Pyrogravure et ses applications", du même auteur. Ces deux volumes se vendent 50 cents chacun.

COLETTE.

### PARDONNEZ NOTRE FRANCHISE

On a reçu, au Département des Passagers, du Grand-Tronc, une lettre d'un personnage résidant dans une des grandes villes des côtes de l'Atlantique, et qui a fait un voyage sur le Grand-Tronc et ses embranchements conduisant dans l'Ouest et en Californie. L'auteur de cette lettre y exprime toute son admiration pour le service qu'il a été à même de constater à bord du train, pendant son voyage. "J'ai voyagé, dit-il, pendant 42 ans; j'ai visité les principales régions du continent, j'ai aussi parcouru des pays étrangers, et j'avouerai en toute sincérité que je n'ai jamais constaté un aussi bon service que celui qui s'effectue sur le Grand-Tronc. Vos chars-dortoirs sont ce qu'il y a de mieux, splendides et d'une propreté irréprochable; le service à bord des chars-restaurants n'est pas inférieur à ce qui se pratique dans les hôtels les plus recherchés du pays. Je ne suis nullement disposé à prodiguer des flatteries, mais quand un voyageur a joui comme je l'ai fait du confort que l'on trouve sur votre ligne de chemin de fer, il est de son devoir de l'apprécier."

# Colonial House

MONTREAL

## NOUVELLES marchandises du printemps arrivant quotidiennement.

Tous les plus nouveaux  
tissus et dessins en fait  
d'étoffes à robe, soies, foulards,  
flanelles, etc.

Des échantillons sont  
envoyés GRATIS par la  
poste, lorsque possible; et,  
une attention spéciale est  
DONNÉE aux commandes  
envoyées par la poste.

Aux clients qui achètent  
par la poste seulement.

## PRIME

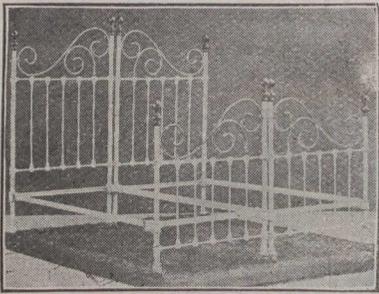
Un an d'abonnement à  
l'Album Universel sera  
donné gratuitement à qui-  
conque achètera pour la  
valeur de \$5.00 de mar-  
chandises.

Henry Morgan & Co.,  
Phillips Square, MONTREAL

## Lits Jumeaux

Cuivre et Fer Emaillé

valant \$30, pour \$18



Il nous reste encore quelques-uns de ces lits.

Lorsqu'ils seront vendus, il vous sera impossible de vous en procurer de semblables, car nous avons acheté tout ce que le fabricant en possédait.

Ces lits peuvent être employés comme lits simples ou comme lits doubles.

Les ornements et les montants sont en beau cuivre brillant ne se ternissant jamais, le reste est émaillé en blanc.

Hauteur du chevet, 5 pieds 7 pcs.; Pied, 4 pieds. Vendus à la paire et manufacturés en une seule dimension, 3 pieds par 6½.

Toujours vendus \$30.00, mais en mentionnant ce journal on pourra les obtenir pour \$18.00.

RENAUD, KING  
& PATERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

## Sa Sainteté le Pape Pie X

(Suite)

Il serait plus juste de citer comme un attribut du suprême pontificat ce privilège qu'a le pape de se faire précéder en tous lieux et partout, par la croix processionnelle. Certains prélats, patriarches, archevêques, évêques, par privilège spécial, peuvent se faire précéder de la croix dans leur diocèse. Quelques-uns même des patriarches peuvent le faire dans le monde entier, hors Rome, hors le lieu où réside, soit le pape, soit un de ces prélats "a latere", hors en présence d'un cardinal. Mais le pape seul, d'après un décret du concile de Latran, en 1225, a droit partout à cette marque de suprême dignité et de juridiction universelle.

On peut considérer de même, comme une distinction particulière, que le pape, quoique évêque de Rome, n'a pas de crosse aux offices pontificaux, et que dans l'exercice de certaines fonctions sacrées, telles que la consécration des églises, des autels et des évêques, à l'ouverture de la porte sainte, il tient à la main une croix aussi haute que celle dont il se fait précéder, à une branche, comme celle-ci, et sans la figure de Jésus crucifié.

On donne deux explications de cette suppression de la crosse. Suivant les uns, saint Pierre, ayant désigné saint Martial pour évangéliser les Gaules, lui adjoignit un jeune Romain nommé Front. Martial et Front partirent. Mais, au vingt-deuxième jour de route, Front tomba malade et mourut. Martial revint consulter Pierre, qui lui remit son bâton, et lui ordonna de l'appliquer avec confiance sur le cadavre de Front. Front, mort depuis quarante jours, ressuscita et continua sa route. Il devint évêque de Périgueux. Martial fut l'apôtre de l'Aquitaine; et à Limoges, où était son siège, on vénéra, dit-on, durant des siècles, le bâton miraculeux. Selon Innocent III, ce serait à Trèves que saint Pierre aurait envoyé son bâton à Eucher, premier évêque. On prétend même que, en commémoration, le pape doit se servir de la crosse dans les églises de Trèves. Enfin, les liturgistes ajoutent que le bâton pastoral, recourbé dans sa partie supérieure, semble l'indice d'une juridiction bornée, que cette courbure inclinée vers la terre paraît indiquer que l'autorité épiscopale emprunte quelque chose à l'autorité des hommes, tandis que l'autorité du pape vient uniquement de Dieu.

Le pontificat du pape a des règles particulières; mais, en fait de privilèges remarquables, il semble qu'il n'y en ait que trois à retenir: le cierge allumé que tient devant le pape, quand il lit ou chante, un évêque assistant au trône pontifical, n'est pas dans un bougeoir comme ceux des cardinaux, des évêques et des prélats qui célèbrent, "quia lumen papae", dit un auteur, "non indiget sustentatione". Un astérique, ou étoile d'or à douze rayons, sur lesquels sont inscrits les noms des douze apôtres, est, aux messes pontificales, placé, par un maître des cérémonies, sur la patène, de façon à recouvrir et garantir entièrement l'hostie jusqu'au moment de la communion. Le pape, enfin, qui communique sous les deux espèces, se sert d'un chalumeau d'or qu'il plonge dans le calice, pour en aspirer le contenu. Ce chalumeau serait, selon certains auteurs, un emblème du roseau attaché à une éponge qu'on approcha des lèvres de Jésus expirant. Jusqu'au douzième siècle, il semble que ce ne fut point un privilège réservé au Souverain Pontife. Dans les temps plus modernes, l'abbé du mont Cassin se servait du chalumeau. Quant à la communion sous les deux espèces, on n'ignore pas que, à la messe du sacre, les rois de France la recevaient des mains du grand aumônier.

Et maintenant, pour finir, revenons à Sa Sainteté Pie X, si aimée et vénérée au Canada. Peu de familles canadiennes-françaises sont, en effet, sans avoir le portrait du Souverain Pontife, qui nous rend bien l'affection que nous avons pour lui. A bon droit, il regarde notre province de Québec comme étant l'une des filles les plus respectueuses de notre sainte Eglise. Aussi, Pie X ne manque-t-il pas de donner de temps en temps des marques de sa sollicitude à ce pays et à ses directeurs spirituels. N'y a-t-il pas à peine une semaine que nous lisions les édifiantes lettres suivantes dans un de nos grands quotidiens:

"Une grande joie était réservée aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Samedi, 10 février, arrivait, à leur maison-mère de la rue Saint-Jean-Baptiste, une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, en métal blanc, ornementé d'or, sur un socle octogonal en onyx.

"Bénite, par Sa Sainteté Pie X, le 25 décembre dernier, tout spécialement pour les filles de la vénérable Mère Marguerite Bourgeoys, cette statue était remise, dès le lendemain, à la révérée Mère supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame, de passage à Rome.

"Cette délicate surprise avait été ménagée à la bonne Mère générale par la délicate intervention de M. l'abbé Hertzog, procureur général de Saint-Sulpice, à Ro-

me, et postulateur de la cause de béatification de la vénérable Mère fondatrice.

"Coincidence remarquable: cette statue est datée de "1893", année qui rappelle le désastreux incendie de la maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame.

"Ce don du Saint-Père semble aux religieuses une compensation céleste pour les malheurs éprouvés, et un gage assuré d'un sort meilleur pour l'avenir. En bénissant cette Madone, Pie X a dû lui confier une mission toute de consolation, non seulement pour les filles de Marguerite Bourgeoys et leurs élèves, mais encore pour la ville de Marie et le Canada tout entier.

"Monseigneur l'archevêque de Montréal, informé de l'heureuse arrivée de la Madone, accorda généreusement, à la demande de la Mère générale, un triduum de prières; au salut du Saint-Sacrement, à la récitation du rosaire, Sa Grandeur a daigné ajouter le privilège de cent jours d'indulgence, pour chaque Ave Maria récitée devant cette statue."

## PRINCE RUPERT

Le titre ci-dessus a été choisi par le Grand-Tronc-Pacifique, pour désigner le terminus de ce chemin de fer, sur la côte du Pacifique. Les habitants du Canada considéraient l'opportunité de donner un nom à cette ville, appelée à devenir un des ports de mer les plus importants de la côte ouest d'Amérique, et 12,000 noms divers ont été suggérés par ceux qui ont pris part aux débats à ce sujet. On a choisi ce nom, très significatif, remarquable principalement dans l'histoire primitive de notre pays, alors que la grande partie du territoire anglais de l'Amérique du Nord était connue sous le nom de "Terre du Prince Rupert".

Etant donné les termes du concours, qui demandait que le nom à choisir ne contint pas plus de trois syllabes, et pas plus de dix lettres, le nom le plus conforme à ces conditions et ressemblant le plus à celui qui a été choisi, fut celui de "Port Rupert", suggéré par M. John Orme, de Bonaventure, Ontario, et par M. R. Kirkwood, de Coppercliff, Ontario. Les juges, cependant, ont décidé que le nom de "Prince Rupert" était plus agréable et plus approprié, et ils décernèrent la prime de deux cent cinquante dollars à Mlle Eleanor A. Macdonald, de Winnipeg, Manitoba, qui avait été la seule à suggérer ce nom. Cependant, le Grand-Tronc-Pacifique, reconnaissant le mérite des deux personnages qui avaient suggéré le nom de Port Rupert, leur décerna à chacun la même somme.

Mais pourquoi ce nom de Prince Rupert? Qu'est-ce que ce jeune chef de cavalerie d'il y a trois cents ans a eu à faire avec le Canada? Le prince Rupert fut en réalité le premier grand financier canadien-anglais. Il fut un des fondateurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et son premier gouverneur, en 1670. Dans cette même année, Charles II accorda une charte au prince et à dix-sept autres nobles et gentilshommes, les incorporant en "Gouverneur et Compagnie d'aventuriers d'Angleterre, faisant le trafic de la Baie d'Hudson"; cette charte leur assurait de plus "le monopole de la traite et du commerce sur les mers, détroits, baies, bras de mer, rivières, lacs, criques, sous quelque latitude que se trouvent ces eaux, en deçà des détroits communément appelés Détroits d'Hudson; aussi les mêmes droits sur les territoires en pays, côtes, voisinages des mers, baies, etc., non possédés encore par nos sujets ou non promis à aucun d'eux, ni à aucun sujet d'un autre Prince ou d'un autre Etat. Ce fut à la baie James, à Churchill, et à "Hope River", que furent fondés les premiers établissements de ce territoire, qui devait s'appeler plus tard "Terre de Rupert".

Le prince Rupert, fils de Frédéric V, Electeur-palatin, et d'Elisabeth, fille aimée de Jacques I d'Angleterre, naquit en 1619. C'était un homme brave, intrépide, mais en même temps plein de sagesse et de prévoyance. Agé seulement de 13 ans, il prit part au siège de Rheimberg; à 18 ans, il commandait un régiment de cavalerie en service actif. Au commencement de la guerre civile, en Angleterre, il fut mis à la tête d'un régiment de cavalerie et prit part à plusieurs batailles. En dépit d'une grave erreur, à Marston Moor, il fut bientôt après promu au grade de commandant général des troupes royales. Après la défaite de Naseby, le 14 juin 1645, il se retira à Bristol, mais fut forcé de livrer cette ville, le 22 août. Le roi alors le dépouilla de sa commission. En 1648, il fut nommé, faute de concurrent, commandant de la flotte. Bloqué par Blake, dans le port de Kinsale, en octobre 1649, il s'ouvrit un chemin et se dirigea vers Lisbonne. Blake le poursuivit, et il ne dut son salut qu'au secours que lui fit parvenir le roi du Portugal. Il se retira ensuite aux Indes Occidentales, mais après le retour de Charles II, il fut nommé conseiller privé, et servit le Duc d'York contre les Danois. Il fut par la suite gouverneur de Palais Windsor, où pendant les neuf dernières années, il se dévoua aux recherches scientifiques et artistiques. Il mourut le 29 novembre 1682.



La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Lté, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Lté

107, St-Jacques, (Suite 10.)

Montréal

P. BILAUDEAU, Gérant

**WILSON'S**  
INVALIDS' PORT  
A BIG BRACING TONIC

**LE FAVORI DES GARDE-MALADES**

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT**.

Je certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.

**FERDINAND MORETTI**

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell M'AIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal

**EAU des CARMES BOYER**

SOVERAINE

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dyssenterie, Digestions pénibles, influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Trézés, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

**Avant d'acheter**

vos articles de mercerie, nous vous conseillons de venir examiner notre assortiment complet et varié de

Chemises, Gants, Mouchoirs, Cravates, Parapluies, etc.. etc.

Dernières nouveautés. Prix modiques.

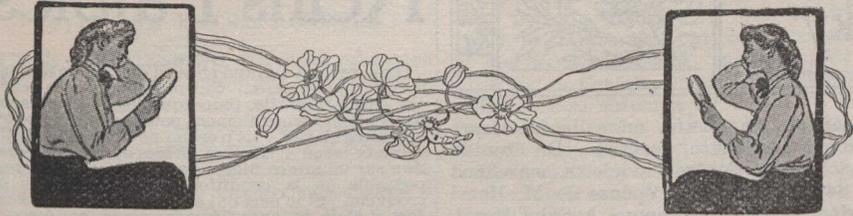
Bastien & Brunelle, 1341 rue St-Catherine

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français

DINER ET SOUPER 35c

ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE. (Coin St-Justin.)

# Ce que peut révéler la toilette



**R**EGARDEZ une jolie robe, fraîche et élégante, sur un mannequin, dans une vitrine. Regardez-la, après quelque temps, sur la personne qui l'a portée pendant quelques mois: vous y verrez des marques, des lignes, des tons spéciaux, comme si la robe avait pris — au contact du corps qui l'a portée — quelque chose de la personnalité humaine de son propriétaire.

C'est que la robe prend tous les plis et qu'elle conserve toutes les attitudes de la personne qu'elle habille; et chaque attitude de l'individu est justement l'expression de ses tendances, de ses goûts, de ses émotions. La toilette, ainsi, dans sa physiologie générale et dans ses détails, peut contribuer largement à faire comprendre le caractère d'une personne. Elle révèle les qualités d'ordre et d'exactitude d'un individu, comme elle met en évidence ses défauts. Elle devient ainsi — tel que le visage — une espèce de miroir où se reflètent toutes les passions et les émotions humaines.

\* \* \*

Un individu, très soigné dans sa toilette, est aussi très ordonné dans ses idées, dans ses paroles, dans ses affaires. Et notez bien, l'esprit spécial et particulier de l'ordre, — lorsqu'il existe chez quelqu'un, — ne se borne pas à prédominer dans une seule branche de l'activité humaine. Lorsque cet esprit se trouve chez un individu, il envahit toute manifestation de sa vie. L'homme ordonné dans sa toilette l'est aussi dans les affaires d'argent, et non seulement dans celles-ci, mais aussi dans les affaires de coeur. L'homme désordonné dans sa toilette et peu soigneux de son habillement est aussi désordonné dans tout acte de la vie. S'il parle, il s'exprime d'une façon rapide et tumultueuse; il ne sait pas manier les affaires, et s'il prend sur lui la tâche de conduire en même temps plusieurs combinaisons différentes, il lui est impossible d'en conduire à bon port une seule.

Les marques révélatrices de l'esprit d'ordre ou de désordre chez un individu peuvent certainement se manifester par une quantité très grande de formes différentes, — formes qui n'ont rien à faire avec l'habillement, — mais c'est surtout dans celui-ci qu'elles se manifestent avec une évidence plus grande. Et cela parce que l'ensemble d'une toilette est formé par une foule de petits détails qu'il faut soigner un à un avec patience et constance. Il y a les boutons, les rubans, les boutonnières, les garnitures, etc., etc., qui sont presque tous les jours les victimes de la pluie, de la poussière, de l'usage, et ainsi de suite. Dans toute cette foule de petits détails exposés chaque jour à tant de causes de dégradations, il est impossible qu'on ne trouve pas l'indice et la marque révélatrice de l'ordre ou du désordre de l'individu... Si vous examinez deux jeunes filles d'une pension quelconque, portant le même uniforme, il vous sera bien facile, — quoique l'uniforme soit très simple, — d'analyser avec un seul coup d'oeil les mille détails des deux toilettes et d'en retirer les conclusions sur l'ordre ou le désordre — moral et physique — des deux jeunes filles. Regardez: l'uniforme n'est qu'une robe très simple bordée d'azur. Mais voyez cette jeune fille, elle s'est procuré un ruban de velours noir pour orner ses cheveux, elle a mis autour de son col un petit bord de dentelle, elle a bien entré ses gants jusqu'au bout des doigts et en a attaché tous les boutons. L'autre, au contraire, a une tache sur le bas de sa robe, sa blouse est dégrafée, ses gants ne sont pas attachés complètement, et, à ses bottines, il manque un bouton. Soyez sûrs que ces marques révélatrices de la personnalité humaine, chez ces deux jeunes filles, se montrent également dans leurs cahiers d'école, dans l'ordre de leur petite chambre, de leur bibliothèque, de toute leur vie physique, intellectuelle et morale, enfin!...

Certainement, ces marques du désordre dans la toilette peuvent être cachées lorsqu'il s'agit de la toilette d'une femme riche. Si le désordre saute aux yeux dans l'habillement d'une femme pauvre, il n'en est pas de même pour une toilette riche et élégante. Mais l'observateur pourra quand même découvrir, sous le masque de l'élégance, la grimace — plus ou moins cachée — du désordre. Et notez que le désordre d'une femme dans sa toilette est un indice encore plus grave que celui fourni par le désordre de l'homme. La toilette forme, généralement, l'occupation la plus importante de la femme. Si on oublie sa toilette, imaginez ce qu'il en sera de la maison. Une femme qui ne soigne pas sa personne et sa robe aura un intérieur désordonné

et sale; elle ne saura pas diriger son ménage et, en ne possédant pas toutes les qualités qui dérivent de l'ordre, c'est-à-dire le calcul, la patience, l'équilibre, elle ne sera pas capable d'être une bonne ménagère. La femme ordonnée sur sa personne et dans sa toilette ne pourra pas souffrir la poussière sur les meubles, exactement comme elle ne peut pas la supporter sur ses robes; elle aura une maison bien entretenue, les armoires fermées à clef, les livres disposés en ordre et bien catalogués, les buffets garnis de tout ce qui est nécessaire.

Le langage courant a consacré, dans une expression très caractéristique, ce rapport très étroit entre la toilette des hommes et leur caractère. En parlant d'un homme prudent, qui est calme, qui ne parle pas sans réfléchir ou qui parle peu en songeant que le silence est d'or, on dit: "Il ne se débou-tonne pas."

En parlant d'un homme léger, qui parle à tout instant et qui dit tout ce qu'il pense, on dit: "C'est un homme qui se débou-tonne."

Et, si l'on voulait pousser plus loin ces analogies entre les caractères de la toilette et ceux de l'esprit, on trouverait que les individus très ordonnés dans leur habillement sont aussi ceux qui sont très exacts aux rendez-vous, qui préfèrent la vie tranquille de la maison à une vie libre et changeante, les titres de rente modestes, mais sûrs, aux spéculations hardies et incertaines...

Mais il ne faut pas confondre l'ordre dans la "toilette" avec la coquetterie et la vanité; dans ce cas, les indications morales qu'on peut retirer de la toilette sont bien différentes. L'homme et la femme, qui attachent une importance exagérée aux détails de leur habillement, démontrent par là être incapables de donner un jugement exact des choses et de la réalité de la vie. Ils montrent que la préoccupation pour les événements et les faits les plus importants de l'existence, tels que la famille, le travail, l'avenir, n'existe pas dans leurs cerveaux, trop étroits pour pouvoir concevoir d'autres choses que les préoccupations pour leur façon de s'habiller. Et la psychologie de ces gens est bien facile à être précisée. Ce sont des esprits très superficiels et légers, incapables d'une action noble et grande; dans la vie, ils cherchent à réussir et à arriver, non pas par l'effort de leurs mérites et de leur travail, mais moyennant des recommandations et des protections...

## RECETTES UTILES A LA MENAGERE

### Nettoyage du marbre.

Les taches d'huile sur le marbre sont fort désagréables et s'en vont difficilement. Le meilleur moyen consiste à faire une pâte composée de blanc d'Espagne et de benzine qu'on applique sur les taches; on laisse sécher, puis on recommence si les taches sont encore visibles. On aura soin de ne pas approcher la benzine d'une lumière ou d'un feu.

### Nettoyage des vieilles peintures.

De tous les moyens préconisés pour le nettoyage des vieilles peintures, le meilleur est peut-être encore le frottage à l'oignon. On coupe en deux un oignon et on en frotte la peinture dans tous les sens; le résultat est parfois prodigieux. Au fur et à mesure de l'emploi on coupe la tranche souillée de l'oignon, afin que la surface en soit toujours fraîche.

## Heureux Enfin

**SON MARI NE BOIT PLUS. LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA" L'A GUÉRI.**



Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

**Paquet gratis,** et brochure contenant gnages et prix, envoyée dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: **THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordon Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.**

# NE NEGLIGEZ PAS UN CATARRHE!



**Le DR SPROULE, Spécialiste du Catarrhe, qui vous donnera des avis gratuits sur la façon de guérir le Catarrhe et répondra à toutes vos questions à ce sujet.**

Lorsque le Catarrhe a une fois atteint les poumons, il n'est plus le Catarrhe, mais la Consommation. La Consommation résulte souvent d'un Catarrhe négligé, et un grand nombre de gens meurent chaque année précisément pour avoir négligé de soigner leur Catarrhe.

**GUÉRISSEZ VOTRE CATARRHE DES MAINTENANT.** — N'attendez pas un jour de plus. Ecrivez-moi immédiatement et laissez-moi vous donner le plus précieux et le plus inestimable

## AVIS MEDICAL GRATIS

sur la manière de guérir le Catarrhe. Il ne vous en coûtera pas un sou, et il vous sera d'un secours étonnant.

Laissez-moi vous dire ce que je puis faire pour vous absolument sans aucune charge. Depuis vingt et un ans que j'étudie et que je guéris le Catarrhe. Je vous offre, sans aucune dépense, une consultation médicale et des avis sur la manière de vous guérir — qui sont le fruit de mes profondes connaissances et de mes bienfaitantes découvertes.

Ne laissez pas passer cette chance, — acceptez mon aide aujourd'hui! Je vous la promets en toute sincérité et en toute amitié. Les gens de toute l'Amérique du Nord qui ont déjà reçu mes conseils attestent avec satisfaction ce que j'ai fait pour eux. Je vous enverrai avec plaisir les noms et les adresses de ceux qui ont recherché mon assistance. Maintenant, ils sont guéris du Catarrhe et en témoignent volontiers.

Vous pouvez vous délivrer du Catarrhe si vous le désirez — absolument et permanentement.

Répondez simplement à mes questions, oui ou non, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez ce coupon de consultation médicale gratuite, et mettez-le sans délai à la poste. Adressez: **Dr Sproule, spécialiste du Catarrhe, (Gradué en médecine et chirurgien de l'Université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien de la Marine Royale Britannique, service postal.) 409 Trade Building, Boston.** Ne perdez pas de temps, tout délai est dangereux. Agissez maintenant. Ecrivez en anglais ou en français.

**DÉTACHEZ CE COUPON.**—Il donne droit à une consultation gratuite sur la guérison du Catarrhe.

- Votre gorge est-elle à vif?
- Éternuez-vous souvent?
- Votre haleine est-elle mauvaise?
- Vos yeux pleurent-ils?
- Vous enrhumiez-vous facilement?
- Vos narines sont-elles bouchées?
- Votre nez vous donne-t-il la sensation d'être plein?
- Crachez-vous souvent?
- Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
- Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide?
- Vous mouchez-vous beaucoup?
- Perdez-vous l'odorat?
- Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin?
- Vous sentez-vous la tête lourde?
- Avez-vous des douleurs en travers du front?
- Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant?
- Sentez-vous des titillations dans la gorge?
- Mouchez-vous désagréablement?
- Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge?

NOM.....  
ADRESSE.....

# Le secret de l'énergie.



Vente en Gros: **E.-D. MARCEAU,**  
281 - 285, rue St-Paul  
**MONTREAL**

Le café est un aliment d'épargne, le bon café noir, fort, à l'arôme délicat et pénétrant — le "CAFÉ DE MADAME HUOT" — qui n'a pas de rival, pas plus sous le rapport de la qualité que sous celui du prix. Lorsque vous avez un travail dur ou difficile à faire, qui exige un effort spécial de l'esprit ou du corps, avec une bonne tasse bien chaude de ce délicieux café, vous vous mettez à même d'accomplir votre tâche sans fatigue. Essayez-le. Demandez-le à votre fournisseur: s'il ne l'a pas, je vous en enverrai une boîte de 2 livres, sur réception de 75 cents, si vous habitez la ville; dans les provinces de Québec et d'Ontario, je livre par quantités de 3 boîtes de 2 livres sur réception de \$2.25, et je paie le fret. Buvez donc

LE

## Café de Madame Huot

# GRATIS

## Catalogue Illustré de MERCIERIE POUR HOMMES

SERA ENVOYÉ A N'IMPORTE QUELLE ADRESSE

Adresse **BEAUPRÉ,** Département D.—1718 Ste-Catherine, **MONTREAL Printemps 1906**



## Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75 et \$100

Location \$1.25 par année.

Gazeliers et Electriciens à prix réduits.

Installation de fils électriques.

**THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée,**  
Téi Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, **MONTREAL**

## The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

# Feu le seigneur Globensky

**L**E seigneur Globensky est mort à St Eustache, le samedi, 10 du mois en cours, à l'âge de 75 ans et près de quatre mois.

C'est une des plus belles figures et peut-être la plus franche et la plus généreuse du vieux régime seigneurial qui disparaît si vite.

Seigneur, il l'était dans toute la force du mot par la distinction de ses manières et son esprit de gentilhomme poussé jusqu'à la pratique des plus minutieuses convenances; il l'était par le respect des traditions et le culte de la parole d'honneur, qui, hélas! s'en va si rapidement dans nos modernes façons d'être et de vivre. La parole de M. Globensky valait n'importe quel écrit, et si toute une population, simple et fruste comme celle de l'une de nos plus vieilles paroisses, venait pleurer le seigneur, au jour de ses obsèques, le mercredi 14 de ce mois, c'est qu'elle se sentait atteinte dans le plus intime de son cœur, par la perte d'un protecteur, d'un père en bien des cas, aussi bon, aussi sensible aux souffrances des faibles et des délaissés que superbe aux ambitieux, aux durs de cœur, aux âpres à la curée.

M. Globensky était un loyal et un fils de "loyaliste", ou de "chouayen", lors des troubles de 1837; il fit l'œuvre de sa vie de reconstituer le drame historique qui s'était déroulé à Saint-Eustache et dans les alentours. Une documentation indiscutée et indiscutable, qui était en train de se perdre, fut pieusement recueillie par lui et restera, au-dessus de conclusions peut-être extrémistes, pour servir de bases à l'histoire vraie, vécut, peu lointaine pourtant, mais presque oubliée et qui est à refaire pour répandre tout le grand jour sur cette époque tourmentée.

Homme à idées arrêtées, à convictions aussi vigoureuses que désintéressées, M. Globensky porta de rudes coups à ses contradicteurs, qui ne lui ménagèrent pas la réplique, mais il était incapable de rancune, et sa bonne main loyale était, avant comme après la rencontre, tendue à ceux qu'il pouvait avoir offensés dans ses polémiques ou sur le tréteau. Car M. Globensky, qui conserva jusqu'à sa mort une influence et un prestige personnel, que ses amis invoquèrent pour le forcer d'être leur candidat, fut, en 1875, l'élève de quelques semaines au Parlement fédéral, qu'il quitta bientôt après avoir rendu le comté des Deux-Montagnes à son parti politique. Il refusa plus tard la nomination de sénateur pour la division des Mille-Isles. Mais le plus beau titre de M. Globensky à la reconnaissance de ses compatriotes fut l'encouragement qu'il donna à l'agriculture par la tenue de ses fermes modèles et l'élevage du bétail de race, qui lui valut les plus hautes distinctions dans tous les concours régionaux et de la province, en 1864.

"C'est mon compagnon de vie depuis trente ans, nous disait Madame C. A. M. Globensky, sa veuve inconsolée; il a été pour moi un père, et nul ne sait les trésors de bonté, de charité ouverte à toutes les misères, qui étaient au fond de ce cœur."

Comme bien d'autres qui n'ont eu avec M. Globensky que des relations cordiales, nous dirons touchantes, d'une inaltérable amitié, démontrée par les actes plus que par les paroles, nous offrons, en ces lignes, un témoignage de reconnaissance à l'intègre, au loyal disparu et à sa famille si distinguée, l'expression de nos plus vives sympathies de condoléances.

M. Globensky était, par ses ancêtres et par ses alliances, lié aux familles les plus distinguées du Canada; il suffit de nommer les Lacoste, les Lavolette, les Tachereau, les Panet, les Mackay, les Dansereau, les Taché, les de Montigny, les Lévesque, les Saint-Germain. Il avait épousé en décembre 1876, Mlle Marie-Marguerite-Joséphine Pelland, fille aînée de M. J. F. Pelland, ancien employé civil à Ottawa, qui a occupé pendant trente ans un poste de confiance au Département du receveur général sous les gouvernements Cartier et Macdonald. Mme Globensky est la nièce de feu l'honorable Gédéon Ouhmet.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

Monsieur Charles - Auguste - Maximilien Globensky est né à Saint-Eustache en 1830. Il avait épousé mademoiselle Marguerite-Virginie Lambert Dumont, dernière héritière de la seigneurie des Mille-Isles, concédée en 1683 au Sieur Sidreh Dugué de Boisbriant, un des capitaines du régiment de

Carignan-Salières et l'une des gloires de l'époque.

Le défunt, Monsieur C. A. M. Globensky était le fils du lieutenant-colonel Maximilien Globensky, lequel, né en 1792, devint sous-lieutenant des Voltigeurs en 1812.

Il était le petit-fils d'Auguste-Franz Globensky, né à Berlin en 1754, et venu en Canada en 1774, à l'âge de 20 ans, avec le corps des Chasseurs de Hesse-Hanan. Il était de la compagnie du major de Franken. Il épousa en 1784 mademoiselle Françoise Brosseau. Il se fixa à Saint-Eustache, où il devint la souche d'une nombreuse famille, qui est devant le public depuis



Feu C. A. M. Globensky

longtemps et qui jouit du respect universel.

De ce mariage naquirent six fils, savoir: Maximilien, père du défunt; Eugène, qui fut notaire; Hubert, négociant à St Eustache, père de Monsieur Arthur Globensky, avocat; les docteurs Stephen et Joseph Globensky, dentistes à Montréal; et de David Globensky, ex-échevin de Longueuil; Edouard, Benjamin, père de feu le juge Globensky et de mademoiselle Eléonore Globensky, et Léon, père de Lady Lacoste, de Madame Alfred Garneau, de feu Madame Henri Taschereau, de MM. Léon et Eugène et de feu Edmond Globensky.

Il y eut aussi deux filles, mesdemoiselles Félix et Mèrette Globensky, qui moururent à un âge avancé.



Lieut. Colonel Maximilien Globensky

Monsieur Globensky, le seul fils de Maximilien, qui avait pris en mariage mademoiselle LeMer Saint-Germain, avait quatre sœurs, qui épousèrent, respectivement, monsieur Godfroy Lavolette, ancien Préfet du pénitencier, aujourd'hui décédé; Monsieur Adélarde de Martigny, maintenant l'un des percepteurs du Revenu; messieurs Isaïe Watier, marchand au Côteau, et Alexandre Wilson, marchand à Saint-Eustache, frère de feu l'hon. Chs. Wilson, sénateur, tous deux dans la tombe.

Madame Lavolette, mère de Messieurs Dumont Lavolette, courtier; Dr Camille Lavolette et Sévère Lavolette, marchand de Saint-Jérôme, de l'épouse de M. Henri Dorion, caissier de banque à Saint-Henri, de feu Madame Aristide Piché, est la seule survivante de cette famille.

Le lieutenant-colonel Maximilien avait épousé en secondes noces mademoiselle Panet, ce qui rendait le défunt allié à la famille Lévêque, de Joliette et de L'Assomption.

Le défunt était cousin germain de Messieurs Stephen Mackay, de Saint-Eustache, père des docteurs John M. Mackay, de Belmont Retreat, Québec, du Dr Wm Mackay, de Grenville, de MM. Stephen Mackay, notaire à Montréal, et de Ernest Mackay, de Sainte-Foye, médecin-vétérinaire; de feu madame Arthur Dansereau, de feu madame Hayward, mère de madame Filteau, et de Mme veuve docteur S. Rinfret, de Québec.

Le défunt laisse quatre fils: Lambert, qui occupe une position importante à Ottawa; Léopold, Emile et Raoul, et quatre filles, qui furent mariées avec les messieurs suivants: Dr Globensky Wilson, de Saint-Placide; de Léry Macdonald, seigneur de Rigaud; Edouard Leprohon, de Boston, et J. A. Sauvé, marchand, de Montréal.

Les funérailles, les plus imposantes que nous ayons vues, ont eu lieu au milieu d'un concours de parents et d'amis venus de toutes les parties du comté des Deux-Montagnes et de Terrebonne, aussi bien que d'Ottawa, de Québec et de Montréal.

C'est le Révérend H. Cousineau, curé de la paroisse, qui chanta le service, assisté de MM. les abbés Charlemagne Villeneuve, vicaire à Saint-Louis du Mile-End, et Emmanuel Carrière, vicaire à Saint-Eustache, comme diacre et sous-diacre. Les porteurs étaient: MM. Théophile Paquette, Léandre Saint-Pierre, Hilaire Desjardins, Léon Rochon, Napoléon Ladouceur et Joseph Lefebvre. Les coins du poêle étaient tenus par: MM. Jérémie Paiement, sr., Moïse Taillefer, F. X. Larin, William Robinson, Horace Guérin et Grégoire Pesant.

Conduisaient le deuil: MM. Lambert Globensky, Léopold Globensky, Emile Globensky et Raoul Globensky, les fils du défunt; Dr G. Wilson, de Léry Macdonald, Edouard Leprohon, J. A. Sauvé, ses gendres; Chs. Aug. Globensky, Henri et Paul-Emile Wilson, Chs et Louis Sauvé, ses petits-fils; Joseph Pelland, son beau-frère; Alex. Wilson, Jules Globensky, ses neveux; J. A. Lalonde, Nazaire Morency, Césaire Lavolette, Arthur Dansereau, Dumont Lavolette, F. D. Globensky, Dr Globensky, colonel Mackay, Dr J. N. Mackay, de Québec; Louis DeMartigny, ses cousins.

Dans le cortège: MM. les juges Lacoste, Taschereau et Champagne. l'honorable G. A. Nantel; MM. Hector Champagne, M.P.P.; Gust. Boyer, Jos. Girouard, ex-M.P.P.; Benjamin Beauchamp, ex-M.P.P.; Chas. de Bellefeuille, Adélarde Ouimet, avocat; P. H. Cousineau, avocat; Raoul Lalonde, Alphonse Bertrand, J. A. Desjardins, G. N. Fauteux, N.P.; Arthur Sauvé, Félix Paquin, J. A. Paquin, Dr Chas. Marcell, Ernest Lahaie, Alp. Bélaire, Dr Lecavalier, André Fauteux, J. B. Primeau, Edouard de Bellefeuille, M. Cousineau, maire de Saint-Laurent; A. Pesant, Mathias Goulet, Félix Brunelle, Emile Champagne, David Binette, et des centaines d'autres de Montréal.

Le chœur de Saint-Louis de France, sous la direction de M. Alex. Clerk, exécuta avec beaucoup de succès la messe des morts harmonisée de Perreault. Les solistes étaient MM. Dr Raoul Masson, Monday, R. Dionne, Georges Bertrand et Damien Bertrand.

## Bouquet de pensées

Quelqu'un demande à une petite fille: — Qu'aimes-tu mieux, de ton chat ou de ta poupée? La petite se fit longtemps prier pour répondre; puis elle dit tout bas à l'oreille du questionneur: — Vois-tu, j'aime mieux mon chat; mais n'en dis rien à ma poupée!...

L'indépendance de l'âme fonde celle des Etats. — Mme de Staël. Il ne faut jamais trop parler du bonheur, on l'effarouche. — M. de Combelle.

On pardonne beaucoup aux illusions qui consolent, quand on est aux prises avec les réalités qui ne consolent pas.

# Reins Faibles

Il ne sert pas à grand chose d'essayer de soigner les reins eux-mêmes. Un traitement de ce genre est souvent inutile, parce que les reins ne sont pas à blâmer généralement pour leur faiblesse ou leur irrégularité. Ils n'ont ni pouvoir ni contrôle sur eux-mêmes. Ils sont dirigés et mis en opération par un mince filet nerveux qui seul est responsable de la condition dans laquelle ils se trouvent. Si le nerf qui commande aux reins est fort et plein de santé, les reins aussi sont forts et en pleine santé. Si le nerf des reins ne fonctionne pas bien, vous connaissez l'inévitable résultat — une maladie des reins.

Ce nerf délicat n'est qu'une unité dans le grand système des nerfs. Ce système contrôle non seulement les reins, mais aussi le cœur, le foie et l'estomac. Pour plus de simplicité, le Docteur Shoop, a appelé ce système les "Nerfs Intérieurs." Ce ne sont pas les nerfs de la sensibilité physique — non plus que ceux qui vous permettent de marcher, de parler, d'agir et de penser. Ils sont les maîtres nerfs et tous les organes vitaux sont leurs esclaves. Le nom commun de ces nerfs est "nerfs sympathiques" parce que chaque groupe est en relation constante et sympathique avec son voisin et qu'une faiblesse d'un côté provoque inévitablement une faiblesse dans tout le système.

Le seul remède qui vise à traiter, non les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent et qui sont coupables, est connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restaurant du Dr. Shoop" (En tablettes ou liquide.) Ce remède ne soigne pas seulement les effets ou symptômes, mais les causes. Tout en amenant un soulagement immédiat, ses effets sont permanents.

Si vous aimez à lire un livre intéressant sur les maladies des nerfs intérieurs, écrivez au Docteur Shoop. Avec le livre, il vous enverra aussi un "Bulletin de Santé" — un passe-port à une forte santé. Le livre et le "Bulletin" sont gratuits.

Pour avoir gratuitement le livre et le "Bulletin," écrivez au Dr. Shoop, Boîte de Poste 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez avoir

Livre 1 Sur la dyspepsie. Livre 2 Sur le Cœur. Livre 3 Sur les Reins. Livre 4 Pour les Femmes. Livre 5 Pour les Hommes. Livre 6 Sur le Rhumatisme.

# Le Restaurant du Dr. Shoop

est préparé en tablettes et en liquide. Il est mis en vente dans plus de quarante mille pharmacies. Les cas peu sévères peuvent se guérir avec une seule dose.

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

## MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,  
221, Rue St-Jacques, MONTREAL.  
Tel. Bell Main 1691

## Si vous souffrez

d'Ulcères  
Varices  
Eczema,  
"Jambe de Lait"  
ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 304 rue St-Jacques

## VER(SOLITAIRE

### TENIFUGE LANCOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TENIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCOT, Pharmacien  
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 rue St-Laurent, Montréal



AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, marquées sur l'enveloppe "Soumissions pour construction", seront reçues au bureau des Commissaires du chemin de fer Transcontinental à Ottawa, jusqu'à midi, lundi, le douzième jour de mars 1906, pour les travaux nécessaires à la construction, conformément aux plans, profils et devis des dits Commissaires, pour les sections suivantes du chemin de fer Transcontinental, les dits travaux seront complétés le ou avant le 1er de septembre 1907, savoir: —

(1) District "F". Partant d'un point désigné sur les plans des dits Commissaires à ou près de la cité de Winnipeg, et allant jusqu'à un point appelé "Peninsula Crossing", près du point de jonction de l'embranchement Fort William du chemin de fer Grand-Tronc-Pacifique, une distance d'environ 245 milles.

(2) District "B". Partant d'un point désigné sur les plans des dits Commissaires, à l'extrémité nord du pont de la Compagnie de pont et de chemin de fer de Québec, dans les environs de la cité de Québec, et allant jusqu'à un point près de la Tuque, une distance d'environ 150 milles.

(3) Un viaduc en acier d'à peu près 3,000 pieds de longueur en travers de la vallée du Cap Rouge, dans le dit district "B", dans le voisinage de la cité de Québec, les travaux devant être exécutés en conformité du Devis Général des Commissaires du chemin de fer Transcontinental, et le Devis Général pour ponts et viaducs en acier du Ministère des Chemins de fer et Canaux, 1905.

On peut voir les plans, profils et devis au bureau de l'ingénieur en chef des Commissaires, à Ottawa. Aussi au bureau de l'ingénieur de district à Kenora, Ontario, pour la section du district "F", et pour la section du district "B", au bureau de l'ingénieur de district à Québec.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront reçues que si elles sont faites en double, et sur les formules imprimées fournies par les Commissaires.

Des soumissions distinctes doivent être soumises pour les travaux dans chaque district.

Les soumissionnaires ne devront aucunement se baser sur la classification ou sur aucun autre renseignement donné par aucune personne de la part des Commissaires, et avant de soumettre une soumission, les soumissionnaires devront faire un examen soigneux des plans, profils, dessins et devis, et lire les formules à remplir, et se renseigner parfaitement sur la quantité et la qualité des matériaux et la nature de la main-d'oeuvre requis; et ils sont censés accepter et consentir à être liés par les termes et conditions contenus dans la formule de soumission.

Chaque soumission devra être signée et scellée par toutes les parties à la soumission et attestée par témoins, et être accompagnée d'un chèque accepté par une banque chartrée de la Puissance du Canada, payable aux Commissaires du chemin de fer Transcontinental, pour la somme de quatre cent mille piastres (\$400,000), pour le district "F", et deux cent vingt-cinq mille piastres (\$225,000), pour le district "B", et trente-cinq mille piastres (\$35,000) pour le viaduc en acier dans le dit district "B".

Toute personne dont la soumission est acceptée devra, sous dix jours après son acceptation, fournir la garantie requise par les Commissaires pour la bonne et fidèle exécution du contrat selon les termes, signer le contrat, les devis et autres documents que les Commissaires exigent d'être signés, et dans tout cas de refus ou de manquement de la part de la partie dont la soumission est acceptée, de compléter et exécuter un contrat avec les dits Commissaires et de fournir la garantie approuvée sous dix jours après l'acceptation de la soumission, le dit chèque sera confisqué aux Commissaires comme dommages-intérêts pour tel refus ou manquement, et tous droits contractuels acquis par l'acceptation de la soumission seront perdus. Les chèques déposés par des parties dont les soumissions sont rejetées seront remis sous dix jours après la signature du contrat.

On attire l'attention aux clauses suivantes dans la formule du contrat: —

"Tous les artisans, journaliers ou autres personnes qui font du travail en vue de la construction des travaux par le présent entrepris, recevront les gages qui sont généralement acceptés comme courants pour des ouvriers compétents dans le district où le travail se fait, et s'il n'y a pas de prix courant dans ce district, alors un taux de gages juste et raisonnable; et, dans le cas où un différend s'élèverait quant à savoir ce qui est le taux courant ou juste et raisonnable, la question sera déterminée par les Commissaires, dont la décision sera finale."

"Cette convention est assujétie aux règlements actuellement en vigueur, ou qui

seront en aucun temps à l'avenir en vigueur durant la construction des travaux ici entrepris, faits sous l'autorité du Département du Travail, et qui sont ou seront applicables à ces travaux."

"L'entrepreneur, dans tout le cours des dits travaux, n'emploiera que les matériaux, la machinerie, l'outillage, fournitures et fonds de roulement manufacturés ou produits en Canada, pourvu que ces choses puissent être obtenues en Canada à aussi bonnes conditions qu'ailleurs, en tenant compte de la qualité et du prix."

L'entrepreneur se conformera aux règlements concernant l'incendie adoptés par les Commissaires, et aussi aux lois et règlements concernant l'incendie dans les diverses provinces où les travaux se font.

Le droit est réservé de rejeter aucune ou toutes ces soumissions.

Par ordre,

P. E. RYAN, Secrétaire.

Commission du Chemin de fer Transcontinental, Ottawa, 8 février 1906.

Rien ne sera payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y être autorisés par les Commissaires.



RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN

TOUË section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire faire l'entrée par quelqu'un.

DEVOIRS DU COLON. — Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON — Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre, pour le charbon mou, et à \$20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ. — Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$100 par année, pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou les payer au régistrateur du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locateur pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2 1/2 pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$5.00, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux

Echange de Cartes Postales

Dans un but de documentation, l'Album Universel échangerait cartes postales de Montréal et du Canada, contre cartes postales, vues d'Italie.

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier de notre bon vouloir, à cet égard, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses à la Poste restante ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent échangent avec plaisir des cartes postales illustrées, avec monde entier:

- Yvonne Beaudoin, Villa Helena, St Henri de Lévis; vues étrangères. — M. H. Barry, 614 St Valier, Québec; vues seulement. — Félixine Chouinard, 77 Latourelle, Québec. — J. R. Gascon, 721 Sanguinet, Montréal. — Virg. Bilodeau, 82 Richelieu, Québec; vues de St Hyacinthe, Lévis, Sherbrooke, St Jean, N. B., et fantaisies avec Québec. — Miss Helen McCarthy, 50 First St., Auburn, Me; corr. anglaise. — Miss Margaret Vinsnorth, 137 First St., Auburn, Me; corr. anglaise. — Miss Alice Kawstron, 32 Cook St., Auburn, Me; corr. anglaise. — Miss Mabel O'Brien, 37 Curran St., Auburn, Me; corr. anglaise. — Laurentine Toutant, Nicolet; signature côté vue. — A. Trudel, 105 Richelieu, Québec. — Eugénie Carbonneau, 78 St Olivier, Québec. — Blanche Drolet, rue Arthur, Notre-Dame, P. Q. — Mlle DuPlessis, Ste Anne de la Pocatière; fantaisies, cartes en cuir ou en celluloid. — Adolphe Dansereau, Hôtel Queen, Montréal. — Roland Gagnon, 218 St Valier, Québec. — Joséphine Duteau, 23 Hadwin St., Central Falls. — Emile Vallière, Sacré-Coeur de Marie, Qué. — Paula Lapiere, 1124 St Laurent, Montréal; timbre et signature côté vue. — Annette Bordeleau, Ottawa, Ont.; vues d'Ottawa exceptées. — Damase Mathieu, 654 Ontario, Montréal; vues colorées, excepté de Québec, Montréal et Ottawa. — Henri Valentine, 18 Rivard, Montréal. — Marie-Louise Couturier, Murray Bay, Qué. — Valance Sirois, Cacouna, P.Q. — Berthe Lapiere, 172 Beaudry, Montréal. — Bernadette Dupré, 737 Demontigny, Montréal. — Violette Carle, 54 Bienville, Montréal; n'accepte pas genre comique. — Nivette Dion, Antonia Châteauevert, Malvina Bélanger, Marie-Jeanne Bernard, Monteauban, C. de Portneuf; timbre côté vue. — Abel A. Guilmette, 140 Broad St., Pawtucket, R. I. — Antonine Mantha, 150 St Christophe, Montréal; Blanche Desjardins, 33 Bertrand, Montréal; Stréna Wilson, 109 1ère avenue, Viauville; fantaisies et séries. — Annette Charpentier, 832 Demontigny, Montréal; fantaisies. — Alexandrina Brien, 832 Demontigny, Montréal; Mlle Millier, 203a Montcalm, Montréal; fantaisies. — Anne-Marie Leblond de Brumath, 355 St Denis, Montréal; timbres côté vue. — Lydia Garneau, 306 Clinton St., Woonsocket; séries et fantaisies. — Exilia Ledoux, 80 Rathburn St., Woonsocket. — Laura Lafrenay, 134 Newland Ave., Woonsocket. — Hector Belhumeur, 61 Elm St., Woonsocket; fantaisies, timbres côté vue. — Omer Tessier, 424 East School St., Woonsocket; fantaisies, timbre et signature côté vue. — Joseph Belhumeur, Social St., Woonsocket; fantaisies, timbre et signature côté vue. — Antonio Lacroix, 23 Broad St., Auburn, Me. — Ovide Lavoie, 135 Oxford St., Lewiston, Me. — Laura Rochette, 67 rue d'Aiguillon, Québec. — Mlle M. A. Fortin, 188 St Jean, Québec. — A. Vincent Marien, 60 Field St., Montello, Mass. — Thérèse Langevin, 157 Mentana, Montréal.

bails de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux, \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2 1/2 pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY, Député ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1832 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Cartes Postales

250 vues différentes du Canada les plus artistiques sur le marché



10c la doz., 75c le cent

Grand assortiment de fantaisies, les sujets les plus nouveaux aux plus bas prix.

DEMANDEZ CATALOGUES MENSUELS

ROMEO ROUSSIL

EDITEUR D'ART

218, rue Saint-Laurent, (MONUMENT NATIONAL)

La seule maison qui paie invariablement le port et qui accepte en paiement des timbres de toutes nationalités.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Reins ainsi que des troubles féminins par l'usage des



200 doses, \$1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario, près Saint-Hubert Téléphone Bell EST 3389

Ameublements de Salon

Chics, Durables et Bon Marché, Offre Unique. DRAPERIES style moderne

Succès complet dans cette ligne par F. DUFOUR, ancien tapissier du Bon Marché, Paris. Se rend à domicile pour vente et réparations de meubles.

Satisfaction à tous Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

LE MUSÉE

Cartes Postales Illustrées GROS ET DETAIL

Pour les MARCHANDS et les COLLECTIONNEURS nous envoyons des échantillons au prix du gros, sur réception de Mandat ou Timbres.

Un ALBUM donné GRATIS pour tout achat de \$1.00.

ALBUMS... de 25 cts à \$5.00

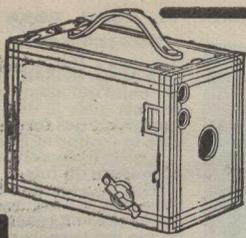
Ordres par la malle exécutés promptement.

C. VEZINA, Jr., PROPRIÉTAIRE

1836 1/2, rue Ste-Catherine Tél. Est 637 Mentionnez l'Album Universel.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par Marion & Marion, Ingénieurs-Consailleurs, Bureaux: Edifice New York Life, Montréal, et Washington, D. C.



**Pour les JEUNES comme pour les VIEUX**

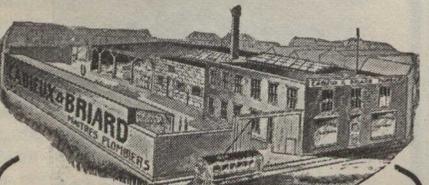
**Un appareil photographique 'BROWNIE'**

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédions notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



**CADIEUX & BRIARD**  
Maitres - Plombiers

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

TEL. BELL EST 1819

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

**T. Lessard**  
Ci-devant Lessard & Harris

Ingenieur mecanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

181 RUE CRAIG EST MONTREAL

**Jos. R. Mainville, L.L.B.**

BUREAU : NOTAIRE LE SOIR :  
Edifice "La Presse" Coin Rachel et Av.  
Rue Saint-Jacques de l'Hotel de Ville  
TEL. MAIN 977 TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

**L. R. Montbriant**  
ARCHITECTE, A.A.P.O.

Mesureur et Evalueur

No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036

**A. Carrière**  
PEINTRE de  
Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisage

851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD

**Labelle & Lessard**  
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

Bureaux : 71a St-Jacques

TEL. BELL MAIN 2996

**Latreille & Frère**  
CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

**Lacasse Rousseau**  
INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL  
The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420

**Brouillet & Lessard**  
CONTRACTEURS EN BOIS

79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

**Jos. Daniel**  
CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal

ÉTIQUETTE  
**UNION 10 TYPO.**  
JACQUARTIER 145

**Une innovation à laquelle tout le monde applaudira**

(PAGE OUBLIÉE)

J' ai tenu à remercier publiquement, tant au nom de l'humanité tout entière qu'au mien propre, l'administration des Chemins de fer de l'Ouest, de l'honneur qu'elle m'a fait en m'invitant, moi seul de la presse, au très intéressant essai de vendredi dernier.

Ajoutons que cette expérience a été pleinement couronnée de succès et qu'elle n'attend plus que l'homologation de l'Etat (est-ce bien le terme?) pour entrer dans la pratique.

...On ne m'avait pas dit de quoi il s'agissait.

—Trouvez-vous, me prévenait simplement un très aimable ingénieur de la Compagnie, trouvez-vous à 10. 25 à la gare des Batignolles, et vous assisterez à quelque chose de fort curieux.

Vous pensez si j'eus garde de manquer pareille occasion!

A l'heure dite, j'étais au rendez-vous. Un train chauffait, tout prêt à partir.

Pas mal de personnages bien mis se trouvaient déjà là, dont beaucoup portaient à la boutonnière la rosette rouge de la Légion d'honneur.

—En voiture, s'il vous plaît, Messieurs! cria l'ingénieur aimable dont j'ai parlé plus haut.

J'ai oublié de le dire, mais je pense qu'il est temps encore de réparer cette négligence, il faisait excessivement chaud.

Nous montâmes dans nos wagons. Un coup de sifflet déchira l'air, le train s'ébranla.

Ce train était un de ces trains qui ressemblent à tous les trains.

Il se composait de plusieurs wagons, lesquels se subdivisaient eux-mêmes en un certain nombre de compartiments.

Jusqu'ici, rien d'anormal, rien de nouveau.

J'en étais là de mes réflexions, quand, à ma grande stupeur, j'aperçus tous mes compagnons de route en train de se déchausser.

De l'air le plus naturel du monde, ces messieurs enlevaient leurs bottines et leurs chaussettes.

Ils relevaient leur pantalon et leur caleçon jusqu'aux genoux.

Après quoi, l'un d'eux souleva une plaque de tôle et mit à découvert un large bassin rempli d'eau, bassin occupant toute la largeur du compartiment.

Et tous ces gens de se livrer aux douceurs du bain de pieds.

Moi, je fis comme eux.

On ne saurait se figurer, si on ne l'a pas goûtée soi-même, l'exquise sensation que procure un bain de pieds en "rail-road": c'est délicieux.

Je compris alors à quelle expérience j'assistais.

D'ailleurs, un monsieur décoré me mettait au courant, avec une de ces bonnes grâces comme on n'en rencontre plus que dans les hautes sphères administratives.

L'installation des bains de pieds dans toutes les voitures de la Compagnie aura plusieurs résultats excellents:

Pour les voyageurs: aise, hygiène, propreté.

Pour les Compagnies: énorme économie de combustible.

Au moment où on la refoule dans les dits bassins, l'eau est à une température d'environ 15 degrés.

Le contact avec les pieds des voyageurs l'amène assez rapidement (surtout e.e.e., à la température du pied humain, 37 degrés.

A ce moment, l'eau tiède est refoulée dans la chaudière et remplacée par de la plus fraîche.

C'est donc 22 degrés de chaleur qui ne coûtent rien à l'administration.

J'ai égaré le papier sur lequel j'avais pris mes notes, mais je crois me rappeler que la chaleur humaine, ainsi captée et utilisée, représente une économie de 100 grammes de charbon par voyageur et par kilomètre.

Voilà, je crois, un fait unique dans les fastes des grandes Compagnies: une réforme réunissant dans une commune satisfaction les actionnaires et le public.

Le voilà, le bon collectivisme, le voilà!

ALPHONSE ALLAIS.

MM. Fetherstonhaugh & Cie, Solliciteurs de Brevets, Edifice de la Canada Life, Montréal, nous fournissent la liste suivante de brevets récemment obtenus par leur entremise:

Canada.—W. Scrimgeour, Appleton, Ont., freins détachables. H. H. Bailey, Ottawa, Procédé pour traiter la graine du chanvre destiné à produire le fil. J. W. Mowbray, Walton, Soupape mobile pour locomotive. W. H. Beckett, Dunchurch, Ont., Noix d'érouis. J. Hounker, Ottawa, Passoire à potage. H. L. Wagner, Toronto, Attaches à crochet pour ruban, collet, etc. A. T. Abbey, Victoria, C.A., Indicateurs à fluorescence. R. Simpson, London, Ont., Appareil pour préparer les conserves de fruits.

Etats-Unis.—Benjamin H. Howser, Mount Eden, Kentucky, Supports ajustables.

**CLARK'S CORNED BEEF.**



**Ayez toujours à la maison**

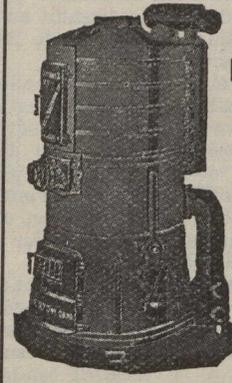
Quelques canistres du BOEUF SALE DE CLARK cela vous exemptera peut-être des promenades fatigantes et longues au magasin.

Beau boeuf — bien préparé, les os et le gras superflu enlevés, vous n'avez qu'à ouvrir le canistre pour avoir tout prêt à servir un repas délicieux, fortifiant et très économique.

Commandez-en sans retard.

WM. CLARK, Mfr. — MONTREAL

**La fournaise à eau chaude "Nouvelle Star"**



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

**The Star Iron Co'y., Limited**

593, rue Craig, Montréal

**Un CADEAU pour FUMEURS**

L'allume Cigare "MATCHLESS" allumera votre cigare, cigarette ou pipe au plus gros vent. Remplace avantageusement les allumettes. Consiste en quatre parties se remplaçant facilement. Ressemble à un porte-allumettes. Fini en aluminium, en nickel ou en acier oxidé. Prix, 75 cts Expédié franc de port sur réception du prix.



Adressez: T. THÉO. VALIQUETTE, 1735, rue Sainte-Catherine, - Montréal

**Femmes anxieuses, Femmes souffrantes**

Le célèbre Dr Wilson a écrit pour vous un livre contenant des conseils qui valent leur pesant d'or. Il en a une copie pour vous qu'il vous enverra GRATUITEMENT sur demande. Ecrivez aujourd'hui même.

**Dr. Wilson Med. Co.,** 204 Rue St-Jacques MONTREAL.

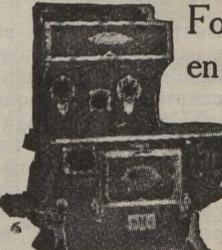


**Fourneau "Pilot" en acier de Walker**

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent  
**HUDGER GRAVEL,** Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 22 à 28 Place Jacques-Cartier, APRÈS 6 p.m. Est 2314 MONTREAL Tél. Marchands, 964



**ANTI-KOR LAURENCE**

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant

Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS**



**Ornements et bijouterie artistique**

Tout, à votre choix et à des prix défiant la plus dure compétition. Venez nous voir.

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
212, rue St-Laurent MONTREAL



**Guérison garantie**  
Constipation, Dyspepsie, Congestion du Foie, Maladies de la Peau, etc.

**HERBAROOT**

Un remède composé d'herbages, racines, gommes, etc. Chaque boîte contient une garantie positive que si vous ne guérissez pas, votre argent vous sera remis. Prix: \$1 la boîte.

**Echantillon Gratuit**  
HERBAROOT MEDICAL CO, 204, St-Jacques, Montréal

Nos agents se font des salaires de \$12 à \$50 par semaine. Si vous désirez travailler pour nous, écrivez pour échantillons et conditions.

**SI** cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

L'ALBUM UNIVERSEL  
A NEW-YORK

New-York, la métropole des Etats-Unis, la Babylone moderne de ce continent, est une des villes du monde où se publient les plus grands et les plus volumineux journaux de l'univers. Là, dans le brouhaha de l'activité merveilleuse du peuple américain, des publications dans toutes les langues sont, chaque jour, mises en circulation. Pour parler franc, les journaux et revues de langue française tiennent, à New-

York, une place plutôt secondaire. Néanmoins, et nous sommes heureux de le dire, l'Album Universel n'y est pas, beaucoup s'en faut, le moins lu. S'il en est ainsi, nous le devons au zèle de notre dévoué agent, et ami, à New-York, M. J. B. Grandmaison, dont nous avons le plaisir de publier ici la demeure, ainsi qu'un groupe formé par quelques-uns de nos compatrio-



L'Agence de l'ALBUM UNIVERSEL à New York, chez Mr J. B. Grandmaison, 236 East 80th street, New-York.

tes distingués résidant dans la métropole de l'Union. Et, ce faisant, nous acquittons presque une dette de gratitude envers ces braves Canadiens-français de là-bas. Car, nous savons qu'ils se réunissent amicalement dans l'agence de l'Album, à New-York, pour causer de notre chère patrie qu'ils ne sauraient pas plus oublier que nous ne les oublions, comme ils en ont ici la preuve. Puissent-ils tous prospérer dans

leurs affaires et être heureux, ces chers compatriotes, qui, au milieu du peuple le plus actif et le mieux doué pour les affaires, savent faire briller les qualités éminentes propres à nos gens. Avec ces mots de bons souvenirs, l'Album Universel est donc heureux de leur envoyer un chaleureux et cordial salut tout fraternel.



Quelques canadiens-français distingués, de New-York

1. Louis Renaud, Conducteur au Local 707 C. L. M.
2. Louis Bellemare, trésorier, Conseil 142 C. B. M.
3. J. C. Hogue, Président de la Société St Jean-Baptiste de New-York.
4. J. L. P. Gravel, trésorier du Club Canadien-français de New-York.
5. Félix Mathieu, Syndic, Local 707.
6. J. H. Lemelin, député, au No 13. C. au Local 707.
7. Jos. B. Grandmaison, Vice-président du Club Canadien-français de New-York.
8. Wilfrid Fiset, trésorier au Local 707.
9. Antoine Thériault, huissier au Local 707.
10. Ph. Lanoie, secrétaire au Local 707.
11. Albert Dumont, Auditeur au Local 707.
12. François St Laurent, officier ordonnateur, Société St Jean-Baptiste de New-York.

ADOPTÉ PARTOUT

Le BAUME RHUMAL est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Guérit et toutes  
Rhumes les Maladies  
des Bronches

SIROP  
MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Non-seulement guérit-il le Rhume mais grâce à ses qualités toniques il renforce tout le système hâtant ainsi la guérison complète et prévenant de longues convalescences. Prenez-le et votre toux cessera. 35 cents le gros flacon. En vente partout.

CIE J. L. MATHIEU, Prop. SHERBROOKE, P. Q.  
L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaires en gros, Montréal.

LE PACIFIQUE  
CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, - \*7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, \*9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
OTTAWA, †8.45 a.m., \*9.40 a.m., †10.00 a.m.  
†4.00 p.m., \*10.10 p.m.  
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.  
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.10 p.m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., \*2.00 p.m., †5.15 p.m., \*11.30 p.m.  
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.  
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.  
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.  
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.  
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

\* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches et jours fériés.  
M Jeudi, à Mardi et jeudi seulement. † Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi.  
† Samedi seulement.

A LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts  
chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- |                     |   |       |
|---------------------|---|-------|
| H. ARDEL.....       | Le Rêve de Suzy.....                    | 1 vol |
| J. THIERY.....      | Châteaux de Cartes.....                 | 1 "   |
| J. de GASTYNE.....  | Mère Crucifiée.....                     | 1 "   |
| E. CAPENDU.....     | Le Capitaine Laches-<br>naye.....       | 5 "   |
| P. SALES.....       | L'honneur du Mari.....                  | 5 "   |
| X. de MONTEPIN..... | La Femme Détective.....                 | 5 "   |
| C. GUEROUT.....     | La Bourgeoise d'Anvers.....             | 5 "   |
| X. de MONTEPIN..... | Le Crime de la Poi-<br>vrière.....      | 4 "   |
| H. CONSCIENCE.....  | Guerre des Paysans.....                 | 4 "   |
| P. FEVAL.....       | Chouans et Bleus.....                   | 5 "   |
| E. GABORIAU.....    | L'Affaire de la Rue de<br>Provence..... | 2 "   |
| E. BERTHET.....     | Le Pacte de Famille.....                | 1 "   |
| A. MATTHEY.....     | Vengeance Secrète.....                  | 1 "   |
|                     | Etc., Etc., Etc.                        |       |

LIBRAIRIE DEOM FRERE  
1877 rue Ste-Catherine,  
MONTREAL

PATENTES  
QUI PROTEGENT

Featherstonagh & Cie  
Charles W. Taylor, ancien exami-  
nateur du bureau des Brevets.  
EDIFICE CANADA LIFE,  
MONTREAL, CHAMBRE 39.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM  
PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE  
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m.,  
Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15  
p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Dé-  
troit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,  
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté,  
aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours,  
aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., † 11.10 a.m.,  
\* 7.40 p.m.  
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m.,  
\* 7.17 a.m.

\* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches  
exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m.,  
tous les jours.  
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de  
semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-  
Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and  
Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des  
excepté le dimanche. } Montagnes Adiron-  
7.00 P.M. tous les jours. } dacks, Malone, Utica,  
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au  
Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local  
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chatau-  
1.35 P.M. le samedi seulement. } guay, Beauhar-  
5.10 P.M. excepté le dimanche. } nois et Valley-  
7.00 P.M. tous les jours. } field.  
9.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chars  
Pullman, et toutes informations, adressez-vous  
au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,  
Agent local pour la vente des billets Agent général

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs,  
Chartreuse, Bénédicti-  
ne, Anisette, etc, pour la moitié du prix  
régulier.—Vous trouverez les directions  
nécessaires dans mon livre intitulé

LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS  
Gratit que je vous enver-  
rai GRATIS sur demande. . . . . Gratit  
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

## DUPUIS FRERES

Nos magasins sont fermés tous les soirs, à 6 heures, excepté le Samedi.

Les commandes par la maille, sont EXÉCUTÉES AVEC SOIN.

## Notre exposition des tissus nouveaux pour Robes et Costumes :: :: ::

Un succès éclatant : Des milliers de personnes répondent à notre invitation.

Cette première journée de notre exposition des nouveaux tissus pour robes est un véritable succès; à certaines heures, l'affluence des visiteurs était considérable, les différents rayons où sont étalés les nouvelles étoffes étaient littéralement encombrés.

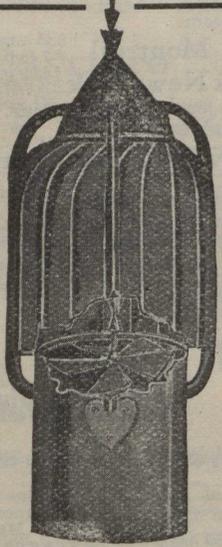
Nous continuerons cette semaine notre exposition en y ajoutant des lignes nouvelles, qui nous arrivent présentement.

A remarquer, l'étalage des Crêpe de Chine, Draps Amazone, Eoliennes de fantaisie, Laine et Soie pour robes de soirées, Drap de Chine et Popeline de soie, Tissus pour costumes de rue, Serges "Home Spun", Tweeds de fantaisie, Draps unis pour costumes de rue, etc., etc.

## DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est  
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

## Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des établis, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

**T. LESSARD**  
Ci-devant de Lessard & Harris  
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage  
191 rue Craig Est, Montréal  
En face du Champ-de-Mars

## Personnel

Cette semaine, l'Album Universel a eu le plaisir de recevoir la visite de Son Honneur le juge Saint-Julien, d'Ottawa. Ce distingué magistrat, qui s'intéresse à toutes choses concernant le progrès et le bien-être de la race canadienne-française, s'est fort intéressé à l'outillage et à l'oeuvre de l'Album Universel. Et, ce n'est pas sans quelque fierté que nous avons entendu Son Honneur le juge Saint-Julien faire, de vive voix, l'éloge de notre revue et lui souhaiter toutes sortes de succès, pour le bien et l'avancement intellectuel de nos compatriotes.

## Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 18 février 1906.

Sabourin, Dieudonné, 19 ans.  
Rajotte, Marie-Louise, 33 ans.  
Laprosse, Bruno, 37 ans.  
Lajeunesse, Dme Jos., née Dupré, 35 ans.  
Bourgeois, Dme Aug., née Brossard, 43 ans.  
Clancey, Thomas, 28 ans.  
Larivé, Félix, 38 ans.  
Chouinard, Dme Ubalde, née Sourdif, 78 ans.  
Perrault, Joseph-Emile, 24 ans.  
Dagenais, Vve Frs., née Lepage, 70 ans.  
Prévost, Chs., William, 38 ans.  
Lamarque, Dme Nap., née Desourdy, 25 ans.  
Barbeau, Vve Ludger, née Lefrançois, 77 ans.  
Cousineau, Dme Moïse, née Olivier, 52 ans.  
Donnelly, Edmund-Miles, 16 ans.  
O'Brien, Patrick-Michael, 28 ans.  
Ferns, Vve Edward, née Gallagher, 64 ans.  
Normandin, Chs. Gaston, 17 ans.  
Munroe, Henry, 61 ans.  
Dunberry, Adéline, 53 ans.  
Lefebvre, Michel-Théodule, 58 ans.  
Coffey, Vve Thomas, née Cox, 82 ans.  
Lafrance, Rose-Marie, 16 ans.  
Durand, Vve Louis, née Allard, 72 ans.  
Meilleur, Vve Jean, née Rivard, 87 ans.  
Desmarteaux, Arthur, 27 ans.  
Laporte, Dme Jos., née Dufort, 59 ans.  
Brodeur, Dme Daniel, née Duranceau, 28 ans.  
Thomas, Dme Chs. Sydney, née Lalonde, 59 ans.  
Nepveu, Vve Jacques, née Daoust, 82 ans.  
Portelance, Dme Narcisse, née Lacroix, 65 ans.  
Prud'homme, Clara, 16 ans.  
Robitaille, Amédée, 33 ans.  
Latour, Philorum, 49 ans.  
Guenette, Vve Antoine, née Beauvais, 66 ans.  
Paquin, Dme Virgile, née Thibault, 33 ans.  
Welsh, Henry, 42 ans.  
Dagenais, Dme Georges, née Vallée, 42 ans.  
Dufort, Dme Samuel, née Gaudreau, 33 ans.  
Paterson, Vve Miles, née Smith, 57 ans.  
Gauvreau, Vve Jos., née Charron, 63 ans.  
Finnigan, John, 52 ans.  
Leroux, Anthime, 44 ans.  
Allard, Dme Zéphirin, née Giroux, 57 ans.  
Blanchard, Edouard, 28 ans.  
Brais, Louis-Aimé, 52 ans.  
Belland, Jos.-Elzéar, 62 ans.  
Contant, Joseph-Odilon, 36 ans.  
Dubreuil, Vve Honoré, née Herse, 81 ans.  
Nobert, Joseph-Cyrille, 43 ans.  
Laurin, Dme Jos., née Lebrun, 33 ans.

## UNE INNOVATION SUR LE GRAND-TRONC

En vue de faciliter la prompt livraison des bagages à Toronto, Montréal et Hamilton, et d'éviter les retards et les ennuis causés à ce sujet, le Département général des Bagages du Grand-Tronc vient de prendre arrangement pour que, de toutes les gares du Canada, les bagages des voyageurs de l'une de ces trois villes puissent être consignés directement à leur résidence, hôtel ou quai de bateaux à vapeur.

Par suite de ces arrangements, un voyageur partant de n'importe quelle gare du Grand-Tronc pourra, sur paiement de 25 cents pour chaque colis, faire consigner ses bagages directement à sa résidence, son hôtel, etc.; ceci lui évitant la nécessité de s'inquiéter de la livraison de ses bagages à son arrivée, et lui en assurant le prompt transport à destination.

D'après ce système, les bagages, à leur arrivée à la gare, seront immédiatement remis à la Compagnie de Transfert pour PROMPTE LIVRAISON, ce qui évitera les retards antérieurement occasionnés par le passage à la chambre aux bagages, l'enregistrement, les recherches, etc., et épargnant du temps et d'inutiles managements. La date à laquelle ce service prendra effet sera annoncée ultérieurement.



## Un peu d'hygiène

L'alimentation artificielle du nouveau-né.

L'alimentation naturelle du nouveau-né est le lait de la mère ou d'une nourrice; quand, pour une raison quelconque, on ne peut donner à un enfant le seul aliment naturel qui lui convienne, on fait de l'alimentation artificielle, et on a recours alors au lait de différents animaux, de la vache presque exclusivement.

Pendant les trois premiers mois, on donne à l'enfant une tétée ou un biberon toutes les deux heures, pendant le jour seulement; la nuit, l'intervalle entre les tétées ou les biberons sera le double tout au moins. A partir de trois mois, l'enfant ne devra plus prendre de lait que toutes les trois heures le jour, toutes les six heures la nuit.

Quand un enfant est soumis à l'alimentation artificielle, il arrive trop souvent qu'on lui présente des quantités de lait trop considérables; aussi faut-il connaître l'état exact de ses besoins suivant son âge.

Le premier jour, l'enfant prend une once et demie de lait en tout; le deuxième jour, le double, et vous augmenterez ainsi d'une once et demie par jour jusqu'au dixième jour, ce qui fera environ un litre par jour.

Du onzième au trentième jour, vous donnerez deux onces par biberon; le deuxième mois, deux onces et demie; le troisième mois, trois onces; le quatrième mois, trois onces et demie; le cinquième mois, quatre onces; le sixième mois, quatre onces et demie; le septième mois, cinq onces. Si vous dépassez ces doses, vous risqueriez de donner à l'enfant des indigestions.

×

## Le clou.

On appelle communément clou une grosseur rouge, dure, douloureuse, qui suppure, s'ouvre et laisse échapper de sa cavité une petite masse molle, grisâtre, appelée bourbillon. Le clou est contagieux, et une personne atteinte de clou peut s'inoculer à elle-même de nouveaux clous; mais en dehors de la contagion, il existe des causes prédisposantes telles que le frottement, le grattage, etc. De plus, certains sujets ont une véritable prédisposition aux clous, et l'un n'est pas plutôt guéri qu'il en survient de nouveaux; on dit alors que ces personnes sont atteintes de furonculose. Le mal débute en général par un petit point rouge; puis le clou va grandissant, et en trois ou quatre jours, il atteint son plein développement; puis il s'ouvre et le soulagement survient aussitôt; la cicatrisation est complète en quelques jours, mais il subsiste toujours une cicatrice indélébile.

Comme traitement, cataplasmes froids de fécule de pomme de terre, préparés avec de l'eau boriquée, tant que le clou n'est pas ouvert; aussitôt l'ouverture faite, maintenir en permanence des compresses d'eau bouillie coupée d'un tiers d'alcool camphré. Comme traitement général contre la furonculose, il faut avoir recours à la levure de bière fraîche, dont on prendra deux ou trois cuillerées à café par jour, avant les repas, dissoutes dans un peu d'eau ou de bière.

## Effondrement d'un village aux Etats-Unis

Une catastrophe vraiment extraordinaire, sinon sans exemple, a récemment éprouvé Haverstraw, localité de l'Etat de New-York, située à proximité de la rivière Hudson.

Dans la nuit du lundi 7 janvier, une grande partie de ce village s'est effondrée brusquement, ensevelissant sous les ruines et les amas de terre les habitants surpris en plein sommeil: tout un coteau bâti s'était affaissé, éboulé, et les maisons étaient allées s'abîmer plus bas, emportées, disloquées, détruites comme par un cataclysme. A la première alarme, une centaine d'hommes de bonne volonté accoururent pour procéder au sauvetage des victimes, opération qu'ils ne purent effectuer qu'au prix de mille difficultés et même au péril de leur vie, car, bien que le désastre semblât consommé, les éboulements continuaient, menaçants. Le chiffre des morts s'élevait à vingt, parmi lesquels, détail assez curieux à noter, on ne comptait pas un seul enfant; quant au nombre des personnes retirées des décombres, avec des blessures plus ou moins graves, il était de beaucoup supérieur. D'après les dires des témoins oculaires, on aurait eu moins de victimes à déplorer, si des gens, après être d'abord sortis miraculeusement sains et saufs de cet épouvantable chaos, n'avaient commis l'imprudence d'obéir au mouvement instinctif qui les poussait à retourner dans

## Calmez ces douleurs

Une seule application de

**NERVOL**

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,  
Maux de Tête, Névralgies,  
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

**John T. LYONS**  
8 Bleury, Montréal

**LA CURE DU DR. CHAGNON**

CONTRE LA GRIPPE  
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.  
**EST INFAILLIBLE**

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la maille.  
**CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.**

## Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Ecrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

**DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,**  
1313, rue St-Denis, MONTREAL



## La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL  
Téléphone EST 848 (coin St-Denis)



## SOUSSIONS POUR APPROVISIONNEMENTS DES SAUVAGES

DES SOUSSIONS CACHETÉES adressées au soussigné, et portant sur le verso: "Soumissions pour approvisionnement des sauvages" seront reçues à ce bureau jusqu'à midi, jeudi, le 15 mars 1906, pour la livraison d'approvisionnements aux sauvages durant l'année fiscale finissant le 31 mars 1907, aux divers endroits du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest.

Des formules de soumissions contenant les détails complets peuvent être obtenues en s'adressant au soussigné, ou au commissaire des Indiens à Winnipeg. La plus basse ou toute autre soumission ne sera pas nécessairement acceptée.

J. D. McLEAN,  
Secrétaire.

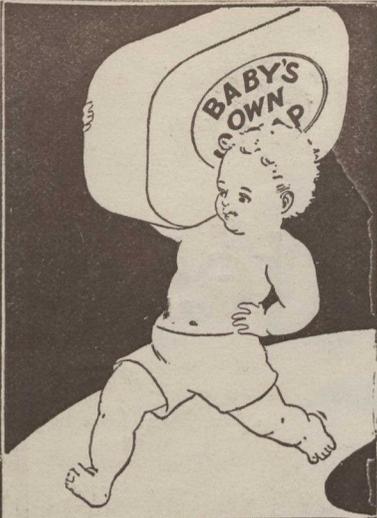
Département des Affaires Indiennes,  
Ottawa, 8 février 1906.

N. B. — Les journaux publiant cette annonce sans y être autorisés par le Département ne seront pas payés.

leur demeure pour y chercher leurs objets les plus chers.

Dès que la stupeur et la panique eurent fait place au sang-froid, la tâche des sauveteurs achevée, on s'occupa d'urgence, avec le concours des habitants des localités voisines, des mesures à prendre afin de secourir une trentaine de familles sans abri et n'ayant plus d'autre ressource que la bienfaisance publique.

La cause initiale du sinistre est attribuée aux travaux entrepris par une importante briqueterie, établie depuis longtemps à Haverstraw, et qui a compromis la solidité du sous-sol de cette partie du village en le minant pour en extraire l'argile nécessaire à son industrie.



## Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

**ALBERT SOAPS LIMITED**  
MFRS.  
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont  
**JAMAIS TRADUITS**



## Vin Biquina

Vin Généreux  
de BOURGOGNE  
au Quinquina et au  
PHOSPHATE DE CHAUX

— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage sultant de l'assiduité aux affaires et aux études ; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hotels et restaurants de première classe.

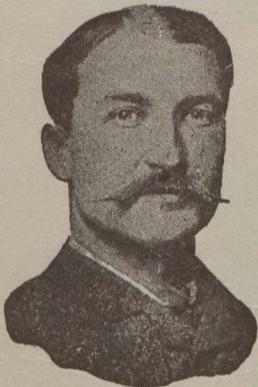
Demandez-le.

Encore une preuve de l'efficacité du

## SIROP

DU

### Dr J. O. Lambert



*J. O. Lambert M.D.*

C'est-à-dire l'unique remède au monde reconnu par la profession médicale pour détruire les Germes de la Consommation dans les premières périodes, ainsi que Toux, Rhume, Catarrhe, Bronchite, Asthme et Coqueluche.

Monsieur J. A. Prézeau, payeur à la Banque des Marchands, 1086 rue St Laurent, déclare qu'ayant été pris d'une bronchite des plus graves, qui l'avait obligé de cesser de vaquer à ses occupations, a été guéri en quelques jours en faisant usage du Sirop du Dr J. O. Lambert.

(Signé) J. A. PREZEAU,  
225 rue Ste arguerite, St Henri,  
Montréal.

Le Sirop du Dr J. O. Lambert est  
vendu partout à 35c.

EXIGEZ TOUJOURS SA PHOTOGRAPHIE ET SA SIGNATURE

Hudon, Hébert & Cie,  
PRINCIPAUX DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA MONTREAL

## Champagne Dry Royal

DE

Ackerman-Laurance

Aussi bon que le plus dispendieux pour la moitié du prix



Citadelle de Québec, 25 septembre 1898.

Messieurs J. M. Douglas & Cie,  
Messieurs,

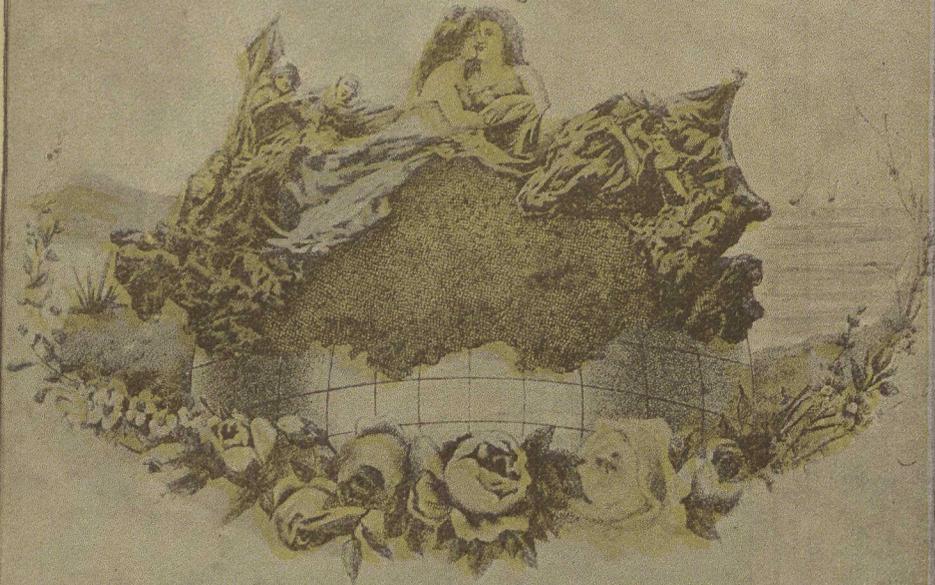
Son Excellence le Comte Aberdeen me prie de vous informer qu'il n'a aucune objection à ce que vous annonciez le Champagne par vous mentionné (Dry Royal) comme ayant été servi à la maison du Gouverneur, à Ottawa, pendant les quatre dernières années.

Sincèrement votre,

(Signé) WM. RIDLEY.

Seuls agents au Canada : J. M. DOUGLAS & CIE, Montréal et Vancouver

LA COMPETENCIA  
de Montet y Montet



# Cigares Importés de la Havane



**P**OUR la commodité de nos clients éloignés tant soit peu de Montréal et pour faire apprécier partout l'excellence de nos cigares importés directement de notre fabrique à la Havane, nous expédierons C. O. D. par express ou sur réception d'un mandat-poste et franco.

50 Rayos del Sol pour \$5.50  
100 Panetelas " 9.50  
50 Conchas Especial, 4.15

ou n'importe laquelle de ces trois marques, au choix

(Cigares  
Grandeurs  
Naturelle)



Conchas Especial à \$4.15 les 50 cigares



Rayos del Sol à \$5.50 les 50 cigares



Panetelas à \$9.50 les 100 cigares

Ces cigares malgré leur bas prix sont absolument garantis de luxe. Ils sont vendus dans les boîtes d'origine portant le cachet de l'Union des fabricants de Cigares de la Havane et le timbre bleu du gouvernement du Canada. Envoyez vos commandes et faites vos mandats-poste payables à :

The Havana Syndicate, 130, rue Saint-Denis, Montréal